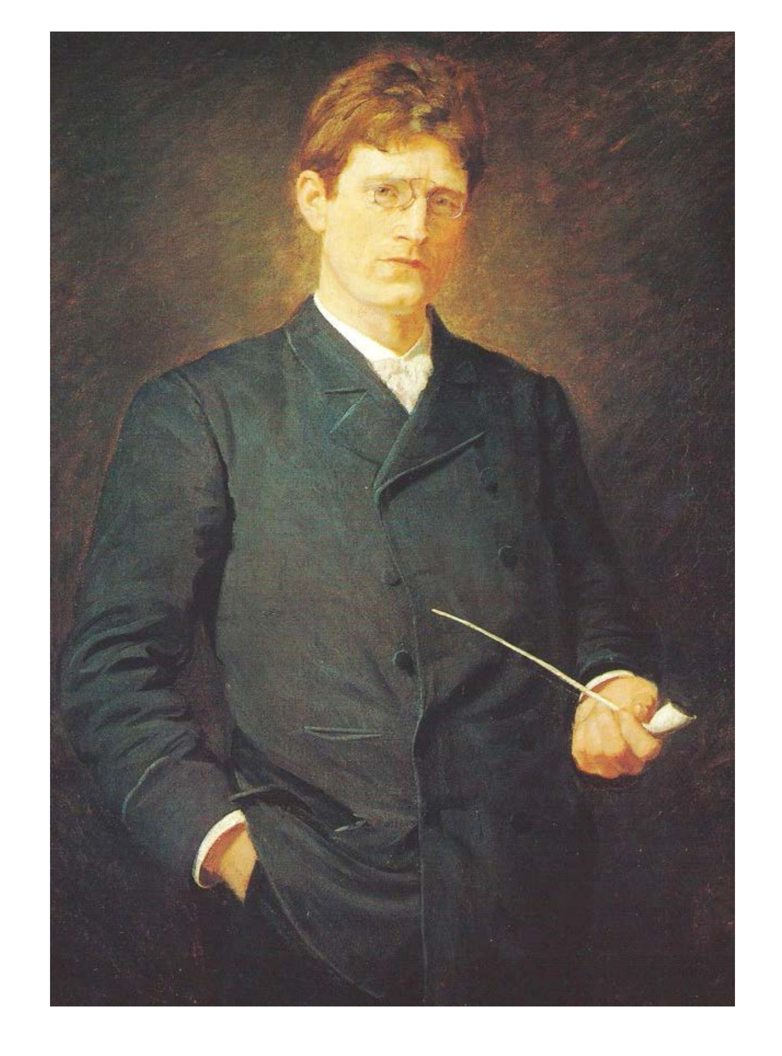
Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »



Knut Hamsun

LA FAIM

1890

Traduit du norvégien par
Georges Sautreau – 1926

Préface d'André Gide
Introduction d'Octave Mirbeau

Table des matières

PRÉFACE

On tourne les feuillets de ce livre étrange. Au bout de peu de temps on a des larmes et du sang plein les doigts, plein le cœur. Dans son édition d'avant guerre[1]*, je crois que j'avais été l'un des premiers à le lire ; puis aussitôt à le faire admirer autour de moi. L'attention du public à son égard ne commença pourtant de s'éveiller que lorsque Jean-Louis Barrault s'avisa de porter ce vaste soliloque sur la scène ; c'était, si je ne fais erreur, concurremment avec le* Hamlet *de Laforgue. Je n'étais pas en France à ce moment et garde le très vif regret de n'avoir pu voir notre grand mime assumer paradoxalement un rôle, tout inventé par lui, où il sut, me dit-on ensuite, se montrer admirable. « Inventé » ? Non précisément. Knuth Hamsun lui-même n'a rien inventé du tout. C'est là le propre de ce chef-d'œuvre de s'imposer par le seul fait de sa réalité. Aucune histoire, aucune intrigue : au cours du livre rien d'autre ne nous est offert que le lamentable spectacle d'un homme sans cesse sur le point de mourir de faim. La faim est le sujet même du livre avec tous les troubles intellectuels et les déformations morales qu'entraîne une inanition prolongée. C'est moins un héros de roman qu'un cas de clinique. Vais-je oser dire que ceci me gêne un peu ; que cet homme, dès le début, ne soit pas normal ?*

---

[1] *La première édition, en norvégien, de* La Faim, *parut en 1890. L'ouvrage fut traduit en français par Edmond Bayle, en 1895, et édité par A. Langen. Une nouvelle édition établie par Georges Sautreau sur le texte définitif, avec un témoignage d'Octave Mirbeau, fut publiée par les Éditions Rieder & Cie, en 1926. C'est cette dernière édition que nous présentons aujourd'hui aux lecteurs, avec une préface d'André Gide. (N.D.L.R.)*

Knut Hamsun est parfaitement dans son droit de nous présenter un être bizarre, dont le comportement, même s'il est repu, nous désoriente ; mais alors nous changeons de sujet ; ou, plus précisément, le sujet bifurque : il y a ce qui est dû à la faim et ce qui est dû à un état pathologique, fort intéressant par lui-même, mais qui ne dépend plus de la faim. Sans doute cet effroyable orgueil qui l'entraîne en dépit de tout vers la souffrance, vers l'abnégation gratuite et parfaitement inutile, sans doute tous ces sursauts absurdes de fierté sont-ils de naturelles réactions d'une nature très particulière : ou faut-il admettre que son être même, comme son estomac, reste à ce point façonné par le jeûne, qu'il ne peut rien garder. *La réserve physiologique, intellectuelle ou morale, lui est (devenue ?) intolérable. Tout ce qu'il prend ou qu'on lui donne, il le vomit presque aussitôt. De sorte que son amour-propre malade est, de beaucoup, ce qui lui coûte le plus cher à nourrir. Il ne se fait aucun scrupule de profiter de la double sortie d'un immeuble pour ne point payer un fiacre dans lequel il est monté sans raison ; mais prend un macératoire plaisir à jeter à la tête de quelqu'un, à qui il ne doit rien, quantité de* couronnes *qu'il vient inespérément de recevoir et qui suffiraient à le tirer d'affaire, du moins pour un temps, à lui permettre de travailler en paix. Avons-nous affaire à un fou ? Non ; pas précisément comme dans l'*Inferno *de Strindberg ; mais du moins à quelqu'un qu'attire l'abîme et qui reste sans cesse sur le point de s'y précipiter à cœur perdu.*

Ah ! combien toute notre littérature paraît, auprès d'un tel livre, raisonnable. Quels gouffres nous environnent de toutes parts, dont nous commençons seulement à entrevoir les profondeurs ! Notre culture méditerranéenne a dressé dans notre esprit des garde-fous, dont nous avons le plus grand mal à secouer enfin les barrières ; et c'est là ce qui permettait à La Bruyère d'écrire, il y a déjà deux siècles de cela : « Tout est dit ». Tandis que devant La Faim *on est presque en droit de penser que, jusqu'à présent, presque rien n'est dit, au contraire, et que l'Homme reste à découvrir.*

Façon de parler, il va sans dire, et sans doute serait-il bien de préciser : ce qui se déplace lentement ce n'est point tant la limite des connaissances, l'étendue des terræ incognitæ, *mais bien plutôt celle de l'ostracisme ; j'allais dire : de la pudeur – ou, si l'on préfère, regardant de l'autre côté de la barrière : de l'obscénité. Il y a des régions humaines qu'il n'est pas décent d'exposer sur la scène ; mais qui n'en existent pas moins. Ces régions « tabou » varient d'époque en époque ; et, durant un long temps, notre littérature, par exemple, se montra beaucoup plus soucieuse d'approfondir que d'élargir notre champ d'investigation. Mais celui-ci varie plus encore de pays à pays. Le Français se montre aujourd'hui beaucoup plus soucieux qu'il n'était au temps de ma jeunesse de porter les yeux non plus constamment sur soi-même : il jette des regards de côté et découvre, parfois avec une surprise un peu naïve, que bien des comportements ne cessent pas d'être humains, pour cesser, en apparence du moins, d'être spécifiquement français ; qu'ils pourraient bien devenir intéressants du jour où lui, Français, commencerait à s'y intéresser. C'est une remarque que je faisais il y a déjà quelque cinquante ans ; de nos jours elle a presque perdu sa raison d'être.* La Faim *de Knut Hamsun m'invite à y revenir.*

ANDRÉ GIDE.

INTRODUCTION

Je voudrais parler aujourd'hui d'un homme singulièrement doué, d'un personnage original et puissant qui mérite, à tous égards, l'attention des lettrés et des curieux d'âmes peu banales. Il s'appelle Knut Hamsun, et l'éditeur Albert Langen vient de nous révéler une œuvre extraordinaire de ce Norvégien : La Faim.

Extraordinaire, vraiment, et qui ne ressemble à aucune œuvre connue. N'allez pas vous imaginer que ce titre cache un livre de révolte sociale, des prêches ardents, des anathèmes et des revendications. Nullement, La Faim *est le roman d'un jeune homme qui a faim, voilà tout, qui passe des jours et des jours sans manger, et qui n'a pas une plainte, et qui n'a pas une haine…*

Nul autre drame, nulle autre action, dans ce livre, que la faim. Et, dans ce sujet poignant mais qu'on pourrait croire à la longue monotone, c'est une diversité d'impressions, d'épisodes renouvelés de rencontres dans la rue, de paysages nocturnes, un défilé curieux de figures imprévues, étrangement bizarres, qui font de ce livre une œuvre unique, de premier ordre et qui passionne.

Autobiographie, sûrement.

J'ai là, sous les yeux, la photographie de Knut Hamsun. C'est un homme de forte carrure, de membres vigoureux et souples. Sous des cheveux rudes, impeignés, son front est modelé en coups de pouce énergiques et nets. Son regard est étrange. Dans l'enfoncement de l'orbite, il a des lueurs profondes et sourdes. On sent qu'il a dû connaître bien des spectacles exceptionnels : il a quelque chose de lointain, de voya-

geur, de nostalgique, comme le regard des marins. La moustache se retrousse, courte et mangée aux bords, sur une lèvre pleine de bonté. Physionomie d'expression double, énergique et tendre, ardente et contenue, pénétrante et voilée, fière et triste et, marquée çà et là aux joues creuses, aux narines pincées et reniflantes, des signes de la souffrance, elle impressionne et retient longtemps l'esprit.

Knut Hamsun n'a que trente-quatre ans, et je crois bien qu'aucune vie ne fut plus aventureuse que la sienne. De bonne heure, elle fut trempée au malheur.

À vingt-deux ans, il quitta la Norvège, chassé par la misère et la faim. Las de lutter, avec un incroyable courage, contre les fatalités qui ne cessaient de l'accabler, désespérant de gagner par le travail un morceau de pain, préservé d'ailleurs par une nature strictement loyale et une indomptable fierté contre les tentations mauvaises, il s'embarqua un beau jour sur un navire qui s'en allait pêcher la morue sur les bancs de Terre-Neuve. Lui-même, dans d'étonnantes pages publiées, il y a un an, par La Revue blanche, *il a raconté son existence là-bas…*

Il faudrait lire en entier ces courtes et impressionnantes pages, qui ont un autre accent d'humanité frénétique et bestiale que celui de Pêcheurs d'Islande. *L'apparition soudaine des grands steamers dans la brume, les hallucinations qu'elle provoque dans la nuit, sont rendues par Knut Hamsun avec une force, une terreur, une grandeur d'expression inconnues de Pierre Loti.*

… Après trois ans de cette existence, Knut Hamsun partit pour l'Amérique où, sans ressources, sans appui, sans relations, il se fit ouvrier. Durant trois ans encore, il travailla la terre, gagnant à peine sa vie, réduit aux privations mais n'en souffrant pas, car il avait acquis une force d'endurance extraordinaire. Alors, il rêva de retourner en Norvège. Mais comment faire ? Il n'avait pas d'économies, pas d'argent pour

payer son voyage et il était trop fier pour solliciter son rapatriement. D'ailleurs, il n'y songea pas, sans doute. Il put, enfin, se faire accepter comme conducteur de sleeping-car, sur une des grandes lignes d'Amérique. Nourri, logé, suffisamment payé, il put, au bout de quatre ans, réunir des économies assez notables pour entreprendre son voyage de retour et se mettre au travail littéraire dont il avait toujours, en soi, gardé la passion.

Mais quelque temps après son arrivée en Norvège, il fut obligé, je ne sais pour quelle raison, de s'expatrier de nouveau. Et il se réfugia à Paris où, seul, pauvre, ignoré de tous, il poursuivit avec acharnement une des plus belles œuvres de ce temps.

Il faut aimer cet homme ; il faut suivre, avec passion, cet admirable et rare artiste, à la simple image de qui j'ai vu briller la flamme du génie.

OCTAVE MIRBEAU.
Mars 1895.

PREMIÈRE PARTIE

C'était au temps où j'errais, la faim au ventre, dans Christiana, cette ville singulière que nul ne quitte avant qu'elle lui ait imprimé sa marque...

Je suis couché dans ma mansarde, éveillé, et j'entends au-dessous de moi une pendule sonner six heures. Il faisait déjà grand jour et les gens commençaient à circuler dans l'escalier. Là-bas, près de la porte, ma chambre était tapissée avec de vieux numéros du *Morgenbladet*. Je pouvais y voir distinctement un AVIS du directeur des Phares et, un peu à gauche, grasse et rebondie, une annonce de pain frais, de Fabian Olsen, boulanger.

Aussitôt j'ouvris les yeux tout grands et, suivant une vieille habitude, je me mis à réfléchir, cherchant si j'avais aujourd'hui quelque sujet de me réjouir. J'avais été un peu serré dans les derniers temps ; l'un après l'autre, mes effets avaient pris le chemin de « Ma tante », j'étais devenu nerveux et susceptible ; à deux ou trois reprises aussi j'étais resté au lit toute la journée, à cause de vertiges. De temps en temps, quand la chance me souriait, je pouvais à la rigueur toucher cinq couronnes pour un feuilleton dans un journal ou l'autre.

Le jour grandissait et je me mis à lire les annonces là-bas, près de la porte ; je pouvais distinguer jusqu'aux maigres caractères grimaçants de : *Suaires, chez Demoiselle Andersen, à droite sous la porte cochère*. Cela m'occupa un long moment ; j'entendis la pendule au-dessous sonner huit heures avant de me lever pour m'habiller.

J'ouvris la fenêtre et regardai dehors. D'où j'étais, j'avais vue sur une corde à linge et un terrain vague ; tout au bout, il

restait, de l'incendie d'une forge, un foyer éteint que quelques ouvriers étaient en train de déblayer. Je m'accoudai à la fenêtre, et examinai le ciel. Il allait certainement faire une belle journée. L'automne était venu, la saison délicate et fraîche où toutes choses changent de couleur et passent de vie à trépas. Dans les rues le vacarme avait déjà commencé et ce bruit m'attirait dehors. Cette chambre vide dont le plancher ondulait à chaque pas que j'y faisais était pareille à un lugubre cercueil disjoint. Il n'y avait pas de serrure convenable à la porte et pas de poêle dans la chambre ; j'avais coutume de coucher la nuit sur mes chaussettes pour les avoir à peu près sèches le lendemain matin. Le seul objet avec lequel je pusse me distraire était un petit fauteuil rouge, à bascule, où je m'asseyais le soir pour y somnoler en songeant à maintes et maintes choses. Quand le vent soufflait fort et que les portes, au-dessous, étaient ouvertes, toutes sortes de sifflements bizarres se faisaient entendre à travers le plancher et les cloisons. Et là-bas, près de ma porte, des fissures, longues d'une main, s'ouvraient dans le *Morgenbladet*.

Je me redressai, allai dans le coin du lit inspecter un paquet, à la recherche d'un peu de nourriture pour déjeuner, mais je ne trouvai rien et revins à la fenêtre.

Dieu sait, pensais-je, si jamais cela me servira à quelque chose de chercher une situation ! Ces multiples refus, ces demi promesses, ces « non » tout secs, ces espoirs tour à tour nourris et déçus, ces nouvelles tentatives qui à chaque fois tournaient à rien, avaient eu raison de mon courage. En dernier lieu j'avais sollicité une place de garçon de caisse, mais j'étais arrivé trop tard ; au surplus je ne pouvais fournir caution pour cinquante couronnes. Toujours il se trouvait un obstacle ou un autre. Je m'étais aussi présenté au corps des sapeurs-pompiers. Nous étions une cinquantaine d'hommes dans le préau, bombant la poitrine pour donner une impression de force et de grande hardiesse. Un inspecteur faisait la ronde et examinait ces postulants, leur tâtait les bras et leur posait des questions. Devant moi il passa tout droit et se contenta de secouer la tête en disant

que j'étais refusé à cause de mes lunettes. Je me présentai une seconde fois, sans lunettes ; je me tenais les sourcils froncés, les yeux aigus comme des couteaux, et de nouveau l'homme passa tout droit devant en souriant... il avait dû me reconnaître. Le pire de tout, c'était que mes vêtements avaient commencé à devenir si minables que je ne pouvais plus me présenter dans une place en homme convenable.

Avec quelle régularité, quel mouvement uniforme j'avais descendu la pente, constamment ! J'avais fini par être si singulièrement dénué de tout qu'il ne me restait pas même un peigne, pas même un livre à lire quand la vie me devenait par trop triste. Tout l'été durant j'avais rôdé dans les cimetières ou dans le parc du Château où je m'asseyais et composais des articles pour les journaux, colonne après colonne, sur les choses les plus diverses : inventions bizarres, lubies, fantaisies de mon cerveau agité. Dans mon désespoir je choisissais souvent les sujets les plus inactuels, qui me coûtaient de longues heures d'efforts et n'étaient jamais acceptés. Quand un morceau était fini, je m'attaquais à un nouveau et me laissais rarement décourager par le « non » des rédacteurs en chef : je me disais sans cesse qu'un jour cela finirait bien par réussir. Et, en effet, quand j'avais la veine et que mon article était assez bien tourné, je pouvais parfois toucher cinq couronnes pour le travail d'un après-midi.

De nouveau, je me redressai, quittai la fenêtre, allai vers la chaise qui me servait de toilette. J'humectai avec un peu d'eau les genoux luisants de mon pantalon pour les noircir et leur donner l'air plus neuf. Cela fait, je mis, comme à l'ordinaire, du papier et un crayon dans ma poche et je sortis. Je me glissai en grand silence en bas de l'escalier pour ne pas éveiller l'attention de mon hôtesse ; quelques jours étaient passés depuis l'échéance de mon terme et il ne me restait plus de quoi le payer.

Il était neuf heures. Le bruit des voitures et des voix emplissait l'air : immense chœur matinal où se fondaient les pas des piétons et les claquements de fouet des cochers. Ce bruyant trafic de toutes parts me redonna aussitôt de l'énergie et je commençais à me sentir de plus en plus content. Rien n'était plus loin de ma pensée qu'une simple promenade dans l'air frais du matin. Qu'importait l'air à mes poumons ? J'étais fort comme un géant et j'aurais pu arrêter une voiture avec mon épaule. Un sentiment étrange et délicat s'était emparé de moi, le sentiment de toute cette joyeuse insouciance. Je me mis à observer les gens que je croisais ou dépassais, et j'allais, lisant les affiches sur les murs, cueillant l'impression d'un regard qu'on me lançait d'un tram en marche, laissant entrer en moi les moindres bagatelles, toutes les menues contingences qui croisaient ma route et disparaissaient.

Si seulement on avait un peu à manger par une si belle journée ! L'impression de ce gai matin me subjuguait, j'étais incapable de refréner ma joie et je me mis à fredonner de contentement, sans motif précis. Devant une boucherie, une bonne femme, le panier au bras, était arrêtée et méditait sur des saucisses pour son déjeuner ; quand je passai près d'elle, elle me regarda. Elle n'avait plus qu'une dent de devant. Nerveux et facilement impressionnable comme je l'étais devenu ces derniers jours, le visage de la femme me causa soudain une sensation de dégoût. Sa longue dent jaune avait l'air d'un petit doigt qui lui sortait de la mâchoire, et son regard était encore tout chargé de saucisses quand elle le tourna vers moi. Du coup je perdis l'appétit et le cœur me leva. En arrivant à la halle aux viandes, j'allai à la fontaine et bus un peu d'eau ; je levai les yeux... il était dix heures au clocher de Notre-Sauveur.

Je continuai à marcher par les rues, flânant sans me soucier de rien, m'arrêtai à un coin sans nécessité, changeai de direction et pris une rue latérale où je n'avais aucune affaire. Je laissais aller les choses, errant dans le matin joyeux, berçant mon insouciance de-ci, de-là parmi les autres heureux mortels.

L'air était vide et clair et il n'y avait pas une ombre sur mon âme.

Depuis dix minutes j'avais eu constamment devant moi un vieil homme boiteux. Il portait un paquet d'une main et marchait avec tout son corps, travaillant de toutes ses forces pour prendre de la vitesse. Je l'entendais souffler de fatigue et l'idée me vint que je pourrais porter son paquet ; toutefois je ne cherchai pas à le rattraper. En haut de la rue Grænsen je rencontrai Hans Pauli, qui salua et passa très vite. Pourquoi était-il pressé ? Je n'avais pas la moindre intention de lui demander une couronne, je voulais même, au tout premier jour, lui renvoyer une couverture que je lui avais empruntée quelques semaines plus tôt. Aussitôt que je serais un peu remonté je ne voulais plus devoir de couverture à personne. Peut-être commencerais-je dès aujourd'hui un article sur « Les Crimes de l'Avenir » ou « Le Libre-arbitre », n'importe quoi, quelque chose d'intéressant qui me rapporterait dix couronnes au moins... Et, à la pensée de cet article, je me sentis tout à coup traversé d'un besoin impérieux de m'y mettre tout de suite pour épancher la plénitude de mon cerveau. J'allais me chercher un endroit convenable dans le parc du Château pour ne pas me reposer avant d'avoir fini.

Mais devant moi, dans la rue, le vieil estropié continuait à faire les mêmes mouvements clopinants. À la fin, cela commençait à m'irriter d'avoir tout le temps cet invalide devant moi. Son voyage semblait ne jamais devoir prendre fin. Peut-être s'était-il fixé précisément le même but que moi et tout le long du chemin il me faudrait l'avoir sous les yeux. Dans mon exaspération il me sembla qu'à chaque croisement de rue il ralentissait un brin, comme s'il m'attendait, pour voir quelle direction j'allais prendre. Sur quoi il se remettait à balancer son paquet dans les airs et repartait de toutes ses forces pour prendre de l'avance. Plus je vais et plus je regarde cet être obsédant, plus je me sens rempli d'irritation contre lui. J'avais le sentiment que petit à petit il me gâtait ma belle humeur et du même coup entraînait avec soi dans la laideur cette pure, belle matinée. Il avait l'air d'un gros

insecte boitillant qui voulait à toute force se faire une place dans le monde et garder le trottoir pour soi tout seul. Comme nous arrivions au sommet de la côte, je me rebiffai ; je ne voulais pas me laisser faire plus longtemps. Je me tournai vers la vitrine d'une boutique et m'arrêtai pour donner à l'homme l'occasion de passer son chemin. Après quelques minutes, quand je me remis à marcher, il était de nouveau devant moi ; lui aussi s'était arrêté sur place. Sans réfléchir, je fis trois ou quatre pas en avant, furieusement, rattrapai l'homme et le frappai sur l'épaule.

Il s'arrêta net. Nous nous mîmes à nous dévisager mutuellement.

« Un petit sou pour acheter du lait ! dit-il enfin, en penchant la tête de côté.

— Allons, bon, me voilà bien ! »

Je fouillai dans mes poches et dis :

« Pour acheter du lait, oui... Hem... L'argent est rare par le temps qui court, et je ne sais pas jusqu'à quel point vous êtes vraiment dans le besoin.

— Je n'ai pas mangé depuis hier à Drammen, dit l'homme ; je n'ai pas un sou vaillant et je n'ai pas encore trouvé de travail.

— Vous êtes ouvrier ?

— Oui, je suis piqueur de bottines.

— Quoi ?

— Piqueur de bottines. Du reste je sais aussi faire des souliers.

— Ça change la thèse, dis-je. Attendez-moi ici quelques minutes, je vais aller chercher un peu d'argent pour vous, quelques öre. »

En toute hâte je descendis la rue des Saules où je connaissais un prêteur sur gages, au premier étage ; du reste je n'avais encore jamais été chez lui. En entrant sous la porte cochère, j'enlevai vivement mon gilet, le roulai et le mis sous mon bras ; puis je montai l'escalier et frappai à l'échoppe. Je m'inclinai et jetai le gilet sur le comptoir.

« Une couronne et demie, dit l'homme.

— Bien, merci, répondis-je. N'était qu'il commençait à devenir trop étroit, je ne m'en serais pas séparé. »

Je ramassai la monnaie et la reconnaissance et me retirai. Au fond, c'était une vraie trouvaille, ce gilet ; j'aurais encore de l'argent pour un copieux déjeuner et, avant ce soir, mon article sur « Les Crimes de l'Avenir » serait sur pied. Sur-le-champ, je commençai à trouver l'existence plus douce, et me hâtai de retourner vers l'homme pour me débarrasser de lui.

« S'il vous plaît ! lui dis-je. Je suis heureux que vous vous soyez adressé à moi de prime abord. »

L'homme prit l'argent et se mit à m'examiner. Qu'est-ce qu'il regardait de tous ses yeux ? J'eus l'impression qu'il concentrait son attention sur mes genoux de pantalon et je me lassai de cette impertinence. Le drôle croyait-il que j'étais vraiment aussi pauvre que j'en avais l'air ? N'avais-je pas autant dire commencé un article de dix couronnes ? Au surplus, je n'avais aucune crainte pour l'avenir, j'avais beaucoup de fers au feu. Alors, est-ce que ça regardait cet inconnu si je faisais largesse d'un menu pourboire par une si belle journée ? Le regard de l'homme m'irritait et je résolus de lui donner une leçon avant de le quitter. Je haussai les épaules et dis :

« Mon brave homme, c'est une vilaine habitude que vous avez prise de manger des yeux les genoux d'un homme quand il vous donne une couronne. »

Il renversa la tête en arrière contre le mur et ouvrit la bouche. Un travail se faisait derrière son front de gueux ; il pensait sans doute que je voulais le narguer d'une manière ou de l'autre, et il me tendit l'argent.

Je frappai du pied et jurai qu'il le garderait. Se figurait-il que je voudrais m'être donné pour rien toute cette peine ! Tout bien considéré, je lui devais peut-être cette couronne, j'avais comme le souvenir d'une vieille dette, il avait devant lui un homme intègre, honnête jusqu'au bout des ongles. Bref, l'argent était à lui… Oh ! pas la peine de me remercier, ç'avait été une joie pour moi. Adieu.

Je m'en allai. Enfin, j'étais débarrassé de cet invalide persécuteur et je pouvais retrouver mon calme. Je redescendis la rue des Saules et m'arrêtai devant un magasin de comestibles. La vitrine était remplie de victuailles et je me décidai à entrer acheter quelque chose pour manger en chemin.

« Un morceau de fromage et un petit pain ! dis-je en jetant ma demi-couronne sur le comptoir.

— Du fromage et du pain pour toute la somme ? demanda ironiquement la femme, sans me regarder.

— Pour les cinquante öre », répondis-je, impassible.

Je ramassai mes emplettes, dis bonjour à la grosse vieille femme avec une politesse extrême et à toute allure je gagnai le parc par la rampe du Château. J'y cherchai un banc où je serais seul et me mis à ronger gloutonnement mes provisions. Cela me fit du bien, il y avait longtemps que je n'avais pris un repas aussi abondant et peu à peu je me sentais envahir par ce calme repu qu'on éprouve après une longue crise de larmes. Un grand courage montait en moi. Il ne me suffisait plus d'écrire un article sur un sujet aussi simple et aussi banal que « Les Crimes de l'Avenir ». Du reste, c'était à la portée de n'importe qui : il n'y avait qu'à inventer où même à tout bonnement lire l'histoire. Je

me sentais capable de plus grands efforts, j'étais en humeur de vaincre des difficultés et je me décidai pour un traité en trois parties sur « La Connaissance philosophique ». Naturellement j'y trouverais l'occasion de mettre à mal quelques-uns des sophismes de Kant...

Quand je voulus prendre ce qu'il me fallait pour écrire, avant de commencer mon travail, je découvris que je n'avais plus de crayon sur moi, je l'avais oublié dans l'échoppe du prêteur : mon crayon était resté dans la poche du gilet.

Grand Dieu ! comme tout prenait plaisir à marcher à rebours ! Je proférai quelques jurons, me levai de mon banc et fis les cent pas dans les allées. Partout un grand calme ; tout là-bas, vers le pavillon de la Reine, quelques bonnes d'enfants trimbalaient leurs voitures ; à part elles, on ne voyait personne nulle part. J'étais horriblement irrité et je croisais rageusement devant mon banc. Est-ce que tout ne tournait pas remarquablement mal ? Et de tous les côtés ! Un article en trois parties allait échouer pour le simple motif que je n'avais pas dans ma poche un bout de crayon de dix öre ! Si je redescendais rue des Saules pour me faire rendre mon crayon ? Il me resterait encore le temps d'achever un bon morceau avant que le parc fût rempli de promeneurs. Et puis tant de choses dépendaient de ce *Traité de la Connaissance philosophique*, peut-être le bonheur de plusieurs hommes, on ne sait jamais. Je me dis à moi-même qu'il serait peut-être d'un grand secours à bien des jeunes gens. Réflexion faite, je ne m'attaquerais pas à Kant ; je pouvais fort bien l'éviter, il me suffisait de dévier imperceptiblement quand j'arriverais à la question du Temps et de l'Espace ; mais pour Renan, je ne répondais de rien, ce vieux curé de Renan... En tout état de cause il s'agissait de faire un article de tant et tant de colonnes. Mon terme impayé, les longs regards de l'hôtesse quand je la rencontre le matin dans l'escalier, me tourmentaient toute la journée et resurgissaient même aux moments heureux où, à part cela, je n'avais pas une pensée sombre. Il fallait en fi-

nir. Je sortis rapidement du parc pour aller chercher mon crayon chez le prêteur.

En descendant la rampe du Château, je rattrapai deux dames et les dépassai. Je frôlai la manche de l'une d'elles au passage. Je levai les yeux. Elle avait un visage plein, un peu pâle. Soudain elle rougit et devint étrangement belle. Je ne sais ce qui la fit rougir, peut-être un mot entendu d'un passant, peut-être simplement une silencieuse pensée intérieure. Ou bien était-ce parce que j'avais touché son bras ? Sa poitrine haute eut quelques violentes ondulations, sa main se crispa rudement sur le manche de son ombrelle. Que se passait-il en elle ?

Je m'arrêtai et me laissai dépasser de nouveau, incapable pour le moment d'aller plus loin, tant cela me paraissait bizarre. J'étais d'une humeur irritable, mécontent de moi-même à cause de l'aventure du crayon, et grandement excité par toute cette nourriture que j'avais absorbée, le ventre vide. Tout à coup, sous une fantastique inspiration, ma pensée prend une direction singulière. Je me sens possédé d'une étrange envie de faire peur à cette dame, de la suivre et de la contrarier d'une manière ou de l'autre. De nouveau je la rattrape et la dépasse, me retourne brusquement pour me trouver face à face avec elle et la dévisager. Arrêté, je la regarde droit dans les yeux et j'invente séance tenante un nom que je n'ai jamais entendu, un nom d'une consonance fluide et nerveuse : Ylajali. Quand elle fut assez près de moi, je me dressai de toute ma hauteur et lui dit d'un ton pressant :

« Vous perdez votre livre, mademoiselle. »

J'entendais le battement de mon cœur dans ma poitrine, en prononçant ces paroles.

« Mon livre ? » demande-t-elle à sa compagne. Et elle continue son chemin.

Ma méchanceté croissante me fit suivre la dame. Instantanément j'eus pleine conscience de commettre une sottise, sans toutefois pouvoir m'en empêcher. Mon trouble était tel qu'il échappait à mon contrôle ; il m'inspirait les plus folles suggestions, et je leur obéissais à tour de rôle. J'avais beau me dire que je me conduisais comme un idiot, cela ne servait à rien. Je faisais les plus absurdes grimaces derrière le dos de la dame, et je toussai furieusement plusieurs fois en la dépassant. Je marchais tous doucement devant elle, avec quelques pas d'avance. Je sentais ses yeux dans mon dos, et involontairement je me courbais sous la honte de l'avoir ainsi tourmentée. Petit à petit il me vint une impression singulière, l'impression d'être très loin, tout autre part, j'avais le sentiment mal défini que ce n'était pas moi qui marchais là, sur les dalles du trottoir, en courbant le dos.

Quelques minutes après, la dame arriva à la librairie Pascha. J'étais déjà arrêté devant la première vitrine et, quand elle passa près de moi, je m'avançai et répétai :

« Vous perdez votre livre, mademoiselle.

— Mais quel livre ? dit-elle d'une voix angoissante. Tu comprends de quel livre il parle ? »

Et elle s'arrête. Je me délecte cruellement de son trouble ; la perplexité que je lis dans ses yeux me ravit. Sa pensée est incapable de concevoir cette apostrophe insensée. Elle n'a pas de livre sur soi, pas trace, pas le moindre feuillet d'un livre. Et pourtant elle cherche dans ses poches ; à plusieurs reprises elle ouvre les mains et les regarde ; elle tourne la tête et examine la rue derrière elle ; elle surmène son petit cerveau fragile jusqu'à la plus extrême contention, pour trouver de quel livre je parle. Son visage change de couleur, prend tantôt une expression, tantôt une autre et j'entends sa respiration oppressée ; les boutons de sa robe eux-mêmes ont l'air de me fixer comme une rangée d'yeux pétrifiés.

« Ne fais donc pas attention à lui, dit sa compagne en la tirant par le bras ; il est tout bonnement ivre ; ne vois-tu pas que le type est ivre ! »

Si étranger que je fusse à moi-même en ce moment, et entièrement en proie à des influences invisibles, je remarquais pourtant tout ce qui se passait autour de moi. Un grand chien brun traversa la rue en courant, aux environs du square du Lund, et descendit vers Tivoli ; il portait un étroit collier de métal blanc. Plus haut dans la rue, une fenêtre s'ouvrit au premier étage ; une bonne s'y pencha, les manches retroussées, et se mit en devoir de nettoyer les vitres à l'extérieur. Rien n'échappait à mon attention, j'avais toute ma clarté et ma présence d'esprit, le flot des choses me pénétrait avec une netteté étincelante comme si une lumière intense s'était faite subitement autour de moi. Les dames devant moi avaient toutes deux une aile d'oiseau bleu sur leur chapeau et un ruban de soie écossais autour du cou. L'idée me vint qu'elles étaient sœurs.

Elles obliquèrent, s'arrêtèrent devant le magasin de musique de Cisler et se mirent à causer. Je m'arrêtai aussi. Toutes deux revinrent sur leurs pas, reprirent le chemin par lequel elles étaient venues, passèrent de nouveau près de moi, tournèrent le coin de la rue de l'Université et montèrent jusqu'à la place Saint-Olaf. J'étais tout le temps sur leurs talons, aussi près que je l'osais. Une fois elles se retournèrent et me jetèrent un regard mi-effrayé, mi-curieux. Je ne vis dans leurs mines aucune indignation, pas un froncement de sourcils. Cette patience devant mon importunité me remplit de honte et je baissai les yeux. Je ne voulais plus les contrarier, je voulais seulement, par pure gratitude, les suivre du regard, ne pas les perdre de vue, jusqu'au moment où elles entreraient n'importe où et disparaîtraient.

Devant le n° 2, une grande maison à trois étages, elles se retournèrent encore une fois, puis entrèrent. Je m'appuyai à un réverbère près de la fontaine et tendis l'oreille. Le bruit de leurs

pas dans l'escalier s'éteignit au premier étage. Je m'écarte du réverbère et regarde la maison. Il se passe alors quelque chose de singulier. Là-haut des rideaux s'agitent, l'instant d'après une fenêtre s'ouvre, une tête se penche et deux yeux au regard étrange se posent sur moi. « Ylajali ! » dis-je à mi-voix et je me sentis rougir. Pourquoi n'appelait-elle pas au secours ? Pourquoi ne poussait-elle pas un des pots de fleurs pour m'écraser la tête ? Pourquoi n'envoyait-elle pas quelqu'un pour me chasser ? Nous restons là à nous regarder dans les yeux sans faire un mouvement ; cela dure une minute ; des pensées éclosent entre la fenêtre et la rue, sans qu'un mot soit prononcé. Elle se détourne, cela me donne une secousse, un léger choc à l'âme. Je vois une épaule tourner, un dos disparaître dans la chambre. Cette démarche lente en quittant la fenêtre, l'accentuation de ce mouvement de l'épaule, on eût dit des signes à mon adresse. Mon sang perçut ce délicat salut et d'un coup je me sentis merveilleusement joyeux. Alors je fis demi-tour et redescendis la rue.

Je n'osais pas regarder derrière moi et je ne savais pas si elle était revenue à la fenêtre ; à mesure que j'approfondissais cette question je devenais de plus en plus inquiet et nerveux. Probablement elle était là en ce moment à suivre avec attention tous mes mouvements et c'était absolument insupportable de se sentir ainsi épié par-derrière. Je me redressai du mieux que je pus et continuai mon chemin. Je commençais à sentir des secousses dans les jambes et ma démarche devint incertaine par la tension de ma volonté pour la rendre élégante. Afin de paraître calme et indifférent, je balançais les bras d'une manière absurde, je crachais par terre et levais le nez en l'air ; mais rien n'y faisait. Je sentais constamment sur ma nuque les yeux persécuteurs, et des frissons glacés me parcouraient le corps. Enfin je cherchai refuge dans une rue latérale d'où je fis route vers la rue des Saules pour rentrer en possession de mon crayon.

Je n'eus aucune peine à me le faire rendre. L'homme m'apporta le gilet et me pria d'examiner toutes les poches par la

même occasion. J’y trouvai aussi quelques reconnaissances que je pris sur moi et je remerciai cet homme aimable de sa complaisance. Je me sentais de plus en plus attiré vers lui, et tout à coup il me parut d’une grande importance de donner à cet individu une bonne opinion de moi. Je fis un pas vers la porte, puis revins au comptoir comme si j’avais oublié quelque chose. J’estimais lui devoir une explication, un éclaircissement, et je me mis à fredonner pour attirer son attention. Puis je pris le crayon dans ma main et le levai en l’air.

« Je n’aurais jamais eu l’idée, dis-je, de faire ce long chemin pour un crayon quelconque ; mais pour celui-ci, c’est une autre affaire, une raison spéciale. Tout insignifiant qu’il paraisse, c’est ce bout de crayon, tout simplement, qui m’a fait ce que je suis dans le monde, qui m’a, pour ainsi dire, mis à mon rang dans la vie… »

Je n’en dis pas davantage. L’homme vint tout près du comptoir.

« Ah ! bah, dit-il, et il me regarda curieusement.

— C’était avec ce crayon, continuai-je froidement, que j’avais écrit mon *Traité de la Connaissance philosophique* en trois volumes. N’en avait-il pas entendu parler ? »

L’homme croyait bien avoir entendu le nom, le titre.

« Oui, dis-je, c’était de moi ce livre ! Aussi ne devait-il pas s’étonner si je tenais à retrouver ce petit bout de crayon. Il avait une bien trop grande valeur à mes yeux ; c’était pour moi comme un petit être humain. Du reste je lui étais sincèrement reconnaissant de son bon vouloir et je lui en garderais le souvenir… Si, si, je lui en garderais réellement le souvenir. Une parole était une parole. Voilà comme j’étais. Et il le méritait. Adieu. »

J’avais sans doute, en gagnant la porte, l’allure d’un homme en passe de vous procurer une haute situation. Le res-

pectable usurier s'inclina devant moi par deux fois pendant que je m'éloignais. Je me retournai encore et lui dis adieu.

Dans l'escalier je rencontrai une femme qui portait une valise à la main. Devant mon attitude hautaine elle se rangea craintivement de côté pour me faire place. Involontairement je fouillai dans ma poche pour lui donner quelque chose. Comme je ne trouvais rien je devins tout penaud et passai devant elle, tête basse. Peu après je l'entendis qui frappait, elle aussi, à la porte de l'échoppe. Il y avait sur cette porte un grillage de fil de fer et je reconnus aussitôt le bruit de cliquetis qu'il rendait au contact de phalanges humaines.

Le soleil était en plein sud, il était environ midi, la ville commençait à se mettre en mouvement, l'heure de la promenade approchait et le flot des gens, souriant et saluant, ondulait dans la rue Karl-Johan. Je collai les coudes au corps, me fis tout petit et passai inaperçu à côté de quelques connaissances qui s'étaient emparées d'un coin, près de l'Université, pour regarder les passants. Je remontai la rampe du Château et tombai en méditation.

Ces gens que je rencontrais, comme ils balançaient légèrement et joyeusement leurs têtes blondes et pirouettaient dans la vie comme dans une salle de bal ! Pas l'ombre de souci dans tous ces yeux que je voyais, pas le moindre fardeau sur ces épaules, peut-être pas une pensée nuageuse, pas une petite peine secrète dans aucune de ces âmes heureuses. Et moi, je marchais à côté de ces gens, jeune, tout frais éclos, et pourtant j'avais oublié déjà la figure du bonheur ! Je me berçais dans cette pensée et je me trouvais victime d'une cruelle injustice. Pourquoi ces derniers mois m'avaient-ils si rudement maltraité ? Je ne reconnaissais plus du tout mon heureux caractère ; de tous côtés j'étais en butte aux plus singuliers tourments. Je ne pouvais pas m'asseoir à l'écart sur un banc ni mettre un pied quelque part sans être assailli par de petites contingences insignifiantes, de misérables bagatelles qui s'insinuaient parmi les

représentations de mon esprit et dispersaient mes forces à tous les vents. Un chien qui me frôlait, une rose jaune à la boutonnière d'un monsieur, pouvaient mettre mes pensées en branle et m'occuper pendant longtemps. Quelle était mon infirmité ? Était-ce le doigt de Dieu qui m'avait désigné ? Mais pourquoi précisément moi ? Pourquoi pas tout aussi bien, pendant qu'il y était, un homme dans l'Amérique du Sud ? Plus j'y réfléchissais, plus il me devenait inconcevable que la Grâce Divine m'eût choisi justement comme cobaye pour expérimenter ses caprices. C'était une assez singulière manière d'agir que de sauter par-dessus tout un monde pour m'atteindre, moi, quand Elle avait sous la main et un libraire-antiquaire, Pascha, et un commissionnaire maritime, Hennechen.

J'allais, discutant cette affaire, sans pouvoir en venir à bout. Je trouvais les plus fortes objections contre l'arbitraire du Seigneur qui me faisait expier la faute de tous. Même après avoir trouvé un banc et m'être assis, cette question continuait à m'occuper et m'empêchait de penser à autre chose. Depuis ce jour de mai où avaient commencé mes tribulations, je pouvais constater une faiblesse qui s'accentuait peu à peu ; j'étais devenu en quelque sorte trop las pour me conduire et me diriger où je voulais ; un essaim de petites bêtes malfaisantes avaient pénétré dans mon être intime et l'avaient évidé. Était-ce l'intention arrêtée de Dieu de me détruire complètement ? Je me levai et marchai de long en large devant le banc.

À ce moment tout mon être atteignait au paroxysme de la souffrance. J'avais même des douleurs dans les bras et il m'était presque intolérable de les tenir dans une position normale. De mon dernier repas, trop copieux, je ressentais aussi un fort malaise ; l'estomac surchargé, la tête en feu, je faisais les cent pas sans lever les yeux. Les gens qui allaient et venaient glissaient devant moi comme des lueurs. Finalement mon banc fut envahi par quelques messieurs qui allumèrent leurs cigares et se mirent à bavarder très haut. La colère me prit et je fus sur le point de

les interpeller, mais je fis demi-tour et m'en allai tout à l'autre bout du parc où je trouvai un nouveau banc. Je m'assis.

L'idée de Dieu recommença de m'occuper. Je trouvais absolument injustifiable de sa part de s'interposer chaque fois que je cherchais une place et de tout gâcher, du moment que je demandais simplement mon pain quotidien. J'avais remarqué très nettement que si je jeûnais pendant une période assez longue, c'était comme si mon cerveau coulait tout doucement de ma tête et me laissait vide. Ma tête devenait légère et comme absente, et je n'en sentais plus le poids sur mes épaules et, si je regardais quelqu'un, j'avais la sensation que mes yeux étaient fixés et démesurément ouverts.

J'étais assis sur le banc, plongé dans ces réflexions, et je devenais de plus en plus amer contre Dieu à cause de ses persistantes tracasseries. S'il croyait me rapprocher de lui et me rendre meilleur en me martyrisant, en accumulant les déboires sur ma route, il se trompait quelque peu, je pouvais le Lui garantir. Je levai les yeux vers le Très-Haut, pleurant presque d'orgueil et de défi, et je le Lui dis une fois pour toutes, mentalement.

Des bribes de mon catéchisme me revinrent à la mémoire, le style de la Bible chanta à mes oreilles et je me parlais tout doucement à moi-même, en penchant la tête de côté, sarcastiquement. Pourquoi m'inquiéter de ce que je mangerais, de ce que je boirais, de ce que j'introduirais dans cette misérable boîte à asticots qui s'appelait mon corps terrestre ? Mon père céleste n'avait-il pas pris soin de moi comme des oiseaux du ciel, ne m'avait-il pas fait la grâce de me désigner du doigt comme son humble serviteur ? Dieu avait fourré son doigt dans le réseau de mes nerfs et discrètement, en passant, il avait un peu embrouillé les fils. Et Dieu avait retiré son doigt et, voyez, il restait à ce doigt des fibres et de fines radicelles arrachées aux fils de mes nerfs. Et il y avait un trou béant à la place touchée par son doigt qui était le doigt de Dieu, et une plaie dans mon cerveau sur le

passage de son doigt. Mais après que Dieu m'eut touché avec le doigt de sa main, il me laissa tranquille et ne me toucha plus, et il ne permit pas qu'il m'arrivât aucun mal. Mais il me laissa aller en paix et il me laissa aller avec le trou béant. Et aucun mal ne m'arriva par la volonté de Dieu qui est le Seigneur, de toute Éternité...

Le vent m'apportait des bouffées de musique du square des Étudiants ; il était donc plus de deux heures. Je sortis mon papier pour essayer d'écrire quelque chose, et je fis tomber de ma poche mon carnet de coiffeur. Je l'ouvris et comptai les feuilles : il restait six bons. Dieu soit loué ! dis-je involontairement. Je pouvais toujours me faire raser pendant quelques semaines et avoir l'air présentable ! Et subitement je me sentis de meilleure humeur à la vue de cette petite propriété qui me restait encore ; je lissai soigneusement les bons et serrai le carnet dans ma poche.

Mais écrire m'était impossible. Après quelques lignes, il ne me venait plus la moindre idée ; mes pensées étaient ailleurs et j'étais incapable de me tendre dans un effort déterminé. Tout m'influençait et me distrayait, tout ce que je voyais me faisait une impression neuve. Des mouches et de petits moucherons se posaient sur mon papier et me dérangeaient ; je soufflais dessus pour les chasser, je soufflais de plus en plus fort, mais sans succès. Les petites brutes se calent sur leur derrière, se font lourdes et résistent, dans un effort qui courbe leurs pattes grêles. Il n'y a pas moyen de les faire bouger de place. Elles trouvent un point où s'accrocher, arc-boutent les talons sur une virgule ou une aspérité du papier et restent immobiles, inébranlables, aussi longtemps qu'elles-mêmes ne trouvent pas bon de s'en aller.

Un bon moment ces petits monstres continuèrent à m'occuper. Je croisai les jambes et pris mon temps pour les observer. Tout d'un coup, du square des Étudiants, quelques notes aiguës de clarinette me déchirèrent les oreilles et donnèrent une nouvelle impulsion à ma pensée. Découragé de ne pouvoir venir

à bout de mon article, je remis les papiers dans ma poche et m'appuyai au dossier du banc. À ce moment ma tête était si claire que je pouvais concevoir les plus subtiles pensées sans trace de fatigue. Étendu dans cette position, je laisse courir mon regard le long de ma poitrine et de mes jambes et je remarque le soubresaut de mon pied à chaque pulsation du sang. Je me redresse à moitié et considère mes pieds. J'éprouve alors une sensation étrange et fantastique que je n'avais encore jamais ressentie. C'était, au long de mes nerfs, une secousse légère, merveilleuse, comme si des ondes de lumière les avaient parcourus. En jetant les yeux sur mes souliers il me semblait rencontrer un bon ami ou retrouver une partie détachée de moi-même. C'était comme une reconnaissance. Ce sentiment fait vibrer mes sens, les larmes me viennent aux yeux et je perçois mes souliers comme le léger murmure d'une musique qui monte vers moi. « Faiblesse ! » me dis-je rudement à moi-même. Je serrais les poings en disant : « Faiblesse ! » Je me moquais de moi-même à cause de ces sentiments ridicules, je me plaisantais avec une parfaite lucidité. Je me parlais raison avec une grande sévérité et serrais violemment les yeux pour en chasser les larmes. Comme si je n'avais encore jamais vu mes souliers, je me mis à étudier leur aspect, leur mimique quand je remuais le pied, leur forme et leurs tiges usées, et je découvris que leurs rides et leurs coutures blanchies leur donnaient une expression, leur communiquaient une physionomie. Quelque chose de mon être avait passé dans ces souliers, ils me faisaient l'effet d'une haleine qui montait vers mon « moi », d'une partie respirante de moi-même...

Je déraisonnai sur ces sensations un long moment, peut-être une heure entière. Un petit vieillard vint occuper l'autre bout de mon banc ; en s'asseyant, il respira profondément, fatigué de sa marche, et dit :

« Oui, oui, oui, oui, oui, oui, oui, oui, oui, ah ! oui ! »

Dès que j'entendis sa voix ce fut comme si le vent balayait l'intérieur de ma tête. Des souliers n'étaient que des souliers ! Et déjà il me semblait que l'état d'égarement que je venais de vivre remontait à une époque dès longtemps révolue, peut-être une année ou deux en arrière, et qu'il était en train de s'effacer peu à peu de ma mémoire. Je me mis à regarder le vieux.

En quoi pouvait-il m'intéresser, ce petit homme ? En rien. Pas le moins du monde ! Si ce n'est qu'il tenait à la main un journal – un vieux numéro, avec la page d'annonces à l'extérieur – dans lequel il semblait avoir enveloppé une chose ou une autre. Ma curiosité s'éveilla et je ne pouvais détacher les yeux de ce journal. L'idée insensée me vint que ce pouvait être un journal singulier, unique en son genre. Ma curiosité croissait et je commençai à me déplacer sur le banc. Ce pouvaient être des documents, des pièces dangereuses volées dans les archives. Et la pensée m'effleura d'un traité secret, d'une conspiration.

L'homme était assis tranquillement et songeait. Pourquoi ne portait-il pas son journal comme tout autre individu porte un journal avec le titre en dehors ? Qu'est-ce que c'était que ce genre de ruse ? Il n'avait pas l'air de vouloir lâcher son paquet, pour rien au monde, il n'osait peut-être même pas le confier à sa propre poche. J'aurais mis ma main au feu que ce paquet cachait quelque chose.

Je regardai en l'air. Précisément l'impossibilité de pénétrer ce mystère me rendait fou de curiosité. Je cherchai dans mes poches quelque chose à donner à l'homme pour lier conversation et trouvai mon carnet de coiffeur, mais je le recachai. Subitement j'eus l'idée de payer d'audace, je caressai mon gousset vide et je dis :

« Puis-je vous offrir une cigarette ?

— Merci. »

L’homme ne fumait pas, il avait dû cesser pour ménager ses yeux, il était presque aveugle.

« Je vous remercie beaucoup, du reste !

— Y avait-il longtemps que ses yeux étaient malades ? Alors peut-être ne pouvait-il non plus lire ? Pas même les journaux ?

— Pas même les journaux, malheureusement ! »

L’homme me regarda. Ses yeux malades avaient chacun une taie qui leur donnait un aspect vitreux, son regard était blanc et faisait une impression répugnante.

« Vous n’êtes pas d’ici ? dit-il.

— Non… Ne pouvait-il pas même lire le titre du journal qu’il tenait à la main ?

— À peine… Du reste il avait tout de suite entendu que j’étais étranger ; il y avait dans mon intonation quelque chose qui le lui disait. Il lui en fallait si peu, il avait l’ouïe si fine. La nuit, quand tout le monde dormait, il pouvait entendre les gens respirer dans la chambre voisine… Que voulais-je dire : où demeurez-vous ? »

Instantanément, un mensonge surgit, tout prêt dans ma tête. Je mentis contre ma volonté, sans dessein et sans arrière-pensée, et je répondis :

« Place Saint-Olaf, n° 2.

— Vraiment, l’homme connaissait chaque pavé de la place Saint-Olaf. Il y avait une fontaine, quelques becs de gaz, deux arbres, il se rappelait tout… À quel numéro demeurez-vous ?… »

Je voulus en finir et me levai, poussé à bout par l’idée fixe du journal. Il fallait éclaircir ce mystère, coûte que coûte.

« Puisque vous ne pouvez pas lire ce journal, pourquoi…

— Au numéro 2, avez-vous dit, je crois ? continua l'homme sans prêter attention à mon agitation. Il fut un temps où je connaissais tout le monde au n° 2. Comment s'appelle votre propriétaire ? »

En toute hâte j'inventai un nom pour me débarrasser de lui, je fabriquai ce nom sur-le-champ et le projetai dans l'espace pour arrêter mon persécuteur.

« Happolati, dis-je.

— Happolati, oui », approuva l'homme sans perdre une syllabe de ce nom difficile.

Je le regardai avec étonnement ; il gardait tout son sérieux et avait une mine réfléchie. Je n'avais pas plutôt prononcé ce nom stupide qui m'était venu à l'esprit, que l'homme le reconnaissait et feignait de l'avoir déjà entendu. Entre-temps il posa son paquet sur le banc et je sentis toute ma curiosité vibrer dans mes nerfs. Je remarquai qu'il y avait sur le journal quelques taches de graisse.

« N'est-il pas marin, votre propriétaire ? demanda l'homme, et il n'y avait pas trace d'ironie dans sa voix. Je crois me rappeler qu'il était marin ?

— Marin ? Faites excuse, ce doit être son frère que vous connaissez. Celui-ci est en effet J. A. Happolati, agent. »

Je croyais que ceci allait l'achever ; mais l'homme se prêtait à tout.

« Il paraît que c'est un habile homme, à ce qu'on m'a dit ? fit-il pour tâter le terrain.

— Oh ! c'est un roublard, répondis-je, une fameuse tête pour les affaires, agent pour n'importe quoi, airelles pour la Chine, plumes et duvets de Russie, peaux, pâte de bois, encre...

— Héhé ! bougre de bougre ! » interrompit le vieillard, tout ragaillardi.

Ça commençait à devenir intéressant. Je n'étais plus maître de la situation : l'un après l'autre les mensonges surgissaient dans ma tête. Je me rassis, j'avais oublié le journal, les documents mystérieux, je m'excitais et coupais la parole à mon interlocuteur. La naïveté du petit nain me rendait téméraire, je voulais l'abreuver de mensonges, sans ménagements, le mettre en déroute, grandiosement.

« Avait-il entendu parler du psautier électrique que Happolati avait inventé ?

— Quoi, élec... !

— Avec des lettres électriques qui devenaient lumineuses dans l'obscurité ! Une entreprise absolument colossale. Des millions de couronnes en mouvement, des fonderies et des imprimeries en pleine activité, des légions de mécaniciens occupés, avec des appointements fixes, j'avais entendu parler de sept cents hommes.

— Qu'est-ce que je vous disais ! » fit l'homme tout doucement.

Il n'en dit pas davantage. Il croyait tout ce que je racontais, mot pour mot, et néanmoins il n'était pas frappé de stupeur. Cela me déçut un brin, j'avais espéré le voir affolé par mes inventions.

J'imaginai encore quelques mensonges sans queue ni tête, au petit bonheur : je lui fis entendre que Happolati avait été neuf ans ministre en Perse. « Vous ne vous faites peut-être pas l'idée de ce que cela représente d'être ministre en Perse ? » demandai-je. C'était plus que roi ici ; c'était à peu près comme sultan, s'il savait ce que c'était qu'un sultan. Mais Happolati était venu à bout de tout. Jamais une anicroche. Et je racontai Ylajali, sa fille, une fée, une princesse qui avait trois cents esclaves et

dormait sur une couverture de roses jaunes ; c'était la plus belle créature que j'eusse vue ; Dieu me confonde si de ma vie j'avais jamais vécu pareille vision.

« Ah ! elle était si belle ? proféra le vieillard, d'un air absent, les yeux à terre.

— Belle ? Elle était adorable, elle était charmante à damner un saint ! Des yeux couleur de soie sauvage, des bras d'ambre ! Un simple regard d'elle vous séduisait comme un baiser et, quand elle m'appelait, sa voix me pénétrait jusqu'au cœur comme un jet de vin. Et pourquoi ne serait-elle pas aussi ravissante ? La prenait-il pour un garçon de caisse ou un sapeur-pompier ? C'était tout simplement une splendeur du ciel, je lui en donnais ma parole, un conte de fée !

— Oui, oui », fit l'homme quelque peu interloqué.

Son calme m'ennuyait. Je m'étais monté à écouter ma propre voix et je parlais avec le plus grand sérieux. Les documents volés, le traité avec une puissance étrangère étaient sortis de ma pensée. Le petit paquet plat s'étalait sur le banc entre nous deux et je n'avais plus la moindre envie de l'examiner pour voir ce qu'il contenait. J'étais complètement pris par mes propres histoires, d'étranges visions passaient devant mes yeux, le sang me montait à la tête et je mentais à pleine gorge.

À ce moment l'homme fit mine de vouloir partir. Il se souleva sur le banc et demanda, pour ne pas rompre trop brusquement l'entretien :

« Il passe pour avoir de grandes propriétés, cet Happolati ? »

Comment ce vieil aveugle dégoûtant osait-il jongler avec ce nom étrange, composé par moi, comme si c'était un nom ordinaire qu'on trouvait sur toutes les enseignes d'épiciers de la ville ? Il n'en oubliait pas une syllabe, et jamais ne bronchait sur une lettre ; ce nom s'était incrusté dans son cerveau et y avait

pris racine du premier coup. Cela m'agaçait et une profonde exaspération montait en moi contre cet individu que rien ne pouvait désarçonner, dont rien n'éveillait la méfiance.

« Je n'en ai pas idée, répondis-je sèchement ; je n'en ai pas la moindre idée. Du reste, laissez-moi vous dire une fois pour toutes qu'il s'appelle Johan Arendt Happolati, à en juger d'après ses initiales.

— Johan Arendt Happolati, répéta l'homme, étonné de ma violence. Puis il se tut.

— Vous auriez dû voir sa femme, dis-je avec rage. Plus grosse personne... Hein ! Vous ne croyez peut-être pas qu'elle était autrement grosse ?

— Si, il lui semblait bien... un pareil homme... »

À chacune de mes sorties, le vieillard répondait avec calme et douceur, en cherchant ses mots comme s'il avait peur de faire un impair et de me mettre en colère.

« Palsambleu ! bonhomme. Vous croyez peut-être que je m'amuse à vous bourrer de mensonges ? criai-je, hors de moi. Vous ne croyez peut-être même pas qu'il existe un homme du nom d'Happolati ? Je n'ai jamais vu pareille arrogance et pareille méchanceté chez un vieillard ! Que diable vous prend-il ? Et par-dessus le marché vous avez peut-être pensé à part vous que j'étais pauvre comme Job, parce que j'étais en grande toilette, sans avoir dans ma poche un étui de cigarettes plein. Je ne suis pas habitué à des procédés de ce genre, je dois vous en aviser, et Dieu m'est témoin que je ne les tolérerai ni de vous ni de quiconque, tenez-vous-le pour dit ! »

L'homme s'était levé. Bouche bée, sans une parole, il écouta ma diatribe jusqu'au bout, puis il ramassa vivement son paquet sur le banc et partit, remonta l'allée presque en courant, à petits pas séniles.

Je restais assis, regardant son dos qui disparaissait peu à peu et semblait se courber et se rétrécir de plus en plus. Je ne sais d'où me vint cette impression, mais il me sembla que je n'avais jamais vu un dos plus malhonnête, plus vicieux, et je n'eus aucun remords d'avoir copieusement injurié l'individu avant qu'il me quittât...

Le jour commençait à décliner, le soleil baissait, un léger murmure s'élevait dans les arbres autour de moi et les bonnes d'enfants, assises par groupes là-bas auprès de la balançoire, se disposaient au retour avec leurs petites voitures. J'étais calme et me sentais à l'aise. La surexcitation qui venait de me secouer s'apaisait peu à peu ; je retombais, épuisé, avec une grande envie de dormir. L'énorme quantité de pain que j'avais mangée ne me gênait plus trop.

J'étais d'excellente humeur. Je m'appuyai au dossier du banc, fermai les yeux et m'assoupis petit à petit. Je sommeillais et j'étais sur le point de m'endormir pour de bon quand un gardien me mit la main sur l'épaule en disant :

« Il ne faut pas dormir ici.

— Non », dis-je, en me levant tout de suite.

Et tout d'un coup ma triste situation se peignit devant mes yeux. Il fallait que je fasse quelque chose, que je trouve un moyen quelconque ! Chercher des places ne m'avait servi à rien. Les recommandations que j'avais à présenter étaient périmées, et elles émanaient de personnes par trop inconnues pour avoir un sérieux effet. Au surplus ces refus constants tout le long de l'été m'avaient découragé. Bon !... En tout cas mon terme était échu, et il fallait trouver un expédient. Le reste pouvait attendre, pour le moment.

Tout involontairement j'avais repris en mains mon papier et mon crayon et machinalement j'écrivais dans tous les coins le millésime 1848. Si seulement une idée, rien qu'une idée jaillis-

sante voulait me prendre de force et me mettre les mots dans la bouche ! Cela m'était déjà arrivé, il m'était vraiment arrivé de connaître des moments où je pouvais écrire sans effort un long morceau et le réussir à la perfection.

Je suis là sur mon banc et j'écris des dizaines et des dizaines de fois « 1848 ». J'écris ce nombre en long, en large et en travers, de toutes les manières possibles, et j'attends qu'il me vienne une idée utilisable. Un essaim de pensées vagues voltige dans ma tête, l'impression du jour tombant me rend mélancolique et sentimental. L'automne est venu. Déjà il commence à plonger toutes choses en léthargie. Déjà les mouches et autres bestioles en ont ressenti les premières atteintes. Là-haut dans les arbres, en bas sur la terre, on entend le bruit de la vie qui s'obstine, grouillante, bruissante, inquiète, luttant pour ne pas périr. Dans le monde des insectes, toutes ces petites existences s'agitent une dernière fois. Des têtes jaunes sortent de la mousse, des pattes se lèvent, de longues antennes tâtonnent, puis tout à coup la bestiole s'affaisse, culbute et reste là le ventre en l'air. Le souffle léger du premier froid a passé sur les plantes et chacune d'elles en a gardé une empreinte différente. Les brins d'herbe pâlis se hérissent vers le soleil et les feuilles décharnées glissent à terre avec le bruit chuintant d'une procession de vers à soie. C'est la saison de l'automne, au milieu du carnaval de l'éphémère durée. La rougeur des roses s'est enflammée ; leur teint de sang vif a pris un merveilleux éclat de phtisie.

Je me percevais moi-même comme un insecte à l'agonie, saisi par l'anéantissement au milieu de cet univers prêt à s'endormir. En proie à d'étranges terreurs, je me levai et fis quelques pas rapides dans l'allée. Non ! criai-je, en serrant les poings, il faut que tout cela finisse ! Je me rassis, repris mon crayon, décidé à mettre à exécution mon idée d'article. Ce n'était pas le moment de s'abandonner, quand on avait devant les yeux l'image du terme impayé.

Lentement mes pensées commencèrent à s'enchaîner. Je les suivais attentivement et j'écrivis paisiblement, avec pondération, quelques pages en manière d'introduction à quelque chose. Cela pouvait être le début de n'importe quoi, une relation de voyage, un article politique, ce que bon me semblerait. C'était un très excellent début pour bien des choses.

Je me mis ensuite à chercher une question déterminée que je pusse traiter, un homme, une chose sur quoi me jeter, mais je ne pus rien trouver. Au milieu de ces stériles efforts, le désordre commençait à revenir dans mes pensées, je sentais littéralement des ratés dans mon cerveau, ma tête se vidait et finalement elle était sur mes épaules légère et dépourvue de contenu. Je percevais avec tout mon corps ce vide béant de ma tête, je me faisais à moi-même l'effet d'être évidé du haut en bas.

« Seigneur, mon Dieu et mon père ! » criai-je dans ma douleur et je répétai cet appel plusieurs fois de suite sans rien ajouter.

Le vent bruissait dans les feuilles, un orage se préparait. Je restai encore un instant à fixer désespérément mes papiers, puis je les pliai et les mis lentement dans ma poche. Le temps fraîchissait et je n'avais plus de gilet ; je boutonnai ma jaquette jusqu'au cou et fourrai les mains dans mes poches. Puis je me levai et partis.

Si j'avais seulement pu réussir cette fois, cette unique fois ! À deux reprises mon hôtesse m'avait réclamé du regard le paiement de mon terme et il m'avait fallu courber le dos et me défiler furtivement avec un salut embarrassé. Je ne pouvais pas recommencer cet exercice ; la prochaine fois que je rencontrerais ce regard, je donnerais congé de ma chambre, avec d'honnêtes explications. Cela ne pouvait tout de même pas durer ainsi, à la longue.

En arrivant à la sortie du parc, je revis le vieux nain que dans ma fureur j'avais mis en fuite. Le mystérieux paquet de

journal était ouvert à côté de lui sur le banc, il était plein de provisions de toutes sortes que l'homme était en train de grignoter. J'eus aussitôt envie d'aller à lui et de m'excuser, de lui demander pardon de ma conduite, mais sa nourriture me fit reculer. Les vieux doigts, pareils à dix griffes ridées, serraient les tartines grasses d'une manière dégoûtante. Cela me donna la nausée, et je passai devant lui sans lui adresser la parole. Il ne me reconnut pas, il me fixa de ses yeux de corne sèche sans que son visage changeât d'expression.

Et je continuai mon chemin.

Comme d'habitude je m'arrêtai à chaque journal affiché devant lequel je passais, pour étudier les « Offres d'emploi », et j'eus la chance d'en trouver une qui pouvait faire mon affaire. Un marchand, dans le faubourg de Grönland, cherchait un homme pour la tenue de livres, quelques heures chaque soir ! appointements à débattre. Je pris en note l'adresse de l'homme et mentalement j'implorai de Dieu cette place. Je serais moins exigeant que quiconque : cinquante öre pour ce travail, c'était richement payé, peut-être même quarante öre ; pour cela je m'en remettais au destin.

En rentrant chez moi je trouvai sur ma table un billet de mon hôtesse me priant de payer mon terme d'avance ou de déménager le plus tôt possible. Je ne devais pas le prendre en mauvaise part, c'était purement et simplement un vœu qu'elle exprimait à contrecœur. Très amicalement, Madame Gundersen.

J'écrivis une demande à Christie, négociant, rue du Grönland, n° 31, la mis sous enveloppe et descendis la porter à la boîte aux lettres du coin. Puis je remontai à ma chambre et m'assis, pour réfléchir, dans mon fauteuil à bascule, tandis que l'obscurité s'épaississait de plus en plus. Ça commençait à devenir difficile de se maintenir à flot.

Le lendemain matin je m'éveillai de très bonne heure. Il faisait encore assez sombre quand j'ouvris les yeux et longtemps après seulement j'entendis la pendule sonner cinq heures dans l'appartement au-dessous de moi. Je voulus me remettre à dormir, mais il me fut impossible de retrouver le sommeil, j'étais de plus en plus réveillé et je pensais à mille choses.

Soudain il me vint à l'esprit une ou deux bonnes phrases, appropriées à une esquisse, un feuilleton, de délicates trouvailles de style dont je n'avais jamais encore rencontré les pareilles. Étendu dans mon lit, je me répète ces mots et je les trouve remarquables. Peu à peu d'autres viennent s'y ajouter ; tout à coup je suis complètement réveillé, je me mets sur mon séant et je prends mon papier et mon crayon sur la table derrière mon lit. C'est comme si une veine avait éclaté en moi ; un mot suit l'autre, ils s'ordonnent, s'enchaînent, logiquement se forment en situations ; les scènes s'entassent les unes sur les autres, les actions et les répliques surgissent dans mon cerveau, et j'éprouve un étrange bien-être. J'écris comme un possédé et je remplis une page après l'autre sans un instant de répit. Les pensées tombent sur moi si soudainement et continuent d'affluer avec une telle abondance que je perds une foule de détails accessoires : je ne parviens pas à les écrire assez vite, bien que je travaille de toutes mes forces. L'inspiration persiste à me presser, je suis tout plein de mon sujet et chaque mot que j'écris m'est comme dicté.

Cela dure, cela dure un temps délicieusement long avant que cesse ce moment étrange. J'ai quinze, vingt pages écrites devant moi, sur mes genoux, quand je m'arrête enfin et pose mon crayon. Si vraiment ces papiers avaient quelque valeur, j'étais sauvé ! Je saute du lit et je m'habille. Le jour grandit, je puis distinguer à demi l'AVIS du directeur des Phares, là-bas, près de la porte, et, devant la fenêtre, il fait déjà si clair qu'à la rigueur je pourrais y voir pour écrire. Et immédiatement je me mets en devoir de recopier mes feuillets.

De ces fantaisies monte une vapeur singulièrement dense de lumière et de couleurs. Je me cabre de surprise devant de bonnes choses, l'une suivant l'autre, et je me dis à moi-même que jamais je n'ai rien lu de meilleur. La tête me tourne de contentement, la joie me gonfle et je me sens grandiosement remis à flot. Je soupèse mon écrit dans la main et, sur place, je le taxe à cinq couronnes, à première vue. Il ne viendrait à l'idée de personne de marchander pour cinq couronnes. Bien au contraire, il fallait convenir que même à dix couronnes, c'eût été donné, compte tenu de la qualité de la matière. Je n'avais pas l'intention de faire gratis un travail aussi original. À ma connaissance on ne trouvait pas des romans de ce calibre à tous les coins de rue. Et je m'arrêtai à dix couronnes.

Il faisait de plus en plus clair dans la chambre. Je jetai un regard vers la porte. Sans peine appréciable, je pouvais lire les fins caractères squelettiques de : *Suaires, chez Demoiselle Andersen, à droite sous la porte cochère.* Du reste un bon moment s'était passé depuis que la pendule avait sonné sept heures.

Je me levai et vins me poster au milieu de la pièce. Tout bien pesé, le congé de Mme Gundersen tombait à propos. Au fond, ce n'était pas là une chambre digne de moi. Aux fenêtres pendaient des rideaux verts assez communs et aux murs il n'y avait pas surabondance de clous pour accrocher sa garde-robe. Le pauvre fauteuil à bascule, là-bas dans le coin, n'était au fond qu'une caricature de rocking-chair et vous aurait aisément fait mourir de rire. Il était beaucoup trop bas pour un homme fait, et au surplus si étroit qu'il fallait, pour ainsi dire, employer un tire-botte pour en sortir. En un mot, la chambre n'était pas installée en vue d'occupations intellectuelles, et je n'avais pas l'intention de la garder plus longtemps. Pour rien au monde je ne voudrais la garder ! Mon silence et ma patience n'avaient que trop duré, j'avais habité bien trop longtemps ce hangar.

Gonflé d'espoir et de contentement, préoccupé sans cesse de mon esquisse qu'à chaque instant je tirais de ma poche pour

en lire des passages, je voulus aussitôt mettre mon projet à exécution et commencer mon déménagement. Je sortis mon balluchon : un mouchoir rouge contenant quelques faux cols propres et des journaux froissés dans lesquels j'avais rapporté mon pain ; je roulai ma couverture et mis dans ma poche ma provision de papier blanc. Là-dessus, pour plus de sûreté, je passai l'inspection de tous les coins afin de m'assurer que je n'oubliais rien. N'ayant rien trouvé j'allai à la fenêtre et regardai dehors. C'était une matinée sombre et humide. Il n'y avait personne là-bas près de la forge incendiée. En bas, dans la cour, la corde à linge, contractée par l'humidité, se tendait, roide, d'un mur à l'autre. Je connaissais tout cela de longue date ; je m'éloignai donc de la fenêtre, pris la couverture sous mon bras, fis une révérence à l'AVIS du directeur des Phares, une révérence aux *Suaires chez Demoiselle Andersen* et j'ouvris la porte.

Tout à coup je vins à penser à mon hôtesse. Il fallait pourtant l'informer de mon déménagement pour lui faire voir qu'elle avait eu affaire à un homme convenable. Je voulais aussi la remercier par écrit des quelques jours pendant lesquels j'avais occupé la chambre, passé le terme. La certitude d'être sauvé pour un temps assez long me pénétrait à tel point que je promis même à mon hôtesse de lui apporter cinq couronnes en passant par là un de ces jours. Je voulais lui démontrer surabondamment l'honnêteté de la personne qu'elle avait abritée sous son toit.

Je laissai le billet sur la table.

Je m'arrêtai encore une fois à la porte et me retournai. Ce sentiment rayonnant d'être remis à flot me transportait. J'étais plein de reconnaissance envers Dieu et l'Univers. Je m'agenouillai près du lit et à haute voix je remerciai Dieu de sa grande bonté pour moi, ce matin. Je le savais, oh ! je le savais bien : cet accès d'inspiration que je venais de vivre et de coucher par écrit était dû à l'action merveilleuse du Ciel sur mon esprit ; c'était une réponse à mon cri de détresse d'hier. C'est Dieu !

C'est Dieu ! me criai-je à moi-même, et je pleurai d'enthousiasme à mes propres paroles. De temps à autre j'étais forcé de m'arrêter pour écouter s'il ne venait personne dans l'escalier. Enfin je me levai et partis. Je me glissai sans bruit le long de tous ces étages et gagnai la porte sans être vu.

Les rues étaient luisantes de la pluie qui était tombée le matin. Un ciel froid et mouillé pendait sur la ville et nulle part on n'apercevait un rayon de soleil. Quelle heure pouvait-il bien être ? J'allais comme d'habitude dans la direction du dépôt. Je vis qu'il était huit heures et demie. J'avais donc une couple d'heures devant moi. Cela ne servait à rien d'arriver au journal avant dix heures, peut-être onze. Je n'avais qu'à flâner en attendant et, entre-temps, réfléchir à un expédient pour déjeuner tant soit peu. Du reste, je n'avais pas à craindre de me coucher à jeûne ce jour-là. Grâce à Dieu, ces temps étaient passés ! C'était une période révolue, un mauvais rêve. À partir de maintenant, je remontais la pente !

Cependant, cette couverture verte m'embarrassait. D'autre part il n'était pas de ma dignité de porter sous le bras un pareil paquet, à la vue de tout le monde. Que penserait-on de moi ? Et j'allais, cherchant dans ma pensée un endroit où je pourrais le mettre en garde jusqu'à nouvel ordre. L'idée me vint que je pourrais entrer chez Semb et faire envelopper ma couverture dans du papier. Mon paquet aurait tout de suite meilleur air et il n'y aurait plus de honte à le porter. J'entrai dans la boutique et exposai mon affaire à l'un des employés.

Il regarda d'abord la couverture, puis ma personne. J'eus l'impression qu'il haussait les épaules à la dérobée, avec un léger mépris, en prenant le paquet. Cela me froissa.

« Sacrebleu ! faites un peu attention ! criai-je. Il y a là-dedans deux vases de prix. Le paquet est pour Smyrne. »

Cela fit son effet, un effet grandiose ! Chacun des mouvements de l'homme me demandait pardon de n'avoir pas immé-

diatement deviné la présence d'objets de valeur à l'intérieur de la couverture. Quand il eut terminé son emballage, je le remerciai du service rendu, avec la mine d'un homme qui avait déjà expédié d'autres choses précieuses à Smyrne, et, quand je partis, il alla m'ouvrir la porte.

Je me mis à me promener parmi les gens sur la place du Grand-Marché en me tenant de préférence dans le voisinage des femmes qui vendaient des fleurs en pots. Les lourdes roses rouges dont l'éclat sanglant et cru couvait sous la cendre mouillée de cette matinée me tentaient. J'avais une envie folle d'en chiper une. J'en demandai le prix rien que pour avoir le droit de m'en approcher le plus possible. Si j'avais de l'argent de reste, j'en achèterais une, advienne que pourrait. J'arriverais bien à faire quelques petites économies par-ci par-là sur ma nourriture, pour rattraper l'équilibre de mon budget.

Quand il fut dix heures je montai au journal. Le rédacteur en chef n'est pas encore arrivé. « Ciseaux » farfouille dans un tas de vieux journaux. Sur son invitation, je remets à l'homme mon gros manuscrit et lui fais entendre qu'il est d'une importance plus qu'ordinaire. Je lui recommande instamment de le remettre en mains propres au rédacteur en chef, dès son arrivée. Je viendrais moi-même chercher la réponse plus tard dans la journée.

« Bon ! » dit « Ciseaux » en se replongeant dans ses journaux.

Je trouvai qu'il prenait la chose avec un calme un peu exagéré, mais je ne dis rien ; je lui fis simplement un petit signe de tête indifférent et m'en allai.

J'avais du temps devant moi. Si seulement le ciel voulait s'éclaircir ! Il faisait un temps vraiment pitoyable, sans vent et sans fraîcheur. Les dames tenaient leurs parapluies ouverts par précaution et les bonnets de laine des messieurs avaient un air comique et triste. Je fis encore un tour sur le marché en regar-

dant les légumes et les roses. Alors je sens une main sur mon épaule et je me retourne. « La Demoiselle » me dit bonjour.

« Bonjour, ai-je répondu d'un ton interrogatif pour savoir tout de suite ce qu'il me voulait. Je n'avais pas grande sympathie pour « la Demoiselle ».

Il considère avec curiosité le gros paquet tout battant neuf sous mon bras et me demande :

« Qu'est-ce que vous portez là ?

— Je suis entré chez Semb et j'ai acheté de l'étoffe pour un costume, dis-je d'un ton indifférent. J'ai trouvé que je devais cesser d'être si râpé ; il ne faut pas non plus être trop chiche envers son corps. »

Il me regarde, interdit.

« Comment ça va, à part ça ? demande-t-il lentement.

— Au-delà de toute espérance.

— Vous avez donc trouvé quelque chose à faire ?

— Quelque chose à faire ? dis-je d'un air très étonné, mais je suis teneur de livres dans la maison de gros Christie.

— Ah ! bah, dit-il en s'écartant d'un pas. Dieu ! que j'en suis content pour vous ! Pourvu que vous ne vous laissiez pas gruger l'argent que vous gagnez. Bonjour. »

Un moment après il fait demi-tour et revient vers moi ; de sa canne il désigne mon paquet et dit :

« Je tiens à vous recommander mon tailleur pour ce costume. Vous n'en trouverez pas de meilleur que Isaksen. Dites que vous venez de ma part. »

Qu'avait-il besoin de fourrer son nez dans mes affaires ? Est-ce que ça le regardait, quel tailleur je prenais ? Je devins fu-

rieux. La vue de cet être vide et endimanché m'exaspérait et je lui rappelais assez brutalement les dix couronnes qu'il m'avait empruntées. Avant même qu'il eût pu répondre, je regrettais déjà ma réclamation. Je me sentais gêné et n'osais pas le regarder dans les yeux. Une dame passait au même moment ; je fis vivement un pas en arrière pour lui laisser la place et profitai de l'occasion pour m'en aller.

Que faire de ma personne durant ces heures d'attente ? Je ne pouvais pas aller au café le gousset vide, et je ne connaissais pas un ami à qui je pusse faire visite à ce moment de la journée. Instinctivement je remontai en ville, flânai quelque temps en chemin entre le marché et la rue Grænsen, lus l'*Aftenposten* qu'on venait d'afficher, fis un tour rue Karl-Johan, revins sur mes pas et montai jusqu'au cimetière de Notre-Sauveur où je me cherchai un coin tranquille sur la butte près de la chapelle.

Je m'assis là en plein silence et m'assoupis dans l'air humide ; je songeais, sommeillant à demi, et j'avais froid. Le temps passait. Était-il bien certain que mon feuilleton fût un petit chef-d'œuvre d'art inspiré ? Qui sait s'il n'avait pas ici et là ses défauts ? Tout bien considéré il pouvait même être refusé, mais oui, tout simplement refusé ! Il était peut-être assez médiocre, peut-être franchement mauvais ; qui me garantissait qu'il n'était pas déjà au panier, en ce moment ?... Mon contentement était ébranlé. Je me levai d'un bond et me précipitai hors du cimetière.

Rue de Aker je guignai la pendule à travers la vitrine d'une boutique et vis qu'il était seulement un peu plus de midi. Mon désespoir s'en accrut, car j'avais compté fermement que l'après-midi était déjà bien avancé, et avant quatre heures il était inutile de demander le rédacteur en chef. Le sort de mon feuilleton me remplissait de sombres pressentiments. Plus j'y réfléchissais, moins il me paraissait probable que j'eusse pu écrire quelque chose de sortable, comme ça, si subitement, presque en dormant, le cerveau plein de fièvre et de rêves. Naturellement je

m’étais leurré moi-même et j’avais été joyeux toute la matinée... pour rien ! Naturellement !... Je remontai à grands pas la route de Ullevaal, passai la butte Saint-Jean, débouchai dans des espaces libres, rentrai dans les étranges rues étroites du quartier des Scieries, traversai des terrains vagues et des champs et me trouvai finalement sur une route dont je n’apercevais pas le bout.

Là je m’arrêtai et résolus de retourner sur mes pas. Cette promenade m’avait réchauffé et je revins lentement, très abattu. Je rencontrai deux charrettes de foin ; les charretiers étaient étendus à plat ventre, tout au faîte de leur chargement, et chantaient ; tous deux nu-tête, tous deux avec des faces rondes, insouciantes. J’imaginai qu’ils allaient m’interpeller, me lancer une remarque ou une autre, me faire une farce. Quand je fus à leur hauteur, l’un d’eux m’appela et demanda ce que je portais sous le bras.

« Une couverture de lit, répondis-je.

— Quelle heure est-il ? demanda-t-il.

— Je ne sais pas au juste, dans les trois heures, j’imagine. »

Tous deux se mirent à rire. Ils me croisèrent. Au même moment je sentis le cinglement d’un fouet sur mon oreille et mon chapeau fut emporté. Ces jeunes gens n’avaient pas pu me laisser passer sans me jouer un tour. Furieux, je portai la main à mon oreille, ramassai mon chapeau dans le fossé et continuai ma route. Au pied de la butte Saint-Jean, je rencontrai un homme qui me raconta qu’il était quatre heures passées.

Quatre heures passées ! Il était déjà plus de quatre heures ! J’allongeai le pas pour arriver en ville et au journal. Peut-être que le rédacteur en chef était arrivé depuis longtemps et avait déjà quitté le bureau ! J’allais, tantôt marchant, tantôt courant, trébuchant, me cognant aux voitures, dépassant tous les promeneurs, luttant de vitesse avec les chevaux, me démenant

comme un fou pour arriver à temps. Je me faufilai sous le portail, grimpai l'escalier en quatre enjambées et frappai.

Pas de réponse.

Il est parti ! Il est parti ! pensé-je. J'essaie d'ouvrir la porte : elle n'est pas fermée à clef. Je frappe encore une fois et j'entre.

Le rédacteur en chef est assis à sa table, le visage tourné vers la fenêtre et la plume à la main, prêt à écrire. En entendant mon salut essoufflé, il se tourne à demi, me regarde un instant, secoue la tête et dit :

« Je n'ai pas encore trouvé le temps de lire votre papier. »

Je suis si content qu'il ne l'ait pas déjà mis au panier que je réponds :

« Oh ! c'est bien compréhensible. Ça ne presse pas tant. Dans quelques jours peut-être, ou bien… ?

— Oui, je vais voir. Du reste j'ai votre adresse. »

Et j'oubliai de l'informer que je n'avais plus d'adresse.

L'audience est terminée ; je me retire en m'inclinant et je m'en vais. L'espoir se rallume dans mon cœur ; rien n'était perdu, au contraire, je pouvais encore tout gagner, quant à cela. Et mon cerveau commença à divaguer : un Grand Conseil là-haut dans le Ciel venait de décider que je devais gagner : un gain colossal, dix couronnes pour un feuilleton…

Si seulement j'avais un coin où me réfugier pour la nuit ! Je cherche où je pourrais le mieux me fourrer et je m'absorbe si profondément dans mes réflexions que je m'arrête au beau milieu de la rue. J'oublie où je suis, je reste planté là comme un simple balai de bouleau en pleine mer, tandis que la houle déferle et mugit autour de lui. Un gosse qui vend des journaux me

tend *Le Viking*. « C'est si amusant ! » Je lève les yeux et je tressaille : je me retrouve devant la boutique de Semb.

Vivement je fais demi-tour et, tenant mon paquet devant moi pour le cacher, je descends en toute hâte la rue de l'Église, penaud et anxieux, dans la crainte qu'on ne m'ait vu par la vitrine. Je passe devant le restaurant Ingrebet et le théâtre, je tourne à la Loge et descends vers la mer et la forteresse. Je retrouve un banc et me remets à réfléchir.

Où diable trouver un gîte pour la nuit ? Existait-il un trou où me glisser et me cacher jusqu'au matin ? Mon orgueil me défendait de retourner à ma chambre. Jamais je ne pourrais m'arrêter à l'idée de revenir sur ma parole. Je repoussai cette pensée avec une grande indignation, et j'eus intérieurement un sourire dédaigneux pour le petit fauteuil à bascule rouge. Par une soudaine association d'idées, je me trouvai dans une grande chambre à deux fenêtres où j'avais habité autrefois, butte de Hægde. Je vis sur la table un plateau garni d'énormes tartines. Elles changèrent d'aspect, devinrent un bifteck, un bifteck séducteur, une serviette d'une blancheur de neige, du pain en masse, une fourchette d'argent. La porte s'ouvrit : mon hôtesse vint m'offrir une seconde tasse de thé...

Visions de rêves ! Je me dis que si je mangeais maintenant, ma tête se dérangerait de nouveau, la même fièvre s'emparerait de mon cerveau et j'aurais à lutter contre une foule d'inventions insensées. Je ne supportais pas la nourriture, je n'étais pas organisé pour cela ; c'était une singularité, une idiosyncrasie.

Peut-être y aurait-il moyen de trouver un gîte quand viendrait le soir. Rien ne pressait. Au pis aller je chercherais une place dans le bois ; j'avais tous les environs de la ville à ma disposition et le temps n'était pas au froid, il ne gèlerait pas.

Là-bas la mer se berçait, dans un calme lourd. Des navires et des allèges pataudes, au nez épaté, creusaient des sillons dans la surface de plomb fondu, y faisaient éclater des stries à droite

et à gauche, et continuaient leur route. Des édredons de fumée tournoyaient en sortant des cheminées ; le coup de piston des machines traversait l'air moite avec un bruit mat. Pas de soleil et pas de vent ; les arbres derrière moi étaient mouillés et le banc où j'étais assis était froid et humide. Le temps passait. Je me mis à somnoler. J'étais fatigué et j'avais un peu froid dans le dos. Un instant après je sentis que mes yeux commençaient à se fermer. Et je les laissai se fermer…

Quand je m'éveillai il faisait sombre autour de moi. Je me levai d'un bond, étourdi et glacé, saisis mon paquet et me mis en marche. Je marchais de plus en plus vite pour me réchauffer, battant des bras, frottant mes jambes que je ne sentais plus. J'arrivai au poste d'incendie. Il était neuf heures. J'avais dormi plusieurs heures.

Qu'allais-je faire de ma personne ? Il faut bien que j'aille quelque part. Je regarde le poste d'incendie d'un œil hébété, me demandant si je ne réussirais pas à entrer dans un des couloirs en guettant le moment où le planton tournerait le dos. Je gravis le perron pour engager la conversation avec l'homme. Mais aussitôt il présente la hache pour me rendre les honneurs et attend ce que je veux dire. Cette hache levée, avec le tranchant tourné vers moi, me fait courir un frisson dans les nerfs, comme si j'en avais senti le choc glacé. Je deviens muet de terreur devant cet homme en armes et je recule involontairement. Sans rien dire je m'éloigne de lui par un glissement progressif. Pour sauver les apparences, je me passe la main sur le front comme si j'avais oublié une chose ou une autre et je m'éclipse. Quand je me retrouvai sur le trottoir je me sentis sauvé, comme si je venais d'échapper à un grand danger. Et je m'éloignai rapidement.

Glacé et affamé, d'une humeur de plus en plus lugubre, je flânai le long de la rue Karl-Johan. Je me mis à jurer à haute voix sans me soucier si quelqu'un pouvait m'entendre. Vers le Storting, juste au premier lion, une nouvelle association d'idées me fit soudain penser à un peintre que je connaissais, un jeune

homme que j'avais un jour sauvé d'une gifle à *Tivoli* et à qui j'avais plus tard été rendre visite. Je fis claquer mes doigts. Je me rendis rue Tordenskjold, trouvai une porte avec une carte de visite au nom de C. Zacharias Bartel et je frappai.

Il vint ouvrir lui-même. Il empestait la bière et le tabac, c'était affreux.

« Bonsoir ! dis-je.

— Bonsoir ! Ah ! c'est vous ? Pourquoi diable venez-vous si tard ? Ça ne fait pas du tout bien à la lumière de la lampe. Depuis la dernière fois, j'ai rajouté une meule de foin et fait quelques changements. Il faut regarder ça de jour, c'est inutile d'essayer maintenant.

— Faites-le-moi voir tout de même ! dis-je. D'ailleurs je ne me rappelais pas de quel tableau il voulait parler.

— Tout à fait impossible ! répondit-il. Tout devient jaune à la lumière ! Et puis, il y a autre chose – il s'approcha de moi et chuchota – j'ai une petite femme chez moi ce soir. Alors c'est absolument infaisable.

— Oh ! du moment qu'il en est ainsi, n'en parlons plus. »

Je fis un pas en arrière, dis bonsoir et m'en allai.

Décidément il n'y avait pas d'autre moyen que d'aller quelque part dans les bois. Si seulement la terre n'avait pas été si humide. Je caressais ma couverture, me familiarisant de plus en plus avec l'idée de coucher dehors. Je m'étais si longtemps tourmenté à chercher un logis en ville que j'en étais las et dégoûté. C'était une vraie jouissance d'abandonner la partie, de me retirer du combat et de flâner par les rues sans une pensée en tête. Je fis un détour vers l'horloge de l'Université et vis qu'il était plus de dix heures ; de là je pris le chemin pour remonter en ville. Quelque part, butte de Hægde, je m'arrêtai devant un magasin de comestibles où des victuailles étaient exposées en

montre. Un chat dormait, couché à côté d'un pain blanc tout rond ; derrière lui, il y avait une terrine de saindoux et quelques bocaux de semoule. Je restai un moment à regarder ces nourritures, mais comme je n'avais pas de quoi les acheter, je me détournai et continuai d'aller. J'allais très lentement, je passai devant la station de Majorstuen, continuai, continuai toujours, marchai des heures et des heures et finis par arriver dans le bois de Bogstad.

Là, je quittai la route et m'assis pour me reposer. Puis je me mis en devoir de chercher un endroit propice. Je ramassai un peu de bruyère et des branches de genévrier et me fis un lit sur une petite pente à peu près sèche. J'ouvris mon paquet et sortis ma couverture. J'étais fatigué, éreinté de ma longue promenade et je me couchai tout de suite. Je m'agitai et tournai maintes fois avant de trouver enfin la bonne position. Mon oreille, blessée par le coup de fouet de l'homme à la charrette de foin, me faisait un peu mal ; elle était légèrement enflée et je ne pouvais me coucher dessus. Je retirai mes souliers et les mis sous ma tête, avec le grand papier d'emballage par-dessus.

L'obscurité régnait autour de moi, tout était tranquille, tout. Mais dans les hauteurs bruissait le chant éternel de l'atmosphère, ce bourdonnement lointain, sans modulation, qui jamais ne se tait. Je prêtai si longtemps l'oreille à ce murmure sans fin, ce murmure morbide, qu'il commença à me troubler. C'étaient certainement les symphonies des mondes tournant dans l'espace au-dessus de moi, les étoiles qui entonnaient un hymne...

« C'est plutôt le diable ! dis-je, en riant tout haut pour me donner de l'aplomb ; ce sont les hiboux qui huchent dans Chanaan ! »

Je me levai, me recouchai, remis mes souliers et rôdai dans l'ombre, me recouchai encore une fois, luttai et me débattis dans la colère et l'effroi jusqu'à l'aurore. Alors enfin je m'endormis.

Il faisait grand jour quand j'ouvris les yeux, et j'eus le sentiment qu'il approchait de midi. Je mis mes souliers, rempaquetai ma couverture et repris le chemin de la ville. Pas de soleil aujourd'hui non plus, et je grelottais comme un chien. Mes jambes étaient mortes et mes yeux pleuraient comme s'ils ne pouvaient supporter la lumière.

Il était trois heures. La faim commençait à devenir un peu terrible. J'étais exténué, et j'avais des nausées. Tout en marchant je vomissais de temps à autre à la dérobée. Je descendis au restaurant populaire, lus le menu et haussai ostensiblement les épaules, comme si le petit salé et le lard fumé n'étaient pas du manger pour moi. De là je descendis à la place du Chemin-de-Fer.

Un singulier étourdissement me traversa soudain. Je continuai, sans vouloir y prêter attention, mais cela allait de mal en pis et finalement je fus forcé de m'asseoir sur un perron. Toute mon âme subissait une transformation, comme si au fond de mon être un rideau s'était écarté, comme si un tissu s'était déchiré dans mon cerveau. Je fis quelques aspirations profondes et demeurai là frappé d'étonnement. Je n'avais pas perdu conscience, je sentais distinctement la petite douleur à mon oreille – la blessure d'hier – et, quand passa quelqu'un de mes relations, je le reconnus aussitôt, me levai et saluai.

Quelle était cette nouvelle sensation, cette nouvelle torture qui venait s'ajouter à toutes les autres ? Était-ce une suite de la nuit passée sur la terre humide ? Ou bien cela venait-il de ce que je n'avais pas encore déjeuné ? D'une manière générale, c'était simplement absurde de vivre ainsi. Par les saintes souffrances du Christ, je ne comprenais pas non plus comment j'avais mérité cette persécution de choix ! Et l'idée me vint subitement que je pouvais tout aussi bien devenir une crapule sans plus attendre, et porter la couverture chez « Ma tante ». Je pouvais l'engager pour une couronne. C'étaient trois repas suffisants pour me faire subsister en attendant que j'aie trouvé autre

chose. Je tirerais une carotte à Hans Pauli. J'étais déjà sur le chemin du sous-sol de « Ma tante », mais devant la porte, je m'arrêtai, secouai la tête dubitativement et m'en retournai.

À mesure que je m'éloignais, je me sentais de plus en plus content d'avoir vaincu cette forte tentation. La conscience de mon honnêteté me monta à la tête, me remplit du sentiment grandiose que j'étais un caractère, un phare tout blanc au milieu de la mer bourbeuse des hommes, parmi les épaves flottantes. Mettre en gage le bien d'autrui pour un repas, boire et manger sa propre damnation, se traiter soi-même de canaille en plein visage et baisser les yeux devant sa conscience... jamais ! jamais ! Je n'avais jamais eu sérieusement cette idée, tout au plus m'avait-elle effleuré. On ne pouvait vraiment pas être responsable de pensées vagues et fugitives, surtout quand on avait terriblement mal à la tête, quand on s'était à moitié tué de fatigue à traîner une couverture qui appartient à un autre homme.

Très certainement il se trouverait tout de même un moyen de salut, le moment venu ! Par exemple, ce marchand de Grönland, avais-je été l'importuner à chaque heure du jour depuis que je lui avais adressé ma demande ? Avais-je été sonner à sa porte matin et soir ? M'avait-il éconduit ? Je ne m'étais même pas présenté pour chercher la réponse ! Rien ne prouvait que ce serait une tentative absolument vaine ; peut-être la chance m'avait-elle favorisé cette fois. Les voies de la fortune sont souvent si étrangement tortueuses. Et je me rendis faubourg du Grönland.

La dernière commotion qui avait ébranlé mon cerveau m'avait un peu abattu. Je marchais avec une lenteur extrême et réfléchissais à ce que j'allais dire à ce négociant. C'était peut-être une bonne âme. Si la fantaisie lui en prenait, il me donnerait bien une couronne comme avance sur mon travail, sans que j'aie à le lui demander. Ces gens-là pouvaient avoir de temps à autre d'excellentes inspirations.

Je me glissai sous une porte cochère, noircis les genoux de mon pantalon avec de la salive pour avoir l'air un peu convenable, déposai ma couverture dans un coin sombre, derrière une caisse, traversai la rue à grandes enjambées et entrai dans la petite boutique.

Un homme est en train de coller des sacs fabriqués avec de vieux journaux.

« Je voudrais parler à M. Christie, dis-je.

— C'est moi-même », répondit l'homme.

Bon ! mon nom était tel et tel, j'avais pris la liberté de lui adresser une demande, je ne savais pas si le résultat était favorable.

Il répéta mon nom plusieurs fois et se mit à rire. « Vous allez voir ! » dit-il, en tirant ma lettre de sa poche. « Veuillez prendre la peine de voir comment vous traitez les chiffres, monsieur. Vous avez daté votre lettre de l'an 1848. » Et l'homme se mit à rire à gorge déployée.

« Sans doute, c'était un brin fâcheux, dis-je avec embarras. Une absence, une distraction. J'en convenais.

— Voyez-vous, il me faut un homme qui, d'une manière générale, ne se trompe pas dans les chiffres, dit-il. Je le regrette. Votre écriture est très distincte, et au surplus votre lettre aussi me plaisait, mais... »

J'attendis un moment ; cela ne pouvait pas être le dernier mot de cet homme. Il se remit à coller ses sacs.

« Oui, c'était ennuyeux, dis-je alors ; certes, c'était terriblement ennuyeux ; mais, bien entendu, cela ne se reproduirait pas, et ce petit lapsus ne pouvait pas m'enlever toute capacité de tenir des livres, généralement parlant.

— Je ne dis pas cela, répondit-il : cependant cela m'a paru d'un tel poids que je me suis décidé aussitôt pour un autre candidat.

— Ainsi la place est prise ? demandai-je.

— Oui.

— Ah ! grand Dieu, alors il n'y a plus rien à y faire !

— Non. Je le regrette ; mais...

— Adieu », dis-je.

La fureur montait en moi, brutale et brûlante. J'allai chercher mon paquet sous la porte cochère. Je serrais les dents, et je bousculais les passants inoffensifs sur le trottoir sans leur demander pardon. Un monsieur s'arrêta et me réprimanda un peu vertement de ma conduite. Je me retournai et lui criai dans l'oreille un seul mot, un mot dépourvu de sens, je lui mis le poing sous le nez et je passai mon chemin, raidi dans une rage aveugle que je ne pouvais maîtriser. Il appela un agent. C'était mon plus cher désir de tenir un agent un instant entre mes mains ! Je ralentis le pas pour lui donner l'occasion de me rattraper ; mais il ne vint pas. Aussi, cela avait-il la moindre apparence de raison, que mes tentatives, les plus énergiques et les plus acharnées, dussent absolument toutes échouer ? Par exemple, pourquoi avais-je écrit « 1848 » ? Qu'avais-je à faire à ce maudit millésime ? Maintenant j'avais si faim que mes boyaux se nouaient dans mon ventre comme des serpents et il n'était écrit nulle part que j'aurais un peu à manger avant la fin de la journée. À mesure que le temps passait je devenais de plus en plus vermoulu physiquement et moralement, je me laissais aller à des actions de jour en jour moins honnêtes. Pour me tirer d'affaire, je mentais sans vergogne, je filoutais leur loyer à de pauvres gens. Même j'avais à lutter contre les plus viles pensées. Par exemple cette idée de faire main basse sur les couvertures d'autrui. Tout cela sans regret, sans remords de conscience. Des

taches de putréfaction commençaient à apparaître dans mon être intime, des moisissures noirâtres qui s'étendaient de plus en plus. Et du haut du Ciel Dieu me suivait d'un œil attentif et veillait à ce que ma déchéance s'accomplît selon toutes les règles de l'art, lentement et sûrement, sans rompre la cadence. Mais dans l'abîme de l'enfer, les méchants diables se hérissaient de fureur, parce que je tardais trop à commettre un péché mortel, un péché impardonnable pour lequel Dieu, dans son équité, serait forcé de me précipiter...

Je hâtai le pas, pris une allure de plus en plus rapide, tournai brusquement par le flanc gauche et entrai, échauffé et furieux, sous un portail éclairé et ornementé. Je ne m'arrêtai pas, je ne fis pas une pause d'une seconde, et pourtant toute la singulière décoration du portail pénétra instantanément dans ma conscience. Chaque détail insignifiant des portes, des moulures, du pavage, était présent et net à mon œil intérieur tandis que je grimpais les escaliers. Je sonnai violemment au premier étage. Pourquoi tirer précisément ce cordon de sonnette qui était le plus éloigné de l'escalier ?

Une jeune dame en costume gris, passementé de noir, vint m'ouvrir. Elle me regarda un court moment avec étonnement, puis elle secoua la tête et dit :

« Non, nous n'avons rien aujourd'hui. »

Et elle fit mine de fermer la porte. Pourquoi avais-je aussi échoué auprès de cette personne ? Elle me prenait d'emblée pour un mendiant et du coup je devins calme et froid. J'ôtai mon chapeau, m'inclinai respectueusement et, comme si je n'avais pas entendu ses paroles, je dis avec la plus extrême politesse : « Je vous prie de m'excuser, mademoiselle, d'avoir sonné si fort, je ne connaissais pas la sonnette. Il doit y avoir ici un monsieur malade qui a mis une annonce dans les journaux ; il demande un homme pour le rouler dans une petite voiture. »

Elle demeura un moment à déguster cette invention mensongère. Il me sembla qu'elle devenait perplexe et ne savait que penser de ma personne.

« Non, dit-elle, finalement, il n'y a pas de monsieur malade ici.

— Non ? Un monsieur d'un certain âge, deux heures de promenade par jour, quarante öre de l'heure !

— Non.

— Alors, je vous prie encore une fois de m'excuser, dis-je, c'est peut-être au rez-de-chaussée. Je voulais simplement recommander, le cas échéant, un homme que je connais et auquel je m'intéresse. Je m'appelle Wedel Jarlsberg. »

Je m'inclinai de nouveau et me retirai. La jeune dame rougit jusqu'au blanc des yeux. Dans son embarras, elle resta clouée sur place et me suivit du regard, tandis que je descendais l'escalier.

Mon calme était revenu et ma tête était lucide. Les paroles de la dame – qu'elle n'avait rien à me donner aujourd'hui – m'avaient fait l'effet d'une douche froide. J'en étais arrivé à ce point que le premier venu pouvait, en pensée, me montrer du doigt et se dire : Voilà un mendiant, un de ceux à qui les gens « bien » tendent leur pitance, dans l'entrebâillement de la porte cochère.

Rue des Meuniers, je m'arrêtai devant un restaurant et reniflai le fumet appétissant de la viande qu'on rôtissait à l'intérieur. J'avais déjà la main sur le bec-de-cane et j'allais entrer sans but précis, mais je me ravisai à temps, et décampai. Arrivé place du Grand-Marché, je cherchai un endroit où il y aurait moyen de me reposer un moment. Tous les bancs étaient occupés et ce fut en vain que je fis tout le tour de l'église, à la recherche d'un endroit tranquille où m'installer. Naturellement ! me dis-je avec amertume, naturellement, naturellement ! Et je

me remis à marcher. Je fis un crochet vers la fontaine, au coin de la halle aux viandes, bus une gorgée d'eau, et repartis. Je me traînais pas à pas, m'attardant à de longues stations devant chaque vitrine, m'arrêtant pour suivre des yeux chaque voiture qui passait. Je sentais dans ma tête une chaleur intense et lumineuse, et un étrange battement dans mes tempes. Je me trouvais fort mal de l'eau que j'avais bue et, en marchant, je vomissais de place en place dans la rue. J'arrivai ainsi au cimetière du Christ. Je m'assis, les coudes sur les genoux et la tête dans les mains. Dans cette position ramassée je me trouvais bien et je ne sentais plus ce grignotement dans ma poitrine.

Un tailleur de pierres était étendu à plat ventre sur une grande dalle de granit, à côté de moi, et gravait une inscription. Il avait des lunettes bleues et me rappela tout à coup une de mes connaissances que j'avais presque oubliée, un homme qui était employé dans une banque et que j'avais rencontré au café *Oplandsk* il y avait quelque temps.

Si seulement je pouvais mettre bas toute honte et m'adresser à lui ! Lui dire toute la vérité : que ça n'allait vraiment pas fort en ce moment, que j'avais bien du mal à me tenir en vie ! Je pouvais lui donner mon carnet de coiffeur... Sacrebleu, mon carnet de coiffeur ! Des bons pour près d'une couronne ! Nerveusement, je cherche ce précieux trésor. Ne le trouvant pas assez vite à mon gré, je me mets sur pied d'un bond, cherche, une sueur d'angoisse au front, et finalement je le découvre dans le fond de ma poche de devant, avec d'autres papiers, blancs ou écrits, sans valeur. Je compte et recompte ces six billets, tantôt dans un sens, tantôt dans l'autre. Je n'en avais pas grand besoin. Ce pouvait être un caprice, une fantaisie qui m'avait pris, de ne plus me faire raser. Et j'étais à la tête d'une demi-couronne, une belle demi-couronne toute blanche, en argent de Kongsberg ! La banque fermait à six heures, je pouvais guetter mon homme devant l'*Oplandsk* entre sept et huit.

Pendant un long moment je me réjouis à cette idée. Le temps passait, le vent soufflait dru dans les marronniers autour de moi et le jour déclinait. N'était-ce pas un peu maigre aussi de venir tout de go offrir six bons de barbe à un jeune monsieur qui était employé dans une banque ? Il avait peut-être en poche deux carnets tout pleins de billets bien autrement chics et propres que les miens, on ne peut jamais savoir. Et je tâtai toutes mes poches, à la recherche de quelque autre chose à joindre au carnet, mais je ne trouvai rien. Si je pouvais seulement lui offrir ma cravate ? Je pouvais très bien m'en passer, à condition de boutonner jusqu'au cou ma jaquette, ce que j'étais malgré tout obligé de faire, puisque je n'avais plus de gilet. Je dénouai ma cravate, un grand plastron qui me cachait la moitié de la poitrine, l'époussetai avec soin et l'enveloppai dans une feuille de papier blanc avec le carnet du coiffeur. Puis je quittai le cimetière et descendis à l'*Oplandsk*.

Il était sept heures au dépôt. Je me promenai dans le voisinage du café, flânai de long en large devant la grille de fer en guettant avec attention, soumettant à un contrôle sévère les entrants et les sortants. Enfin, vers huit heures, je vis le jeune homme, frais et élégant, monter la rue et traverser, se dirigeant vers la porte du café. En l'apercevant, mon cœur bondit dans ma poitrine comme un petit oiseau et je lui courus sus sans même le saluer.

« Une demi-couronne, vieil ami ! dis-je, et faisant l'effronté : voici les valeurs ! Et je lui fourrai le petit paquet dans la main.

— Je ne l'ai pas ! dit-il, Dieu m'est témoin que je ne l'ai pas ! » Et il retourna sa bourse sous mes yeux. « J'ai vadrouillé hier soir, et j'ai été lavé. Croyez-moi, je ne possède pas une demi-couronne.

— Oui, oui, c'est bien possible ! » répondis-je.

Je le croyais sur parole. Il n'avait aucune raison de mentir pour si peu. Il me sembla du reste que ses yeux bleus étaient presque humides, cependant qu'il fouillait dans ses poches sans y rien trouver. Je me retirai.

« Excusez-moi ! dis-je, j'étais simplement un peu gêné. »

J'avais déjà descendu un bout de la rue quand il me rappela en me montrant le paquet.

« Gardez-le, gardez-le ! répondis-je ; je vous le donne de bon cœur. Ce ne sont que de petites choses, une bagatelle, à peu près tout ce que je possède sur terre. »

Je fus ému par mes propres paroles, tant leur ton était désolé dans la pénombre du crépuscule et je me mis à pleurer.

Le vent fraîchissait, les nuages couraient furieusement dans le ciel et il faisait de plus en plus froid à mesure que la nuit tombait. Je pleurai tout le long de la rue, j'avais de plus en plus pitié de moi-même et je répétais coup sur coup quelques mots, un appel qui me tirait de nouveau les larmes chaque fois qu'elles voulaient s'arrêter : « Mon Dieu, que je suis malheureux ! Mon Dieu, que je suis malheureux ! »

Une heure passa, se traîna avec une lenteur infinie. Je me tins un bon moment dans la rue du Marché, m'asseyant sur les perrons, me dissimulant sous les portes cochères, quand quelqu'un venait à passer, guettant, sans penser à rien, dans les petites boutiques éclairées où des gens s'affairaient autour des marchandises et de l'argent. Finalement, je trouvai un coin tiède derrière un tas de planches, entre l'église et la halle aux viandes.

Non, je ne pouvais pas aller dans le bois ce soir, advienne que pourrait ! Je n'en avais pas la force et la route était si infiniment longue ! J'allais m'arranger de mon mieux pour la nuit et rester où j'étais. Si le froid devenait trop vif, je pouvais me promener un peu du côté de l'église, je n'avais pas l'intention

d'en faire plus d'histoires que ça ! Je m'adossai au tas de planches et m'assoupis.

Autour de moi, le bruit diminuait, les boutiques fermaient, les pas des promeneurs résonnaient de moins en moins fréquents et, peu à peu, l'obscurité se fit dans toutes les fenêtres.

J'ouvris les yeux et aperçus une silhouette devant moi. Les boutons polis dont le reflet luisait dans l'ombre me firent soupçonner un agent. Je ne pouvais pas voir le visage de l'homme.

« Bonsoir ! dit-il.

— Bonsoir ! » répondis-je, et la peur me prit.

Je me levai, très embarrassé. Il resta un moment immobile.

« Où demeurez-vous ? » demanda-t-il.

Par vieille habitude et sans y réfléchir, je lui donnai mon ancienne adresse, la petite mansarde que je venais de quitter.

Il resta de nouveau un moment immobile.

« Ai-je fait quelque chose de mal ? demandai-je, plein d'anxiété.

— Pas le moins du monde ! répondit-il. Mais vous devriez rentrer chez vous, il fait trop froid pour coucher ici.

— Oui, il fait frais, je m'en aperçois. »

Je lui dis bonsoir et pris instinctivement le chemin de mon ancien domicile. En marchant avec précaution, je pourrais très bien y monter sans être entendu ; l'escalier n'avait en tout que huit volées et les marches ne craquaient que dans les deux plus élevées.

Sous la porte, j'enlevai mes souliers. Et je montai. Tout était tranquille. Au premier étage, j'entendis le lent tic-tac d'une pendule et un enfant qui pleurnichait ; puis je n'entendis plus

rien. Je trouvai ma porte, la soulevai un peu sur les gonds et l'ouvris sans clef, comme j'en avais l'habitude. J'entrai dans la chambre et refermai la porte sans bruit.

Tout était dans l'état où je l'avais laissé ; aux fenêtres, les rideaux étaient tirés de côté et le lit était vide. Là-bas, sur la table, j'aperçus un papier, c'était peut-être mon billet pour l'hôtesse. Ainsi elle n'était même pas montée depuis que j'étais parti. J'avançai vers la tache blanche une main tâtonnante et je sentis à ma stupéfaction que c'était une lettre. Une lettre ? Je la prends et m'approche de la fenêtre, j'étudie, autant que faire se peut dans l'obscurité, ces caractères mal formés et je déchiffre finalement mon propre nom. Aha ! pensé-je, une réponse de l'hôtesse, une défense de remettre les pieds dans la chambre au cas où j'aurais l'intention d'y revenir chercher abri.

Et lentement, très lentement, je ressors de la chambre, portant mes souliers d'une main, la lettre de l'autre et la couverture sous mon bras. Sur les marches qui craquent, je me fais léger, je serre les dents et, finalement, j'arrive sans encombre au bas de tous les étages et me revoilà sous le porche.

Je remets mes souliers, en prenant mon temps pour les lacer, je reste même un moment tranquille après avoir fini, les yeux dans le vague, sans penser à rien, en tenant la lettre à la main.

Puis, je me lève et m'en vais.

L'éclat vacillant d'un bec de gaz clignote en haut de la rue, je vais me poster droit sous la lumière, pose mon paquet contre le réverbère, et j'ouvre la lettre, le tout avec une lenteur extrême.

Comme un torrent de lumière traverse ma poitrine et je m'entends pousser un petit cri, une note absurde de joie : la lettre venait du rédacteur en chef, mon feuilleton était accepté, envoyé d'emblée à la composition immédiatement. « Quelques

petites modifications… Corrigé quelques erreurs de plume… plein de talent… imprimé demain… dix couronnes. »

Je riais et je pleurais, je me mis à courir en grimpant la rue, puis je m'arrêtai, me tapai les cuisses, jurai mes grands dieux, en l'air, comme ça, pour rien. Et le temps passait.

Toute la nuit, jusqu'au grand jour, je chantais dans les rues, abruti de joie, et je répétais : plein de talent. Ainsi un petit chef-d'œuvre, un trait de génie. Et dix couronnes !

DEUXIÈME PARTIE

Quelques semaines plus tard, je me trouvais dehors un soir.

De nouveau j'étais allé m'asseoir dans l'un des cimetières et j'avais écrit un article pour un journal. Pendant que j'étais en train d'y travailler, dix heures étaient venues, la nuit tombait et on allait fermer les portes. J'avais faim, très faim. Malheureusement, les dix couronnes n'avaient duré que trop peu de temps. Il y avait maintenant deux, presque trois jours que je n'avais rien mangé et je me sentais déprimé, un peu fatigué rien qu'à tenir mon crayon. J'avais en poche la moitié d'un canif et un trousseau de clefs, mais pas un sou.

Quand on ferma la porte du cimetière, j'aurais dû rentrer tout droit chez moi, mais j'errai encore quelque temps. J'avais une terreur instinctive de ma chambre où tout était sombre et vide : un atelier de ferblantier abandonné où j'avais finalement obtenu la permission de demeurer provisoirement. Je flânai au hasard, passai devant le dépôt, descendis jusqu'à la mer, et allai m'asseoir sur un banc, quai du Chemin-de-Fer.

Pour le moment, je n'avais pas une pensée triste, j'oubliais ma misère et me sentais rasséréné par la vue du port, paisible et beau dans la demi-obscurité. Par une vieille habitude, je voulus me donner une joie en relisant le morceau que je venais d'écrire et qui apparaissait à mon cerveau malade comme la meilleure des choses que j'eusse jamais faite. Je tirai le manuscrit de ma poche, rapprochai de mes yeux pour y voir et le parcourus page à page. À la fin, cela me fatigua et je remis le papier dans ma poche. Tout était tranquille : la mer s'étendait pareille à une nacre bleue et devant moi les petits oiseaux voletaient en silence

de place en place. Un peu plus loin, un agent fait les cent pas ; à part cela, on ne voit pas âme qui vive et tout le port est muet.

Je recompte ma fortune : la moitié d'un canif, un trousseau de clefs, mais pas un sou. Tout à coup, je fouille dans ma poche et tire de nouveau mon papier. C'était un acte mécanique, un réflexe inconscient. Je cherche une feuille blanche, une belle feuille vierge et… Dieu sait d'où me vint cette idée… j'en fais un cornet, le ferme avec précaution pour qu'il ait l'air plein, et le jette aussi loin que possible sur le pavé. Le vent le poussa encore un peu plus loin, mais il s'arrêta.

La faim avait commencé à m'attaquer le système nerveux. Je regardais ce cornet de papier blanc qui avait l'air gonflé de pièces d'argent luisantes, et je me leurrais moi-même, me faisant accroire qu'il contenait quelque chose. Tout haut, je m'invitais à deviner la somme… si je devinais juste elle était à moi ! Je me représentais les jolies petites pièces de dix öre dans le fond, et les grosses couronnes à cannelures sur le dessus… tout un cornet plein d'argent ! Je le regardais avec des yeux dilatés et, complice de moi-même, je m'excitais à aller le voler.

Alors j'entendis l'agent tousser… Comment l'idée me vint-elle d'en faire autant ? Je me levai de mon banc et toussai, à trois reprises, pour qu'il m'entendît. Comme il allait se jeter sur le cornet, quand il viendrait par là ! Je me réjouissais de ce bon tour, je me frottais les mains, ravi, et je jurais, grandiosement, à tous les vents ! Il allait en faire un nez, le bougre ! Du diable s'il ne dégringolait pas au fin fond de l'enfer et dans les plus cuisants tourments pour ce tour de canaille ! J'étais ivre d'inanition, la faim m'avait complètement grisé.

Quelques minutes après, l'agent arrive, faisant claquer ses talons ferrés sur le pavé, guettant de tous les côtés. Il prend son temps, il a toute la nuit devant lui ; il ne voit pas le cornet… pas avant d'être tout près. Alors il s'arrête et le considère. Il a l'air si blanc et si précieux, bien posé sur le pavé. Peut-être une petite somme, hein ? Une petite somme en pièces d'argent ?… Et il le

ramasse... Hem ! Il est léger, bien léger. Peut-être une plume de prix, une parure de chapeau... Et il ouvre précautionneusement avec ses grosses pattes et y risque un œil. Je riais, je riais en me tapant les cuisses, je riais comme un enragé. Et pas un son ne me sortait de la gorge, mon rire était silencieux et fébrile, il avait la profondeur d'un sanglot...

Puis des pas claquent de nouveau sur le pavé, et l'agent fait un tour sur le quai. J'avais les larmes aux yeux, le hoquet me suffoquait, j'étais hors de moi, de joie fébrile. Je me mis à parler tout haut, je me racontais l'histoire du cornet, je contrefaisais les gestes du pauvre agent, risquais un œil dans le creux de ma main, et je me répétais sans cesse : il a toussé en le jetant ! Il a toussé en le jetant ! À ces mots, j'en adjoignais d'autres, je leur donnais une suite piquante, je remaniais toute la phrase et l'aiguisais en : Il toussa une fois... houhou !

J'épuisai toutes les variations possibles sur ces mots, et la soirée était fort avancée quand ma gaieté cessa. Un calme assoupi tomba sur moi, une agréable lassitude à laquelle je m'abandonnai sans résistance. L'obscurité était devenue un peu plus dense, une petite brise creusait des sillons dans la nacre de la mer. Les navires dont je voyais les mâts contre le ciel avaient l'air, avec leurs coques noires, de monstres silencieux au poil hérissé qui m'attendaient, aux aguets. – Je n'éprouvais plus de douleur, la faim l'avait émoussée ; au contraire, je me sentais délicieusement vide, sans contact avec ce qui m'entourait, et heureux de n'être vu de personne. J'étendis les jambes sur le banc et me renversai en arrière ; ainsi je pouvais mieux sentir tout le bien-être du détachement. Il n'y avait pas un nuage dans mon âme, pas une sensation de malaise, et aussi loin que pouvait aller ma pensée, je n'avais pas une envie, pas un désir insatisfait. J'étais étendu les yeux ouverts, dans un état singulier ! j'étais absent de moi-même, et je me sentais délicieusement loin.

Et toujours pas un bruit qui vînt me déranger ; la clémente obscurité avait caché l'univers à mes yeux et m'avait enseveli dans un calme introublé... Seule la monotone rumeur assoupie du grand silence vide se tait à mon oreille. Et les monstres noirs là-bas allaient m'aspirer, la nuit venue, et m'emporter bien loin, de l'autre côté de la mer, à travers des contrées étranges où ne demeurent pas d'hommes. Et ils me porteraient au château de la princesse Ylajali, où m'attend une splendeur insoupçonnée, plus grande que toute la splendeur humaine. Et elle-même serait assise dans une salle étincelante où tout est d'améthyste, sur un trône de roses jaunes, et elle me tendrait la main quand j'entrerais, me saluerait et lancerait l'appel de bienvenue à mon approche, et je m'agenouillerais. « Bienvenu ! Chevalier ! Bienvenu chez moi et dans mon pays ! Je t'ai attendu vingt étés et je t'ai appelé dans toutes les nuits claires. Et quand tu avais du chagrin, j'ai pleuré dans cette salle, et quand tu dormais je t'ai inspiré des rêves délicieux... » Et la belle prend ma main et m'accompagne, à travers de longues galeries où de grandes légions d'hommes crient : Hourrah ! et à travers des jardins clairs où trois cents jeunes filles jouent et rient. Elle me conduit à une autre salle où tout est d'émeraude étincelante. Le soleil y rayonne ; dans les galeries et les corridors passe la symphonie d'une musique ravissante, des bouffées de parfums me frappent au visage. Je tiens sa main dans la mienne et je sens courir dans mon sang les folles délices du sortilège. Je passe mon bras autour de sa taille et elle murmure : « Pas ici, plus loin encore ! » Et nous entrons dans la salle rouge où tout est de rubis, une splendeur écumeuse en laquelle je m'abîme. Alors je sens ses bras autour de mon cou, son haleine sur mon visage, et elle murmure : « Bienvenu d'amour ! Donne-moi un baiser ! Encore... encore... »

De mon banc, je vois les étoiles droit au-dessus de mes yeux et ma pensée flotte dans un ouragan de lumière...

Je m'étais endormi, étendu sur le banc, et c'était l'agent qui me réveillait. J'étais impitoyablement rappelé à la vie et à la mi-

sère. Mon premier sentiment fut un stupide étonnement de me trouver dehors à la belle étoile, mais il fit bientôt place à un amer découragement. J'étais sur le point de pleurer de chagrin d'être encore en vie. Il avait plu pendant que je dormais ; mes vêtements étaient trempés et je sentais dans mes membres un froid humide. L'obscurité s'était encore épaissie, c'était à peine si je pouvais distinguer les traits de l'agent devant moi.

« Allons, dit-il, levez-vous ! »

Je me levai aussitôt. S'il m'avait commandé de me recoucher, je lui aurais obéi de même... J'étais très déprimé, tout à fait sans force, et de plus je recommençai presque instantanément à sentir la faim.

« Attendez un peu, idiot ! me cria l'agent, vous partez sans votre chapeau. Bon, maintenant, allez !

— Il me semblait bien aussi que j'avais comme qui dirait oublié... comme qui dirait oublié quelque chose, bégayai-je, l'esprit absent. Merci, bonne nuit ! »

Et je partis en titubant.

Si j'avais seulement un peu de pain à me mettre sous la dent ! Un de ces délicieux petits pains de seigle où l'on peut mordre tout en marchant dans la rue. Et je me représentai avec précision la sorte spéciale de pain de seigle qu'il serait bon d'avoir. J'avais cruellement faim, je me souhaitai mort et disparu, je devins sentimental et me mis à pleurer. N'y aurait-il jamais de fin à ma misère ! Brusquement, je m'arrêtai en pleine rue, frappai le pavé du pied et jurai à haute voix. Comment m'avait-il appelé ? Idiot ? Je vais lui montrer, à cet agent, ce qu'il en coûte de m'appeler idiot ! Là-dessus je fis demi-tour et revins en courant sur mes pas. Je me sentais tout rouge et bouillant de colère. Dans le bas de la rue, je fis un faux pas et tombai, mais je n'y pris pas garde, je me relevai d'un bond et continuai à courir. Toutefois, descendu à la place du Chemin-de-Fer, j'étais

si fatigué que je me sentis hors d'état de continuer jusqu'au quai. Au reste, durant la course, ma colère s'était apaisée. Finalement, je m'arrêtai pour reprendre haleine. Après tout, n'était-ce pas complètement indifférent, ce qu'avait dit cette espèce d'agent ? – Oui, mais il y avait des choses que je ne saurais tolérer ! – Sans doute ! m'interrompis-je moi-même, mais il ne s'était pas rendu compte. Et je trouvai cette excuse satisfaisante. Je me répétai à moi-même qu'il ne s'était pas rendu compte. Là-dessus, je fis de nouveau demi-tour.

Mon Dieu ! ce que tu vas inventer ! pensais-je avec indignation. Courir comme un fou par ces rues mouillées, en pleine nuit ! La faim me rongeait intolérablement et ne me laissait pas de répit. Coup sur coup, j'avalais ma salive dans l'espoir de me ressaisir ; il me semblait que cela me réussissait. Durant de nombreuses semaines déjà, avant ce jeûne complet, j'avais pris trop peu de nourriture et mes forces avaient considérablement diminué ces derniers temps. Quand même j'aurais la chance de dénicher un billet de cinq couronnes par une manœuvre ou une autre, cet argent ne durerait jamais assez longtemps pour me permettre de me rétablir complètement avant qu'une nouvelle période de jeûne s'abattît sur moi. Mon dos et mes épaules surtout avaient souffert. Ce grignotement dans la poitrine, je pouvais encore l'arrêter un moment en toussant fort, ou en marchant tout à fait courbé ; mais pour le dos et les épaules je n'avais pas de remède. Comment pouvait-il se faire que ma situation refusât absolument de s'éclaircir ? N'avais-je peut-être pas autant de droit à vivre que n'importe qui, qu'un libraire-antiquaire, Pascha, par exemple, ou un commissionnaire maritime, Hennechen ? Comme si je n'avais pas des épaules de géant, et deux bras solides au travail ! Comme si je n'avais pas été jusqu'à solliciter une place de fendeur de bois, rue des Meuniers, pour gagner mon pain quotidien ? Étais-je paresseux ? N'avais-je pas cherché des places, et suivi des cours, écrit des articles, étudié et travaillé nuit et jour comme un enragé ? Et n'avais-je pas vécu comme un avare, me nourrissant de pain et de lait, quand j'avais beaucoup d'argent, de pain sec, quand j'en

avais peu et jeûnant quand je n'avais rien ? Est-ce que je demeurais à l'hôtel ? Avais-je tout un appartement au rez-de-chaussée ? Je demeurais dans un grenier, dans un atelier de ferblantier d'où tout le monde avait fui l'hiver dernier parce qu'il y neigeait. Aussi, je ne pouvais absolument rien y comprendre.

J'allais, réfléchissant à toutes ces choses, et dans ma pensée, il n'y avait pas même une ombre de méchanceté, d'envie ou d'amertume. Devant un marchand de couleurs je m'arrêtai et regardai par la vitrine. J'essayai de lire les étiquettes sur quelques boîtes de fer-blanc, mais il faisait trop sombre. Agacé contre moi-même à cause de cette nouvelle lubie, furieux, exaspéré de ne pouvoir découvrir ce que contenaient ces boîtes, je donnai un coup dans la vitrine et m'en allai. J'aperçus un agent en haut de la rue, je hâtai le pas, allai droit à lui et lui dis à brûle-pourpoint :

« Il est dix heures.

— Non, il est deux heures, répondit-il, étonné.

— Non, il est dix heures, dis-je. Il est dix heures. » Et, gémissant de colère, j'avançai encore de quelques pas, serrai le poing et dis : « Écoutez-moi donc ! Il est dix heures. »

Il médita un petit moment, examina ma personne, me fixa d'un œil stupéfait. Enfin il dit tout doucement :

« En tout cas, il est grand temps de rentrer chez vous. Voulez-vous que je vous accompagne ? »

Cette amabilité me désarma ; je sentis les larmes me monter aux yeux et me hâtai de répondre :

« Non, merci ! Je me suis simplement un peu trop attardé au café. Je vous remercie beaucoup. »

Il porta la main à son casque quand je le quittai. Son amabilité m'avait accablé et je pleurai de ne pas avoir cinq couronnes à lui donner. Je m'arrêtai et le suivis du regard tandis

qu'il continuait son chemin à pas lents, je me frappai le front et pleurai de plus en plus violemment à mesure qu'il s'éloignait. J'invectivai contre moi-même à cause de ma pauvreté, je me donnai des noms d'oiseaux, inventai des dénominations blessantes, des trouvailles précieuses d'injures grossières dont je m'accablai moi-même. Je continuai presque jusqu'à ma porte. En y arrivant, je découvris que j'avais perdu mes clefs.

Naturellement ! me dis-je avec amertume, pourquoi ne perdrais-je pas mes clefs ? Je demeure ici dans une cour où il y a une écurie en bas et un atelier de ferblantier au-dessus. La porte est fermée la nuit et personne, absolument personne ne peut l'ouvrir ; alors, pourquoi ne perdrais-je pas mes clefs ? J'étais mouillé comme un chien, j'avais faim, un peu, un tout petit peu faim, et j'avais les genoux un brin ridiculement fatigués... alors, pourquoi ne perdrais-je pas mes clefs ? Au fait, pourquoi toute la maison n'aurait-elle pas déménagé dans le quartier d'Aker, pour que je ne la retrouve plus quand je voudrais rentrer ?... Et je riais dans ma barbe, endurci par la faim et le froid.

J'entendais les chevaux piaffer dans l'écurie, et je pouvais voir ma fenêtre au-dessus. Quant à la porte, impossible de l'ouvrir, et impossible de m'introduire dans la cour. Las et l'âme pleine d'amertume, je me décidai donc à retourner au quai chercher mes clefs.

Il s'était remis à pleuvoir et je sentais déjà l'eau transpercer ma jaquette aux épaules. Devant le dépôt, j'eus tout à coup une idée lumineuse : j'allais demander à la police d'ouvrir ma porte. Je m'adressai aussitôt à un agent et le priai instamment de m'accompagner pour m'aider à rentrer chez moi, s'il le pouvait.

« Ah ! s'il le pouvait, oui ! Mais il n'y avait pas moyen, ce n'était pas lui qui avait les clefs. Les clefs de la police n'étaient pas là, elles étaient au bureau des inspecteurs.

— Que faire, alors ?

— Eh bien, je n'avais qu'à aller coucher à l'hôtel.

— Mais précisément, je ne pouvais aller coucher à l'hôtel ; je n'avais pas d'argent. J'avais fait la bombe au café, vous comprenez... »

Nous restâmes là un petit moment, sur le perron du dépôt. Il réfléchissait, méditait, en examinant ma personne. Autour de nous, la pluie tombait à torrents.

« Alors, allez au poste de garde et faites-vous porter comme sans-logis », dit-il.

Comme sans-logis ? Je n'avais pas pensé à ça. Sacrebleu, c'était une bonne idée ! Et je remerciai sur-le-champ l'agent pour cette excellente trouvaille.

« Alors, je n'avais qu'à entrer et à dire que j'étais sans-logis ?

— Tout simplement !... »

« Votre nom ? demanda l'inspecteur de service.

— Tangen... Andréas Tangen. »

Je ne sais pourquoi je mentis. Mes pensées flottaient éparses, et il me venait plus d'impulsions bizarres qu'il n'était bon. J'inventai sur-le-champ ce nom très différent du mien et le lançai dans l'espace sans aucune préméditation. Je mentis sans nécessité.

« Profession ? »

C'était me mettre au pied du mur. Hem ! Je pensai tout d'abord à me faire ferblantier, mais je n'osai pas. Je m'étais donné un nom comme n'en ont pas tous les ferblantiers ; en outre j'avais des lunettes sur le nez. L'idée me vint alors de payer d'audace ; j'avançai d'un pas et dit d'un ton ferme et solennel :

« Journaliste. »

Le secrétaire eut un sursaut, puis il écrivit. Je me tenais devant la barre, majestueux comme un ministre sans logis. Cela n'éveilla aucun soupçon.

Le secrétaire comprenait parfaitement que j'eusse hésité à répondre. À quoi cela ressemblait-il, un journaliste au dépôt, sans feu ni lieu.

« À quel journal... monsieur Tangen ?

— Au *Morgenbladet*, dis-je. J'ai eu le malheur de vadrouiller un peu trop tard ce soir...

— Ne parlons pas de ça ! » interrompit-il, et il ajouta, avec un sourire : « Quand la jeunesse est lâchée... Nous savons ce que c'est ! »

Il se leva, s'inclina poliment devant moi et, s'adressant à un agent, lui dit : « Conduisez ce monsieur à la section réservée. Bonne nuit. »

Je me sentis froid dans le dos à l'idée de mon audace et, tout en marchant, je serrais les poings pour me donner contenance.

« Le gaz brûle, pendant dix minutes, dit l'agent, resté dans la porte.

— Et puis il s'éteint ?

— Et puis il s'éteint. »

Je m'assis sur le lit et j'entendis tourner la clef. La cellule claire avait un air avenant. Je me sentais bien à l'abri et j'écoutais avec un sentiment de bien-être la pluie tomber dehors. Je ne pouvais rien souhaiter de mieux qu'une pareille cellule, si intime ! Mon contentement allait croissant. Assis sur le lit, mon chapeau à la main, les yeux fixés sur la flamme du gaz,

là-bas au mur, je me mis à repasser les circonstances de mes premiers rapports avec la police. Car c'étaient les premiers, et comme je l'avais roulée ! Tangen, journaliste, plaît-il ? Et puis, *Morgenbladet* ! Comme j'avais frappé l'homme droit au cœur, avec *Morgenbladet* ! Ne parlons pas de ça, hein ? Resté au gala de la Présidence du Conseil jusqu'à deux heures, oublié à la maison ma clef et un portefeuille avec quelques billets de mille ! Conduisez ce monsieur à la section réservée...

Soudain, le gaz s'éteint. Avec une soudaineté surprenante, sans baisser, sans décroître. Je suis dans une obscurité profonde, je ne peux pas voir ma main, ni les murs blancs autour de moi, rien. Il n'y avait pas autre chose à faire qu'à se mettre au lit. Et je me déshabillai.

Mais je n'avais pas sommeil et je ne pouvais dormir. Je restai étendu un moment, regardant l'obscurité, cette épaisse et massive ténèbre qui n'avait pas de fond et que je ne pouvais concevoir. Ma pensée était incapable de la saisir. Il faisait sombre au-delà de toute mesure et je sentais la présence de l'obscurité m'oppresser. Je fermai les yeux, me mis à chantonner à mi-voix et me jetai de côté et d'autre sur le grabat, pour distraire ma pensée, mais sans succès. L'obscurité avait pris possession de ma pensée et ne me laissait pas un moment de répit. Si je m'étais moi-même dissous en ténèbres, si je ne faisais plus qu'un avec elles ? Je me dresse sur le lit et remue les bras.

Ma nervosité avait complètement pris le dessus et j'avais beau tout essayer pour la combattre, rien n'y faisait. J'étais là, en proie aux plus étranges fantaisies, m'imposant silence à moi-même, fredonnant des chansons de nourrice, suant des efforts que je faisais pour me calmer. J'avais les yeux fixés sur les ténèbres, et de ma vie je n'avais vu pareilles ténèbres. Il n'y avait pas de doute, je me trouvais ici en présence d'une sorte particulière de ténèbres, un élément insensé que personne encore n'avait observé. Les pensées les plus ridicules m'occupaient et

chaque chose me faisait peur. Le petit trou dans le mur près de mon lit m'occupait beaucoup : un trou de clou, j'imagine, une marque dans la muraille. Je le tâte, je souffle dedans et j'essaie d'en deviner la profondeur. Ce n'était pas un trou innocent, pas le moins du monde, c'était un trou vraiment suspect, un trou mystérieux dont je devais me méfier. Possédé par l'idée de ce trou, complètement hors de moi, de curiosité et de terreur, je dus finalement sortir du lit et chercher ma moitié de canif, pour mesurer la profondeur du trou et me convaincre qu'il ne pénétrait pas jusqu'à la cellule voisine.

Je me recouchai pour essayer de m'endormir, mais en réalité pour recommencer à me battre avec les ténèbres. Dehors, la pluie avait cessé et je n'entendais aucun bruit. Un temps durant, je continuai à épier les pas dans la rue et je n'eus pas de cesse avant d'avoir entendu passer un piéton, un agent, à en juger par le son. Subitement, je me mets à claquer des doigts plusieurs fois de suite et à rire. C'était diablement drôle ! Ha ! Je m'imaginais avoir trouvé un mot nouveau. Je me dresse sur mon séant et je dis : Ça n'existe pas dans la langue, c'est moi qui ai inventé ça : *Kuboa*. Ça a des lettres, comme un mot. Bonté divine, mon garçon, tu as inventé un mot… *Kuboa*… d'une grande importance grammaticale.

Je voyais distinctement le mot devant moi dans les ténèbres.

J'en reste là, les yeux ouverts, étonné de ma trouvaille et je ris de joie. Puis je me mets à parler bas, car on pouvait m'écouter et mon intention était de garder mon invention secrète. J'en étais arrivé à la complète folie de la faim, j'étais vide et sans souffrance, et je ne tenais plus les rênes de ma pensée. Je réfléchissais silencieusement en moi-même. Avec les sautes les plus extraordinaires de raisonnement, je cherche à approfondir la signification de mon nouveau mot. Rien ne l'obligeait à signifier « Dieu », ou « Tivoli », et qui avait dit qu'il signifiait « exposition de bétail » ? Je fermai violemment le poing et répé-

tai : Qui a dit que cela signifie « exposition de bétail » ? En y réfléchissant bien, il n'était même pas nécessaire qu'il signifiât « cadenas » ou « lever de soleil ». À un mot comme celui-là, il n'était pas difficile de trouver un sens. J'attendrais, je verrais venir. Entre-temps, je pouvais dormir dessus.

Étendu sur mon grabat, je ricane sans rien dire ni me prononcer pour ou contre. Quelques minutes se passent et je deviens nerveux, le nouveau mot me tourmente sans répit, revient sans cesse à ma pensée, finit par l'obséder et me rendre sérieux. Je m'étais fait une opinion sur les sens qu'il ne devait pas avoir, mais je n'avais pris aucune décision sur le sens qu'il devait avoir. C'est une question secondaire ! déclarai-je tout haut. Je me prends par le bras et répète que c'est une question secondaire. Le mot était trouvé, Dieu merci ! et c'était le principal. Mais la pensée me tourmente sans fin et m'empêche de m'endormir ; rien ne me paraissait assez bon pour ce mot rare. Enfin, je me remets sur mon séant, je me prends la tête à deux mains, et je dis : Non, c'est précisément là ce qui est impossible, lui faire signifier « émigration » ou « manufacture de tabac » ! S'il avait pu signifier quelque chose dans ce goût-là, il y a longtemps que je me serais décidé pour ce sens, en prenant mes responsabilités. Non, à la vérité, le mot était propre à signifier quelque chose de *psychique*, un sentiment, un état d'âme... ne pouvais-je le comprendre ? Et je me creuse la mémoire pour trouver quelque chose de *psychique*. Alors il me semble que quelqu'un parle, se mêle à ma conversation, et je réponds furieusement : Plaît-il ? Non, comme idiot tu n'as pas ton pareil ! « Laine à tricoter » ? Va-t'en au diable ! Pourquoi serais-je obligé de lui donner le sens de « laine à tricoter » quand il me répugnait tout particulièrement qu'il signifiât « laine à tricoter » ? C'était moi qui avais inventé le mot et, quant à cela, c'était mon droit absolu de lui donner n'importe quel sens. Je ne m'étais pas encore prononcé, que je sache...

Mais de plus en plus mon cerveau s'embrouillait. Finalement, je sautai à bas du lit pour chercher le robinet. Je n'avais

pas soif, mais j'avais la tête en fièvre et j'éprouvais un impérieux besoin d'eau, un besoin instinctif. Après avoir bu, je me remis au lit et pris la résolution de dormir, à toute force. Je fermai les yeux et me contraignis à rester tranquille. Je demeurai étendu plusieurs minutes sans faire un mouvement, la sueur me prit et je sentais le sang battre violemment dans mes artères. C'était tout de même impayable ; c'était par trop drôle qu'il ait cherché de l'argent dans ce cornet ! Au fait, il n'a toussé qu'une fois. Je me demande s'il circule encore là-bas ? S'il est assis sur mon banc ?... La nacre bleue... Les navires...

J'ouvris les yeux. À quoi bon les tenir fermés puisque je ne pouvais pas dormir ! Et les mêmes ténèbres régnaient autour de moi, la même insondable et noire éternité contre laquelle ma pensée se cabrait, sans pouvoir la concevoir. À quoi pouvais-je bien la comparer ? Je fis les efforts les plus désespérés afin de trouver un mot qui fût assez noir à mon gré pour désigner cette obscurité, un mot si effroyablement noir qu'il pût me noircir la bouche quand je le prononçais. Grand Dieu ! qu'il faisait sombre ! Et me voilà reparti à penser au port, aux navires, aux monstres noirs qui m'attendaient. Ils allaient m'aspirer, m'engloutir, me retenir prisonnier et naviguer, en m'emportant à travers mers et terres, à travers de sombres royaumes que nul homme n'a vus. Je me sens à bord, attiré dans l'eau, planer dans les nuages, descendre, descendre... Je pousse un cri rauque, un cri d'angoisse, et je m'agrippe au lit. J'avais fait un dangereux voyage, dégringolé à travers les airs comme un paquet. Quel sentiment de salut quand je heurtai de la main le dur grabat ! C'est comme cela quand on meurt, me dis-je à moi-même, tu vas mourir ! Je restai un petit moment à réfléchir à cette chose : j'allais mourir. Alors je m'assieds dans mon lit et je demande sévèrement : Qui a dit que j'allais mourir ? C'est moi qui ai trouvé le mot, j'ai donc le droit absolu de décider ce qu'il doit signifier... J'entendis bien que je délirais, je l'entendis avant d'avoir fini de parler. Ma folie était un délire de faiblesse et d'épuisement, mais je n'avais pas perdu conscience. Et tout à coup, une idée me traversa le cerveau, l'idée que j'étais devenu

fou. Saisi de terreur, je saute à bas du lit. Je chancelle vers la porte que j'essaie d'ouvrir, je me jette deux ou trois fois contre elle pour la faire sauter, je me cogne la tête au mur, je me lamente à haute voix, me mords les doigts, pleure et jure...

Tout était tranquille, seule ma propre voix se répercutait aux murs. Je m'étais écroulé par terre, hors d'état de me démener plus longtemps dans la cellule. Alors j'aperçois tout en haut, droit devant mes yeux, un carré grisâtre dans la paroi, une touche de blanc, un soupçon... c'était la clarté du jour ! Ah ! comme je respirai délicieusement ! Je me jetai à plat ventre par terre et pleurai de joie à cause de cette lueur bénie, de cette annonce de lumière, je sanglotai de reconnaissance, j'envoyai des baisers à la fenêtre, je me comportai comme un fou. En ce moment aussi j'avais conscience de ce que je faisais. D'un seul coup, tout découragement avait disparu, tout désespoir et toute souffrance avaient cessé et, pour le moment, je n'avais pas un souhait inaccompli aussi loin que pût aller ma pensée. Je m'assis par terre, joignis les mains et attendis patiemment l'aurore.

Quelle nuit ç'avait été ! Mais que l'on n'ait pas entendu de bruit, cela me remplissait d'étonnement. Il est vrai que j'étais dans la section réservée, bien au-dessus de tous les prisonniers. Un ministre sans logis, si j'osais m'exprimer ainsi. Toujours d'excellente humeur, les yeux tournés vers le mur, vers la vitre de plus en plus claire, je m'amusais à jouer au ministre, je m'appelais Von Tangen et m'adressais la parole en style administratif. Je n'avais pas cessé de fantasier, j'étais seulement beaucoup moins nerveux. Si je n'avais pas commis la regrettable étourderie de laisser mon portefeuille à la maison ! N'aurai-je pas l'honneur de mettre Monsieur le Ministre au lit ? Et avec un sérieux suprême, et beaucoup de cérémonies, j'allai vers le grabat et me couchai.

Il faisait si clair maintenant que je pouvais à peu près apercevoir les contours de la cellule, et un peu plus tard, je pus voir

l'énorme verrou de la porte. Cela me divertit. L'obscurité uniforme, d'une si irritante épaisseur, d'une épaisseur telle qu'elle m'empêchait de me voir moi-même, l'obscurité était rompue. Mon sang se calma et bientôt je sentis mes yeux se fermer.

Je fus réveillé par quelques coups dans ma porte. En toute hâte, je sautai du lit et m'habillai vivement ; mes vêtements étaient encore trempés d'hier soir.

« Voulez-vous vous présenter à l'inspecteur de jour », dit l'agent.

Y avait-il donc encore des formalités à remplir ! pensai-je avec terreur.

J'entrai dans une grande pièce au-dessous, où étaient assises trente à quarante personnes, toutes sans domicile. Une à une, on les appelait dans l'ordre du registre, et à chacune on remettait un bon de vivres. L'inspecteur disait à chaque instant à l'agent à côté de lui :

« A-t-il eu son bon ? N'oubliez pas de leur donner des bons. Ils ont l'air d'avoir grand besoin d'un repas. »

Je regardais ces bons et je souhaitais d'en recevoir un.

« Andréas Tangen, journaliste ! »

Je m'avançai et m'inclinai.

« Dieu ! comment se fait-il que *vous* soyez ici ? »

J'expliquai toute l'affaire, racontai la même histoire que la veille, je mentis, les yeux ouverts et sans sourciller, je mentis avec sincérité : Vadrouillé un peu trop longtemps, hélas ! dans un café, perdu ma clef...

« Oui, dit-il en souriant, voilà ce que c'est ! Avez-vous bien dormi au moins ?

— Comme un ministre ! répondis-je. Comme un ministre !

— J’en suis ravi ! dit-il en se levant. Bonjour ! »

Et je m’en allai.

« Un bon, un bon pour moi aussi ! Je n’ai pas mangé depuis trois longs jours et trois longues nuits. Un pain ! » Mais personne ne m’offrit de bon et je n’osai pas en réclamer un. Cela aurait instantanément éveillé la méfiance. On aurait commencé à fouiller dans mes affaires privées et on aurait découvert qui j’étais réellement ; on m’aurait arrêté pour fausses allégations. La tête levée, avec l’attitude d’un millionnaire et les mains agrippées aux revers de ma jaquette, je sortis du dépôt.

Le soleil brillait, déjà chaud ; il était dix heures et le trafic battait son plein sur le marché Young. Où diriger mes pas ? Je passe la main sur ma poche et tâte mon manuscrit. Quand il serait onze heures j’essaierais de trouver le rédacteur en chef. Je reste un moment appuyé à la balustrade et observe la vie en dessous de moi. Cependant une buée commençait à se dégager de mes vêtements. La faim reparut, me rongeant la poitrine, me secouant, me donnant des élancements, de fines petites piqûres qui me faisaient souffrir. N’avais-je pas vraiment un ami, pas une connaissance à qui m’adresser ? Je cherche dans ma mémoire afin de trouver un homme bon pour dix öre, et je ne le trouve pas. C’était pourtant une journée splendide ; il y avait beaucoup de soleil et beaucoup de lumière autour de moi ; le ciel déferlait comme une mer fine sur les montagnes de Lier…

Sans le savoir, j’avais pris le chemin du logis.

J’avais terriblement faim ; je ramassai par terre un copeau et le mâchai. Cela me réussit. Comment n’y avais-je pas pensé plus tôt ! La porte était ouverte, le palefrenier me dit bonjour comme d’habitude.

« Fameux temps ! fit-il.

— Oui », répondis-je.

Ce fut tout ce que je trouvai à dire. Allais-je le prier de me prêter une couronne ? Il le ferait certainement très volontiers, s'il le pouvait. D'ailleurs, une fois, j'avais écrit une lettre pour lui.

Il restait là à ruminer une chose qu'il voulait dire.

« Fameux temps, oui ! Hem ! J'ai ma logeuse à payer aujourd'hui. Est-ce que vous ne pourriez pas être assez aimable pour me prêter cinq couronnes ? Seulement quelques jours. Vous m'avez déjà rendu un service dans le temps, vous.

— Non, impossible, vraiment, Jens Olai, répondis-je. Pas maintenant. Peut-être plus tard, peut-être cet après-midi. »

Et je montai en chancelant l'escalier de ma chambre. Là, je me jetai sur mon lit et me mis à rire. N'était-ce pas une veine de cochon qu'il m'ait coupé l'herbe sous le pied ! Mon honneur était sauf. Cinq couronnes... Que le Bon Dieu t'assiste, mon ami ! Tu aurais aussi bien pu me demander cinq actions du restaurant populaire ou une villa à Aker.

Et la pensée de ces cinq couronnes me fit rire de plus en plus fort. N'étais-je pas un sacré bougre, hein ? Cinq couronnes ! Ah ! il tombait bien ! Ma gaieté croissait et je m'y abandonnai : pouah ! quelle odeur de cuisine il y a ici ! L'odeur toute fraîche de la côtelette du déjeuner, pouah ! Et j'ouvre la fenêtre pour aérer et chasser cette répugnante odeur. Garçon, un demi-bifteck ! Tourné vers la table, cette table infirme qu'il me fallait soutenir avec les genoux pour écrire, je m'inclinai profondément et demandai : Permettez une question, voulez-vous boire un verre de vin ? Non ? Je suis Tangen, le ministre Tangen. Malheureusement, j'ai fait la noce un peu trop tard... La clef de la porte cochère...

Et ma pensée débridée s'échappa de nouveau dans des voies aventureuses. J'avais constamment conscience de l'incohérence de mes paroles et je ne prononçais pas un mot

sans l'entendre et le comprendre. Je me dis à moi-même : voilà que tu recommences à divaguer ! Et pourtant je ne pouvais m'en empêcher. C'était comme d'être couché sans dormir et de parler en rêve. Ma tête était légère, sans douleur, tout à fait dégagée, et mon âme était sans nuage. Je m'en allais à la dérive, sans opposer aucune résistance.

« Entrez ! Mais si, entrez donc ! Vous voyez, tout est en rubis. Ylajali, Ylajali ! Le divan de soie rouge, mousseuse ! Comme elle respire tumultueusement ! Un baiser, mon aimée, encore, encore ! Tes bras sont comme l'ambre, tes lèvres sont en feu... Garçon, j'ai demandé un bifteck... »

Le soleil entrait par ma fenêtre, en dessous j'entendais les chevaux mâcher leur avoine. Je mâchonnais mon copeau, de joyeuse humeur, l'âme gaie comme un enfant. À chaque instant, je tâtais mon manuscrit ; je n'y pensais même pas, mais mon instinct me disait qu'il existait, mon sang me le rappelait. Et je le tirai de ma poche.

Il était mouillé ; je le dépliai et l'étalai au soleil. Puis je me mis à faire les cent pas dans ma chambre. Comme l'aspect en était déprimant ; tout autour, sur le plancher, de petites rognures de fer-blanc, mais pas une chaise où s'asseoir, pas même un clou dans les murailles nues. Rien qui n'eût été porté chez *Ma tante* et dévoré. Quelques feuilles de papier sur la table, couvertes d'une épaisse poussière, constituaient tout mon bien. La vieille couverture verte sur le lit, c'était Hans Pauli qui me l'avait prêtée quelques mois plus tôt... Hans Pauli ! Je fais claquer mes doigts. Hans Pauli Pettersen me viendra en aide ! Et j'essaie de me rappeler son adresse. Comment donc avais-je pu oublier Hans Pauli ! Il serait certainement très froissé que je ne me sois pas tout de suite adressé à lui. Vivement, je mets mon chapeau, ramasse mon manuscrit et descends l'escalier en toute hâte.

« Écoute, Jens Olai, criai-je dans l'écurie, je crois que je pourrai très certainement faire quelque chose pour toi cet après-midi ! »

Arrivé au dépôt, je vois qu'il est plus d'onze heures et je me décide à passer tout de suite à la rédaction. Devant la porte du bureau, je m'arrêtai pour vérifier si mes papiers étaient rangés dans l'ordre de pagination ; je les lissai avec soin, les remis dans ma poche et frappai. J'entendais battre mon cœur lorsque j'entrai.

« Ciseaux » est à son poste comme d'habitude. Je demande timidement si le rédacteur en chef est là. Pas de réponse. L'homme est armé de grands ciseaux et sonde les petites nouvelles dans les journaux de province.

Je répète ma question et avance dans la pièce.

« Le rédacteur en chef n'est pas arrivé, dit enfin « Ciseaux » sans lever les yeux.

— Quand viendra-t-il ?

— Pouvait pas le dire, pouvait absolument pas le dire.

— Jusqu'à quelle heure le bureau restait-il ouvert ? »

Cette question ne reçut pas de réponse et force me fut de me retirer. Durant tout ce temps « Ciseaux » n'avait pas jeté un regard sur moi. Il avait entendu ma voix et c'est à cela qu'il m'avait reconnu. Comme tu es mal vu ici, pensais-je, on ne daigne pas même te répondre. Serait-ce un ordre du rédacteur en chef ! Il faut dire qu'aussitôt après la réception de mon fameux feuilleton à dix couronnes, je l'avais inondé de mes travaux, j'avais presque chaque jour forcé sa porte, apportant des choses inutilisables qu'il avait dû lire de bout en bout, avant de me les rendre. Il voulait peut-être en finir, prendre des mesures... Je me mis en route pour le faubourg de Homansbyen.

Hans Pauli Pettersen était un étudiant de la campagne. Il habitait une mansarde dans une maison de quatre étages ; ainsi Hans Pauli Pettersen était pauvre. Mais s'il avait une couronne, il ne me la refuserait pas. Il me la donnerait, c'était aussi sûr que si je l'avais dans la main. Et tout le long du chemin je me faisais une joie de cette couronne et je me sentais sûr de l'avoir.

Quand j'arrivai à la porte cochère, elle était fermée et je dus sonner.

« Je désire parler à M. Pettersen, l'étudiant, dis-je en faisant mine d'entrer ; je connais sa chambre.

— M. Pettersen, l'étudiant ? » répète la bonne. Était-ce lui qui demeurait dans la mansarde ? Il avait déménagé. Elle ne savait pas où, mais il avait prié qu'on fasse suivre ses lettres chez Hermansen, rue de la Douane, et la bonne donna le numéro.

Plein de foi et d'espoir, je vais tout là-bas rue de la Douane pour m'enquérir de l'adresse de Hans Pauli. C'était ma dernière ressource et il fallait en profiter. En route, je passai devant une maison nouvellement construite ; sur le trottoir, deux menuisiers étaient occupés à raboter. Je pris sur le tas deux copeaux luisants, mis l'un dans ma bouche et gardai l'autre dans ma poche pour plus tard. Et je continuai ma route. Je gémissais de faim. Dans une boulangerie, j'avais vu en montre un pain de dix öre extraordinairement gros, le plus gros pain qu'on pût avoir pour ce prix...

« Je viens pour demander l'adresse de M. Pettersen l'étudiant.

— Rue Bernt-Anker, numéro 10, mansarde... Est-ce que j'y allais ? En ce cas, j'aurais peut-être l'amabilité de prendre quelques lettres qui étaient arrivées. »

Je remonte en ville, par le même chemin que j'avais suivi en venant, et je repasse devant les menuisiers. Maintenant, ils étaient assis avec leurs gamelles entre les genoux et mangeaient

leur bon déjeuner chaud du restaurant populaire. Je repasse devant la boulangerie où le pain est toujours à sa place, et j'atteins enfin la rue Bernt-Anker, demi-mort d'inanition. La porte est ouverte et je me mets en devoir de gravir tous les rudes escaliers jusqu'à la mansarde. Je tire les lettres de ma poche pour mettre Hans Pauli de bonne humeur tout de suite en entrant. Il ne me refuserait certainement pas ce coup de main, quand je lui expliquerais les circonstances, sûrement non, Hans Pauli avait un grand cœur, je l'avais toujours dit...

Sur la porte, je trouvai sa carte : « H. P. Pettersen, étudiant en théologie... Parti dans sa famille. »

Je m'assis sur place, je m'assis à même le plancher, dans une sourde lassitude, frappé d'engourdissement. Je répète plusieurs fois machinalement : « Parti dans sa famille ! Parti dans sa famille ! » Puis je reste silencieux ! Il n'y avait pas une larme dans mes yeux, je n'avais pas une pensée, pas un sentiment. Les yeux dilatés, je restai là, fixant les lettres, sans rien entreprendre.

Dix minutes passèrent, peut-être vingt, peut-être plus, j'étais toujours assis à la même place, sans bouger un doigt. Ce morne assoupissement ressemblait presque à un somme.

Puis j'entends venir quelqu'un dans l'escalier, je me lève et dis :

« C'était M. Pettersen, l'étudiant... j'ai deux lettres pour lui.

— Il est parti dans sa famille, répond la femme. Mais il reviendra après les vacances. Je pourrai prendre les lettres, si vous voulez.

— Oui, merci, c'est très bien, dis-je, comme cela il les trouvera en rentrant. Elles contiennent peut-être des choses importantes. Bonjour. »

Une fois sorti, je m'arrêtai et, en pleine rue, je dis à haute voix en serrant les poings : « Je vais te dire une chose, mon cher Bon Dieu : tu n'es qu'un drôle ! » Et furieux, les dents serrées, je secoue la tête vers les nuages : « Le diable m'emporte, tu n'es qu'un drôle ! »

Je fis quelques pas et m'arrêtai de nouveau. Subitement je change d'attitude, je joins les mains, je penche la tête de côté, et d'une voix douce et onctueuse, je demande : « Mais aussi t'es-tu adressé à lui, mon enfant ? »

L'intonation n'était pas juste.

Avec un grand L, dis-je, avec un L, grand comme une cathédrale ! Autant ! « Mais aussi, L'as-tu invoqué, mon enfant ? » Et je baisse la tête et prends une voix affligée pour répondre : « Non. »

Cette fois encore l'intonation n'était pas juste.

Tu ne peux donc pas faire l'hypocrite, fou que tu es. Il faut dire : « Oui, j'ai invoqué mon Dieu et mon Père ! » Et il faut donner à tes paroles la mélodie la plus pitoyable que tu aies jamais entendue. Allons, autant ! Oui, c'est mieux. Mais il faut soupirer, soupirer comme un cheval qui a des tranchées. Comme ça !

Je me fais la leçon tout en marchant, je frappe du pied d'impatience quand ce n'est pas réussi et je me traite de tête de bûche au grand étonnement des passants qui se retournent pour me considérer.

Je mâchais mon copeau sans interruption et marchais en chancelant par les rues, aussi vite que je pouvais. Sans m'en être rendu compte, je me trouvais tout là-bas, place du Chemin-de-Fer. L'horloge de Notre-Sauveur marquait une heure et demie. Je m'arrêtai un instant et me mis à réfléchir. Une sueur de lassitude perlait sur mon visage et me coulait dans les yeux. « Viens faire un tour sur le quai ! » me dis-je à moi-même. « Bien en-

tendu, si tu as le temps ! » Et je me fis la révérence et descendis sur le quai du Chemin-de-Fer.

Les navires étaient là, la mer ondulait sous le soleil. Partout le mouvement et l'activité, le mugissement des sirènes, des portefaix avec des caisses sur les épaules, les chants joyeux des haleurs de péniches. Près de moi est assise une marchande de gâteaux, son nez brun penché sur sa marchandise ; sa petite table devant elle est follement chargée de friandises et je me détourne avec répugnance. Elle emplit tout le quai d'une odeur de manger ; pouah ! ouvrez les fenêtres ! Je m'adresse à un monsieur qui est assis à côté de moi et je lui représente de la manière la plus pressante cet abus ; marchandes de gâteaux par-ci, marchandes de gâteaux par-là... Non ? Pourtant, il conviendrait bien que... Mais le brave homme, saisi de soupçon, ne me laissa même pas finir mon discours ; il se leva et s'en alla. Je me levai de même et le suivis, fermement résolu à convaincre l'homme de son erreur.

« Même au point de vue de l'hygiène, dis-je en lui mettant la main sur l'épaule...

— Excusez, je suis étranger et je ne connais rien aux règlements d'hygiène, dit-il en me fixant avec terreur.

— Ah ! bien, ça changeait la thèse s'il était étranger... Ne pourrais-je pas lui rendre un service ? Lui faire visiter la ville ? Car ce me serait un plaisir et cela ne lui coûterait rien... »

Mais l'homme voulait à toute force se débarrasser de moi et il traversa la rue à grandes enjambées pour gagner l'autre trottoir.

Je revins à mon banc et m'assis. J'étais très agité et le grand orgue de Barbarie qui s'était mis à jouer un peu plus loin aggrava encore mon agitation. Une musique rigide, métallique, un fragment de Weber sur lequel une petite fille chantait une complainte mélancolique. Cet orgue avait des tons de flûte, im-

prégnés de souffrance, qui s'infiltraient dans mon sang. Mes nerfs se mirent à vibrer comme s'ils résonnaient à l'unisson et un instant après, je tombai à la renverse sur le banc, gémissant et fredonnant l'air de Weber. Que n'inventeraient vos sensations quand on a faim ! Je me sens absorbé par cette musique, dissous, devenu musique, je ruisselle et je me sens très distinctement ruisseler, planant très haut au-dessus des montagnes, dansant dans des zones lumineuses.

« Un öre ! dit la petite fille en tendant sa sébile de ferblanc, un petit öre !

— Oui », répondis-je inconsciemment, en me levant d'un bond et fouillant dans mes poches. Mais l'enfant croit que je veux tout simplement lui faire une blague et elle s'éloigne aussitôt sans mot dire. Cette résignation muette était trop pour moi ; si elle m'avait injurié, cela eût mieux fait mon compte ; la douleur me poignit et je rappelai la fillette. « Je ne possède pas un öre, lui dis-je, mais je me souviendrai de toi plus tard, peut-être demain. Comment t'appelles-tu ? Ah ! c'est un beau nom, je ne l'oublierai pas. Alors à demain... »

Mais, quoiqu'elle ne dît pas une parole, je compris bien qu'elle ne me croyait pas et je pleurai de désespoir parce que cette gamine des rues ne voulait pas me croire. Encore une fois je la rappelai, j'enlevai vivement ma jaquette pour lui donner mon gilet. « Je vais t'indemniser, lui dis-je, attends un moment... »

Mais je n'avais pas de gilet.

Comment pouvais-je aussi le chercher ! Il y avait des semaines qu'il n'était plus en ma possession. Qu'est-ce qui me prenait donc ? La fillette, étonnée, n'attendit pas davantage et se retira en hâte. Et force me fut de la laisser aller. Les gens se rassemblaient autour de moi et riaient tout haut, un agent fendit la foule, s'approcha de moi et voulut savoir ce qui se passait.

« Rien du tout, répondis-je, absolument rien ! Je voulais tout simplement donner mon gilet à cette petite fille là-bas... pour son père... Vous n'avez pas besoin de rire de ça. Je n'avais qu'à rentrer chez moi en mettre un autre.

— Pas de singeries dans la rue ! dit l'agent. Allons, oust ! » Et il me poussa par les épaules. « Est-ce que ces papiers sont à vous ? me cria-t-il.

— Ah ! sacrebleu, oui, mon article pour le journal, des tas d'écrits très importants ! Comment pouvais-je être si imprudent... »

Je prends possession de mon manuscrit, m'assure que les feuillets sont en ordre et je vais au bureau de rédaction sans m'arrêter un instant ni regarder autour de moi. Il était quatre heures à l'horloge de Notre-Sauveur.

Le bureau est fermé. Je me glisse sans bruit au bas des escaliers, craintif comme un voleur, et je m'arrête, indécis, après avoir franchi la porte. Qu'allais-je faire maintenant ? Je m'appuie au mur, les yeux fixés sur le pavé, et je réfléchis. Une épingle brille par terre à mes pieds, je me baisse et la ramasse. Si je décousais les boutons de ma jaquette, que m'en donnerait-on ? Cela ne me servirait peut-être à rien. Des boutons n'étaient après tout que des boutons, mais je les pris et les examinai sous toutes les faces et je les trouvai autant dire neufs. C'était tout de même une heureuse idée, je pouvais les couper avec ma moitié de canif et les porter chez « Ma tante ». L'espoir de pouvoir vendre ces cinq boutons me rendit aussitôt courage et je dis : « Tu vois bien, tout s'arrange ! » Ma joie prit le dessus et je me mis aussitôt à découdre les boutons, un à un. Cependant je dialoguais en silence comme suit :

Oui, vous voyez, on se trouve un peu démuni, un embarras momentané... Usés, dites-vous ? Ne vous y trompez pas. S'il est quelqu'un qui use ses boutons moins que moi, je voudrais bien le voir. Je dois vous dire que je porte toujours ma jaquette dé-

boutonnée ; c'est devenu une habitude chez moi, une particularité… Non, non, du moment que vous ne voulez pas, ça va bien. Mais il me faut dix öre pour ces boutons, au moins… Mais, Grand Dieu, qui dit que vous devez le faire ? Tenez votre bec et fichez-moi la paix… Mais oui, vous pouvez aller chercher la police. J'attendrai ici pendant que vous chercherez un agent. Et je ne vous volerai rien… Très bien, bonjour, bonjour, bonjour ! Je m'appelle Tangen, j'ai vadrouillé un peu trop tard…

Quelqu'un descend l'escalier. Instantanément je reviens à la réalité, je reconnais « Ciseaux » et fourre vivement les boutons dans ma poche. Il veut passer tout droit, sans même répondre à mon salut, tant il est tout à coup absorbé dans la contemplation de ses ongles. Je l'arrête et demande si le rédacteur en chef est là.

« Il n'est pas là.

— Vous mentez ! » dis-je, et, avec une effronterie qui m'étonna moi-même, je continuai : « Il faut que je lui parle, c'est une affaire urgente. Je puis lui communiquer un renseignement, de la Présidence du Conseil.

— Ne pouvez-vous me le dire à moi, en ce cas ?

— À vous ? » dis-je et je le toisai du regard un instant.

Cela réussit. Aussitôt il remonta avec moi et ouvrit la porte. Je me sentais le cœur dans la gorge. Je serrai violemment les dents pour me donner du courage, frappai et entrai dans le bureau personnel du rédacteur en chef.

« Bonjour ! Ah ! c'est vous ? dit-il avec affabilité. Asseyez-vous. »

S'il m'avait sur-le-champ montré la porte, cela m'eût été plus agréable. Je me sentais près de pleurer et je dis :

« Je vous prie de m'excuser…

— Asseyez-vous », répéta-t-il.

Je m’assis et j’expliquai que j’avais un nouvel article que je tenais beaucoup à faire passer dans son journal. Je m’étais donné tant de peine, et il m’avait coûté de tels efforts.

« Je le lirai, dit-il en le prenant. Sans doute tout ce que vous écrivez vous coûte des efforts, mais vous êtes beaucoup trop violent. Si vous pouviez être un peu plus circonspect ! Il y a toujours trop de fièvre. Toutefois je le lirai. »

Et il se retourna vers la table.

Je restais le bec dans l’eau. Oserais-je lui demander une couronne ? Lui expliquer pourquoi il y avait toujours de la fièvre ? Très certainement il me viendrait en aide ; ce n’était pas la première fois.

Je me levai. Hem ! Mais la dernière fois que je l’avais vu, il s’était plaint d’embarras d’argent, il avait même envoyé le garçon de recette encaisser quelques notes afin de rassembler une petite somme pour moi. Le cas serait peut-être le même aujourd’hui. Non, cela ne serait pas. Ne voyais-je pas qu’il était en train de travailler ?

« Aviez-vous autre chose à me dire ? demanda-t-il.

— Non, dis-je en affermissant ma voix. Quand pourrai-je revenir m’informer ?

— Oh ! n’importe quand, en passant, répondit-il, dans deux jours, par exemple. »

Je ne pus exprimer la demande que j’avais sur les lèvres. L’amabilité de cet homme envers moi me paraissait sans bornes ; à moi de montrer que j’en faisais cas. Plutôt mourir de faim. Et je m’en allai.

Même une fois dehors, quand je sentis de nouveau les attaques de la faim, je n’eus aucun regret d’avoir quitté le bureau

sans demander cette couronne. Je tirai de ma poche le second copeau et le mis dans ma bouche. De nouveau je fus soulagé. Pourquoi n'avais-je pas fait cela plus tôt ? « Tu devrais avoir honte ! dis-je à haute voix. As-tu vraiment pu avoir l'idée de demander à cet homme une couronne et de le mettre dans l'embarras encore une fois ? » Et je fus extrêmement dur avec moi-même et me reprochai l'idée effrontée qui m'était venue. « Parbleu ! c'est bien ce que je connais de plus ignoble ! dis-je ; assaillir un homme et lui arracher presque les yeux, tout simplement parce que toi, misérable chien, tu as besoin d'une couronne ! Allons, marche ! Plus vite ! Plus vite ! fainéant ! Je vais t'apprendre, moi ! »

Je me mis à courir pour me punir, parcourant au galop une rue après l'autre, m'excitant avec des exclamations rageuses, m'interpellant furieusement en silence quand je voulais m'arrêter. Entre-temps j'avais atteint le haut de la rue des Saules. Je m'arrêtai enfin, tout prêt à pleurer de rage de ne plus pouvoir courir : je tremblais de tout mon corps et je me laissai tomber sur un perron. Halte ! dis-je. Et pour me bien torturer je me relevai et me forçai à rester debout et je ris de moi-même et me délectai de mon propre épuisement. Enfin après quelques bonnes minutes je m'accordai, d'un mouvement de tête, la permission de m'asseoir ; toutefois je choisis la place la plus incommode sur le perron.

Grand Dieu, que c'était bon de se reposer ! J'essuyai la sueur de mon visage et j'aspirai l'air frais à grands traits. Comme j'avais couru ! Mais je ne le regrettais pas, je l'avais bien mérité. Pourquoi diable aussi avais-je voulu demander cette couronne ? Maintenant je voyais les suites ! Et je recommençai à me parler doucement, à me faire des remontrances comme aurait pu le faire une mère. Je devenais de plus en plus émouvant, et dans ma fatigue et mon épuisement je me mis à pleurer. Un chagrin silencieux et profond, un sanglot intérieur sans une larme.

Je restai à la même place un quart d'heure ou davantage. Les gens allaient et venaient sans que personne me dérangeât. Des petits enfants jouaient çà et là autour de moi, un petit oiseau chantait dans un arbre de l'autre côté de la rue.

Un agent de police vint à moi et dit :

« Pourquoi êtes-vous assis là ?

— Pourquoi je suis assis là ? demandai-je. Pour mon plaisir.

— Voilà une demi-heure que je vous observe, dit-il. Ça fait une demi-heure que vous êtes assis là.

— Environ, répondis-je. Avez-vous autre chose à me dire ? »

Je me levai, furieux, et m'en allai.

Arrivé au Marché, je m'arrêtai et regardai le pavé. Pour mon plaisir ! Était-ce là une réponse ? Par fatigue, voilà ce que tu devais dire, en prenant une voix larmoyante... Tu n'es qu'un veau, tu n'apprendras jamais à faire l'hypocrite !... Par inanition ! Et tu aurais dû soupirer comme un cheval !

Arrivé au poste d'incendie je m'arrêtai de nouveau, frappé d'une nouvelle inspiration. Je fis claquer mes doigts, avec un éclat de rire qui étonna les passants, et je dis : Maintenant, il faut que tu ailles chez le pasteur Levison. Morbleu ! oui, tu iras. Rien que pour essayer. Qu'est-ce que ça te coûte ? Et puis il fait si beau temps.

J'entrai à la librairie Pascha, trouvai dans l'annuaire l'adresse du pasteur Levison et m'y rendis. Cette fois, me dis-je, c'est sérieux ! Ne fais pas de bêtises ! Ta Conscience, dis-tu ? Pas d'enfantillages ; tu es trop pauvre pour entretenir une conscience. Tu as faim, n'est-ce pas, tu viens pour une affaire importante ; au plus pressé, d'abord. Mais il faut pencher la tête sur l'épaule et donner le ton à tes paroles, y mettre la mélodie. Tu

ne veux pas ? Alors je t'abandonne, pas un pas de plus, tiens-toi-le pour dit. Bon : tu es dans un état très inquiétant, tu es en butte aux puissances des ténèbres, la nuit, tu soutiens une lutte affreuse contre d'énormes monstres silencieux que c'en est une horreur ! Tu as faim et soif de lait et de vin, mais tu n'en as pas. Voilà où tu en es arrivé. Tu n'as même plus, autant dire, de crachat dans la lampe. Mais tu crois à la Grâce Divine, Dieu merci, tu n'as pas encore perdu la foi ! Alors, tu joins les mains et tu prends un air de possédé, tellement tu crois à la Grâce Divine. Pour ce qui est de Mammon, tu hais Mammon sous toutes ses formes. Un livre de psaumes, c'est une autre affaire, un livre de psaumes, comme souvenir, un petit souvenir d'une couple de couronnes... À la porte du pasteur je m'arrêtai et lus : « Bureau ouvert de midi à quatre heures. »

Et puis, pas d'enfantillages ! me dis-je ; maintenant, ça devient sérieux ! Allons, penche la tête, encore un peu... Et je sonnai à son domicile particulier.

« Je voudrais voir le pasteur », dis-je à la bonne.

Mais il me fut impossible de glisser le nom de Dieu dans ma phrase.

« Il est sorti », répondit-elle.

Sorti ! Sorti ! Cela bouleversait tout mon plan, cela dérangeait complètement tout ce que j'avais pensé dire. Alors à quoi me servait cette longue course ? J'étais bien avancé !

« Était-ce quelque chose de particulier ? demanda la bonne.

— Pas le moins du monde ! répondis-je, pas le moins du monde ! Mais il faisait un temps délicieux et j'ai voulu venir le saluer. »

Nous restions là tous deux, face à face. Avec intention, je bombai la poitrine pour attirer son attention sur l'épaule qui

fermait ma jaquette ; des yeux je la priai de voir pourquoi j'étais venu ; mais la pauvre ne comprit rien.

« Oui, un temps délicieux. Madame non plus n'était pas à la maison ?

— Si, mais elle avait des rhumatismes, elle restait étendue sur un canapé sans pouvoir bouger... Je voulais peut-être lui remettre un message, ou quelque chose ?

— Non, pas du tout. De temps à autre, comme cela, je faisais une promenade, pour prendre un peu d'exercice. C'était si bon après le déjeuner. »

Je me remis en route. À quoi cela menait-il de prolonger cette conversation ? Au surplus, je commençais à éprouver un vertige. Il n'y avait pas à s'y tromper, j'étais sur le point de m'effondrer pour tout de bon. « Bureau ouvert de midi à quatre heures. » J'avais frappé une heure trop tard. Le moment de la Grâce était passé !

Place du Grand-Marché, je m'assis sur un des bancs près de l'église. Grand Dieu ! comme l'avenir commençait à me paraître sombre. Je ne pleurais pas, j'étais trop fatigué pour cela. Au comble de la torture, je restais là sans rien entreprendre, immobile et affamé. Ma poitrine surtout était en feu, j'y ressentais une cuisson tout particulièrement pénible. Mâcher des copeaux ne servirait plus à rien ; mes mâchoires étaient lasses de ce travail stérile et je les laissai en repos. Je me rendis à merci. Au surplus, un bout d'écorce d'orange déjà brunie que j'avais trouvé par terre et m'étais aussitôt mis à ronger m'avait donné la nausée. J'étais malade. Les veines de mes poignets étaient gonflées et bleues.

Mais aussi pourquoi avais-je perdu tant de temps, à vrai dire ? Couru toute la journée de-ci de-là après une couronne qui pût entretenir la vie en moi quelques heures de plus ? Au fond

n'était-il pas indifférent que l'inévitable arrivât un jour plus tôt ou un jour plus tard ?

Pour me conduire en homme sensé, j'aurais dû rentrer chez moi depuis longtemps et me coucher, me rendre. Pour le moment ma pensée était lucide. J'allais mourir ; c'était l'automne et tout était en léthargie. J'avais essayé de tous les moyens, employé toutes les ressources que je connaissais. Sentimentalement je caressais cette pensée et chaque fois que revenait l'espoir d'un salut possible, je m'en détournais en disant : Fou que tu es ! Tu as déjà commencé à mourir ! Il fallait écrire quelques lettres, mettre tout en ordre, et me tenir prêt. Je me laverais avec soin et ferais joliment mon lit ; je poserais ma tête sur quelques feuilles de papier blanc... ce qui me restait de plus propre... La couverture verte, je pourrais.

La couverture verte ! D'un coup je fus complètement réveillé, le sang me monta à la tête et j'eus un fort battement de cœur. Je me lève du banc et me mets à marcher ; de nouveau la vie s'agite par tout mon être et coup sur coup je répète ces paroles sans suite : La couverture verte ! La couverture verte ! Je marche de plus en plus vite comme s'il s'agissait de rattraper quelque chose et, après un court moment, je me retrouve chez moi, dans mon atelier de ferblantier.

Sans m'arrêter un instant et sans réfléchir dans ma résolution, je vais droit à mon lit et me mets à rouler la couverture de Hans Pauli. Ce serait bien étonnant si mon heureuse inspiration ne pouvait me sauver ! De sots scrupules surgissaient en moi, mais je m'élevai infiniment au-dessus d'eux. À tout cela je disais adieu ! Je n'étais pas un saint, un vertueux idiot, j'avais toute ma raison...

Je pris la couverture sous mon bras et descendis rue Stener, n° 5.

Je frappai et entrai, pour la première fois, dans la grande salle inconnue. La sonnette de la porte tinta au-dessus de ma

tête toute une série de coups incohérents. Un homme arrive d'une pièce contiguë, tout en mâchant, la bouche pleine de manger, et se poste devant le comptoir.

« Oh ! prêtez-moi une demi-couronne sur mes lunettes ? dis-je ; je les dégagerai dans quelques jours, sûrement.

— Hein ? Mais ce sont des lunettes d'acier ?

— Oui.

— Non, je ne peux pas.

— Non, sans doute, vous ne pouvez pas. Au fond ce n'était qu'une plaisanterie, du reste. Mais j'ai une couverture dont je n'ai effectivement pas l'emploi d'ici longtemps et l'idée m'est venue que vous pourriez m'en défaire.

— J'ai malheureusement tout un stock de couvertures », répondit-il ; et quand je l'eus déroulée, il jeta dessus un seul coup d'œil et s'écria :

« Non, excusez, de ça non plus, je n'ai pas l'emploi !

— J'ai voulu vous montrer le plus mauvais côté d'abord, dis-je ; l'autre est bien meilleur.

— Oh ! ça ne fait rien, je n'en veux pas et vous n'en trouverez pas dix öre. Nulle part !

— Non, il est clair qu'elle n'a pas de valeur, dis-je ; mais je pensais que cela pouvait faire un lit avec une autre vieille couverture, à la criée.

— Non, c'est inutile.

— Vingt-cinq öre, dis-je.

— Non, je n'en veux pour rien au monde, mon brave, je ne veux pas de ça dans ma maison. »

Je repris ma couverture sous mon bras et rentrai chez moi.

Vis-à-vis de moi-même, je fis comme si de rien n'était ; j'étendis de nouveau la couverture sur le lit, la lissai bien comme j'en avais l'habitude et j'essayai de faire disparaître toute trace de ma dernière action. C'était impossible : je n'avais pas eu toute ma raison au moment où j'avais pris la résolution de commettre cette canaillerie ; plus j'y pensais, plus cela me paraissait improbable. Cela devait être un accès de faiblesse, une sorte de relâchement dans les ressorts de mon être intime qui m'avait trouvé dépourvu. Du reste je n'étais pas tombé dans ce piège : j'avais eu le pressentiment que je m'engageais dans une mauvaise voie et j'avais positivement essayé d'abord de mettre en gage mes lunettes. Et je me réjouis grandement de n'avoir pas eu l'occasion d'accomplir cette faute qui aurait souillé les dernières heures de mon existence.

Et une fois de plus je retournai en ville.

Je m'assis de nouveau sur un banc près de l'église de Notre-Sauveur, m'assoupis, le menton sur la poitrine, las après cette dernière surexcitation, malade et engourdi de faim. Et le temps passait.

Je pouvais bien rester encore là une bonne heure. Il faisait plus clair dehors que chez moi ; du reste il me semblait que le travail de ma poitrine était loin d'être aussi pénible en plein air ; et puis, je rentrerais toujours assez tôt.

Je somnolais et réfléchissais, et je souffrais bien cruellement. J'avais trouvé un petit caillou que j'avais nettoyé et mis dans ma bouche pour avoir quelque chose à mâchonner. À part cela je ne faisais pas un mouvement et ne remuai même pas les yeux. Les gens allaient et venaient, le bruit des voitures, des sabots de chevaux et des conversations emplissait l'air.

Je pourrais toujours essayer d'engager les boutons. Naturellement cela ne servirait à rien et en outre j'étais passablement

malade. Mais, en y réfléchissant, pour rentrer chez moi j'allai juste dans la direction de « Ma tante » – « Ma tante » proprement dite.

À la fin je me levai et me traînai lentement, à petits pas, le long des rues. Une brûlure commençait à se faire sentir au-dessus de mes sourcils, la fièvre montait et je me dépêchai de toutes mes forces. Je repassai devant la boulangerie où était le pain. Non, nous ne nous arrêterons pas ici, dis-je avec une résolution feinte. Mais si j'entrais demander une bouchée de pain ? C'était une idée fugitive, une lueur. Fi ! dis-je à mi-voix en secouant la tête. Et je repartis, plein d'ironie pour moi-même. Je savais fort bien qu'il était inutile d'entrer dans cette boutique avec des prières.

Dans le passage des Cordiers un couple d'amoureux chuchotaient sous une porte cochère ; un peu plus loin une fille passait la tête à la fenêtre. Je marchais si doucement et avec une telle circonspection que j'avais l'air d'avoir des idées de derrière la tête... et la fille sortit dans la rue.

« Eh bien, comment ça va-t-il, mon vieux ? Quoi ? tu es malade ? Dieu me pardonne, quelle figure ! » Et la fille se retira en toute hâte.

Je m'arrêtai sur-le-champ. Qu'y-avait-il dans ma figure ? Avais-je réellement commencé de mourir ? Je me tâtai les joues avec la main ; maigre, naturellement j'étais maigre ; mes joues étaient comme deux sébiles avec le fond en dedans. Grand Dieu ! Et je me remis en marche, à petits pas.

De nouveau je m'arrêtai. Je devais être inconcevablement maigre. Et les yeux étaient en train de rentrer dans la tête. De quoi avais-je l'air ? C'était le diable aussi d'être forcé de se laisser défigurer vivant, uniquement par la faim ! Je sentis la colère me prendre encore une fois, la dernière flambée, le dernier spasme. Dieu me garde, quelle figure, hein ! J'étais doué d'une tête qui n'avait pas sa pareille dans tout le pays, d'une paire de

poings qui, Dieu me pardonne, pouvaient moudre et pulvériser un débardeur et avec cela, en pleine ville de Christiana, je jeûnais à en perdre figure humaine ! Est-ce que cela avait un sens, est-ce que c'était selon l'ordre et la mesure ? J'avais tiré sur le collier, je m'étais échiné jour et nuit, comme une haridelle à traîner un pasteur, j'avais étudié à m'en faire sortir les yeux du crâne, j'avais jeûné à m'en faire sortir la raison du cerveau. Que diable avais-je en retour ? Même les filles des rues priaient Dieu de leur épargner ma vue. Mais maintenant c'était fini... Comprends-tu ?... *fini*. Quand le diable y serait, il fallait en finir !... Avec une fureur sans cesse croissante, grinçant des dents de me sentir si épuisé, je continuais, parmi les pleurs et les blasphèmes, à tempêter sans prendre garde aux gens qui passaient devant moi. Je recommençai à me martyriser, me frapper volontairement le front contre les réverbères, m'enfoncer les ongles dans les paumes, me mordre la langue comme un dément, quand elle ne parlait pas distinctement, et rire furieusement chaque fois que cela faisait un peu mal.

« Oui, mais que faire ? » me répondis-je à la fin. Et je frappe du pied plusieurs fois sur le pavé en répétant : Que faire, que faire ? – Un monsieur passe juste à ce moment et fait cette remarque en souriant :

« Il faut aller vous faire arrêter. »

Je le regardai. C'était un de nos célèbres médecins pour dames, qu'on appelait « le Duc ». Pas même lui ne comprenait mon état, lui, un homme que je connaissais, dont j'avais serré la main. Je me calmai. Arrêter ? Oui, j'étais fou : il avait raison. Je sentais la démence dans mon sang, je la sentais battre dans mon cerveau. Ainsi, voilà la fin qui m'était réservée ! Oui, oui ! Et je repris ma marche, lente et triste. Ainsi, c'était là que je devais échouer !

Tout d'un coup je m'arrête encore une fois. Mais pas en prison, dis-je ; pas cela ! Et ma voix était presque rauque d'angoisse. Je priais, je suppliais dans le vide qu'on ne m'arrêtât

pas ! Alors je reviendrais au dépôt, on m'enfermerait dans une cellule sombre où il n'y avait pas un brin de lumière. Non, pas ça ! Il y avait encore d'autres issues ouvertes que je n'avais pas essayées. Et je les essaierais ; je me donnerais plus de peine, je prendrais mon temps et j'irais infatigablement de porte en porte. Il y avait, par exemple, Cisler, le marchand de musique ; je n'avais pas mis les pieds chez lui. Il se trouverait bien un remède... Ainsi j'allais et discourais tant et si bien que je me fis une fois de plus pleurer d'émotion. Tout, pourvu qu'on ne m'arrête pas !

Cisler ? Peut-être était-ce le doigt de Dieu ? Son nom m'était venu à l'esprit sans motif et il demeurait au diable ; je voulais tout de même l'aller trouver, je marcherais doucement en me reposant de temps en temps. Je connaissais l'endroit, j'y avais été souvent pour acheter un peu de musique, dans le bon temps. Lui demanderais-je une demi-couronne ? Cela le gênerait peut-être : je lui en demanderais une tout entière.

J'entrai dans la boutique et demandai le patron ; on m'introduisit dans son bureau. L'homme était assis là, beau, habillé à la dernière mode, et il examinait des papiers.

Je balbutiai une excuse et exposai mon affaire. Forcé par le besoin de m'adresser à lui... Je ne tarderais guère à lui rendre cet argent... Quand je toucherais les honoraires de mon article au journal... Il me rendrait un tel service...

Je parlais encore que déjà il s'était retourné vers son pupitre et continuait son travail. Quand j'eus fini, il me lança un regard oblique, secoua sa belle tête, et dit : Non ! Simplement : Non. Pas une exclamation. Pas un mot.

Mes genoux tremblaient violemment et je m'appuyai à la petite balustrade polie. Il fallait essayer encore une fois. Pourquoi son nom m'était-il justement venu à l'esprit alors que j'étais là-bas dans le quartier de Vaterland ? J'eus quelques élancements dans le côté gauche et la sueur me prit. Hem.

J'étais vraiment très affaibli, dis-je, assez malade, hélas ! et je serai certainement à même de le rembourser dans les quarante-huit heures. S'il voulait être assez aimable !

« Mon brave homme, pourquoi venez-vous chez moi ? dit-il. Pour moi vous êtes absolument un X, entrée de la rue. Allez au journal où l'on vous connaît.

— Mais rien que pour ce soir ! dis-je. La rédaction est fermée, et j'ai très faim. »

Il secouait la tête sans interruption, et il continua de la secouer même après que j'eus mis la main sur le bouton de la porte.

« Adieu ! » dis-je.

Ce n'était pas un signe d'En-Haut, pensai-je, et je souris amèrement, à cette hauteur-là, moi aussi je pouvais faire signe si besoin était. Je me traînai un quart d'heure, puis un autre, me reposant çà et là sur un perron. Pourvu qu'on ne m'arrête pas ! La terreur de la cellule me poursuivait tout le temps, sans me laisser un moment de répit ; chaque fois que je voyais un agent sur ma route, je me faufilais dans une rue transversale pour éviter de le rencontrer. Nous allons compter cent pas, dis-je, et nous tenterons de nouveau la chance ! Une fois il se trouvera bien un remède...

C'était un modeste magasin de mercerie, un endroit où je n'avais encore jamais mis les pieds. Un homme seul derrière le comptoir, un bureau intérieur avec une plaque de porcelaine sur la porte, des rayons recouverts de papier et une longue rangée de tables. J'attendis que la dernière cliente eût quitté la boutique, une jeune dame avec des fossettes. Comme elle avait l'air heureuse ! Je ne voulus pas essayer de faire impression sur elle avec ma jaquette fermée d'une épingle, et je me détournai.

« Vous désirez quelque chose ? demanda l'employé.

— Est-ce que le patron est là ? dis-je.

— Il est en excursion dans le Jotunheimen, répondit-il. Aviez-vous quelque chose de particulier ?

— Il s'agissait de quelques öre pour manger, dis-je en essayant de sourire ; je suis affamé et je n'ai pas un öre.

— Alors vous êtes juste aussi riche que moi, dit-il, et il se mit à ranger des paquets de fils.

— Oh ! ne me renvoyez pas... pas maintenant ! dis-je, tout à coup glacé par tout le corps. Réellement je suis presque mort de faim, voilà plusieurs jours que je n'ai rien pris. »

Avec le plus grand sérieux, sans rien dire, il se mit à retourner ses poches, l'une après l'autre. Si je ne voulais pas le croire sur parole ?

« Seulement cinq öre, dis-je. Je vous en rendrai dix dans quelques jours.

— Mon brave homme, voulez-vous que je vole dans la caisse ? demanda-t-il avec impatience.

— Oui, dis-je, prenez cinq öre dans la caisse.

— Ce n'est pas moi qui ferai cela », conclut-il, et il ajouta : « Et laissez-moi vous dire par la même occasion qu'en voilà assez de ce jeu. »

Je me retirai, malade de faim et brûlant de honte. Non, il fallait en finir ! J'en étais vraiment arrivé trop loin. Je m'étais maintenu durant tant d'années, je m'étais tenu droit durant tant d'heures cruelles, et voilà que tout à coup j'étais tombé à la mendicité brutale. Cette seule journée avait dégradé toute ma pensée, avait éclaboussé mon âme d'impudence. Je n'avais pas eu honte, pour me rendre intéressant, de pleurer devant les moindres boutiquiers. Et à quoi cela m'avait-il servi ? Ne restais-je pas comme devant, sans une bouchée de pain à me

mettre sous la dent ? Tout ce que j'avais obtenu c'était de me dégoûter moi-même. Oui, oui, maintenant il fallait en finir ! Dans un instant on allait fermer la porte de ma maison et il fallait me dépêcher si je ne voulais pas coucher au dépôt cette nuit encore...

Cela me donna des forces ; coucher au dépôt, je ne voulais pas de cela. Le corps courbé en avant, la main appuyée contre mes côtes gauches pour calmer un peu les élancements, je me traînais avec effort, les yeux attachés au trottoir pour ne point obliger à me saluer d'éventuelles connaissances, et je me hâtais vers le poste d'incendie. Dieu merci, il n'était que sept heures à Notre-Sauveur, j'avais encore trois heures avant la fermeture de la porte. Que j'avais eu peur !

Ainsi donc il ne restait plus rien à tenter, j'avais fait tout ce que je pouvais. Que dans toute une journée je n'aie pas réussi une fois ! pensais-je, je pourrais raconter cela à n'importe qui, personne ne voudrait le croire, et si je l'écrivais, on dirait que j'ai inventé. Pas dans un seul endroit ! Bah ! il n'y avait rien à y faire ; avant tout, ne plus essayer de faire pitié ! Fi ! c'est dégoûtant, je t'assure que cela me dégoûte de toi ! Si tout espoir était perdu, eh bien, il était perdu. Au reste, ne pourrais-je pas voler une poignée d'avoine dans l'écurie ? Un trait de lumière, un rayon... je savais que l'écurie fermait à clef.

J'en prenais à mon aise et rampais vers ma maison à un train d'escargot. Je sentis la soif, heureusement pour la première fois de toute la journée, et tout en marchant je cherchai un endroit où boire. J'étais maintenant trop loin de la halle aux viandes et je ne voulais pas entrer dans une maison particulière. Peut-être aussi pourrais-je attendre d'être arrivé chez moi, cela prendrait un quart d'heure. Du reste il n'était pas dit que je serais en état de garder même une gorgée d'eau. Mon estomac ne tolérait plus rien. Même la salive que j'avalais me donnait la nausée.

Mais les boutons ! je n’avais encore rien essayé du côté des boutons ! Je m’arrêtai brusquement et me mis à sourire. Peut-être y avait-il tout de même un remède ! Je n’étais pas condamné sans rémission ! J’en tirerai très certainement dix öre ; demain j’en trouverais dix autres ailleurs et jeudi on me paierait mon article au journal. J’allais voir, cela s’arrangerait ! Vraiment, avoir pu oublier les boutons ! Je les sortis de ma poche et les considérai en reprenant ma marche. La joie obscurcit mon regard, je ne voyais plus rien de la rue où je marchais.

Comme je connaissais exactement le grand sous-sol, mon refuge dans les sombres soirs, mon vampirique ami ! Un à un, mes effets avaient disparu dans cet antre, mes menus objets de famille, mon dernier livre. Aux jours d’enchères j’y descendais volontiers en spectateur et j’avais une joie chaque fois que mes livres me semblaient tomber en bonnes mains. Magelsen, l’acteur, avait ma montre, et j’en étais presque fier. Une connaissance avait acheté un almanach où se trouvait mon premier petit essai poétique, et mon pardessus avait échoué dans l’atelier d’un photographe, comme accessoire. Ainsi donc il n’y avait rien à redire à quoi que ce fût.

Je tenais mes boutons préparés dans ma main et j’entrai.

« Mon oncle » est assis à son pupitre et écrit.

« Je ne suis pas pressé », lui dis-je, dans ma crainte de le déranger et de l’agacer par ma requête.

Ma voix avait un son si étrangement creux que je la reconnus à peine moi-même et mon cœur battait comme un marteau.

Il vint vers moi en souriant, à son habitude, posa les deux mains à plat sur le comptoir et me dévisagea sans mot dire.

« Oui, j’avais là quelque chose, je voulais lui demander s’il n’en trouverait pas l’emploi… quelque chose qui ne faisait que m’embarrasser à la maison, je vous assure, une vraie calamité, quelques boutons.

— Eh bien, qu’est-ce que c’était, qu’est-ce que c’était que ces boutons ? » Et il approche ses yeux tout contre ma main.

« S’il ne pouvait pas m’en donner quelques öre... Autant qu’il le jugerait bon... Tout à fait à son estimation...

— Pour ces boutons-là ? » Et « Mon oncle » me fixe avec stupéfaction. Pour *ces* boutons ?

— Juste de quoi acheter un cigare, ou ce qu’il voudrait. Je passai devant la porte et j’avais voulu m’informer. »

Alors le vieil usurier se mit à rire et retourna à son pupitre sans ajouter un mot. Je restais planté là.

À vrai dire je n’avais pas eu grand espoir et pourtant j’avais cru possible d’être tiré d’affaire. Ce rire était ma condamnation à mort. Il ne servirait sans doute à rien non plus d’essayer de placer mes lunettes.

« Naturellement, je mettrais dans le lot mes lunettes, cela va de soi, dis-je en les enlevant. Seulement dix öre, ou s’il voulait, cinq öre ?

— Vous savez bien que je ne peux rien prêter sur vos lunettes, dit « Mon oncle », je vous l’ai déjà dit.

— Mais j’ai besoin d’un timbre, dis-je d’une voix sourde ; je n’ai même pas pu faire partir les lettres que j’avais à écrire. Un timbre de dix ou de cinq öre, absolument comme il vous plaira.

— Que Dieu vous bénisse et fichez-moi le camp ! » répondit-il, en faisant vers moi un geste de la main.

Bon, bon, n’en parlons plus ! me dis-je à moi-même. Machinalement je remis mes lunettes, repris les boutons et partis. Je dis bonsoir et fermai la porte derrière moi comme d’habitude. Voilà, il n’y avait plus rien à faire ! Dans la cage de l’escalier je m’arrêtai et regardai encore une fois les boutons.

Dire qu'il n'en veut à aucun prix ! fis-je ; ce sont pourtant des boutons presque neufs ; je ne peux pas comprendre ça !

Tandis que j'étais plongé dans ces considérations un homme passa devant moi en descendant au sous-sol. Dans sa hâte il m'avait légèrement heurté, nous nous excusâmes tous deux et je me retournai pour le regarder.

« Non, c'est toi ? » dit-il brusquement, au bas de l'escalier. Il remonta et je le reconnus. « Dieu me pardonne, quelle mine tu as ! dit-il. Qu'est-ce que tu as fait là-bas ?

« Oh !… des affaires. Tu y descends, dis-je ?

— Qu'est-ce que tu y as porté ? »

Mes genoux tremblaient, je m'appuyai au mur et tendis ma main ouverte avec les boutons.

« Ah ! diable ! cria-t-il. Non, ça va trop loin !

— Bonne nuit ! dis-je, en faisant mine de partir ; je sentais des sanglots dans ma poitrine.

— Non, attends un moment ! »

Que devais-je attendre ? Lui-même était sur le chemin de « Ma tante », il lui portait peut-être sa bague de fiançailles, il avait jeûné plusieurs jours, il devait de l'argent à son hôtesse.

« Oui, répondis-je, si tu fais vite…

— Naturellement, dit-il, en me prenant le bras ; mais que je te dise : je ne te crois pas, tu es un idiot ; c'est mieux que tu descendes avec moi. »

Je compris son intention et soudain il me revint un petit sentiment d'honneur et je répondis :

« Je ne peux pas ! J'ai promis d'être rue Bernt-Anker à sept heures et demie et…

— Sept heures et demie, très bien ! Mais il est huit heures. J'ai ma montre dans la main, c'est elle que je porte là-bas. Allons, entre ! pécheur affamé ! Je toucherai au moins cinq couronnes pour toi. »

Et il me poussa dans le sous-sol.

TROISIÈME PARTIE

Une semaine passa dans la magnificence et dans la joie.

Le plus mauvais pas était franchi, cette fois encore, j'avais à manger chaque jour, mon courage grandissait et je mettais les fers au feu, l'un après l'autre. J'avais trois ou quatre articles en train, qui pillaient mon pauvre cerveau, lui dérobant chaque étincelle, chaque pensée qui y poignait, et il me semblait que cela marchait mieux qu'avant. Mon dernier article, celui qui m'avait coûté tant d'allées et venues et en qui j'avais mis tant d'espoir, m'avait déjà été rendu par le rédacteur en chef et je l'avais anéanti sur-le-champ, furieux, vexé, sans le relire. Afin de m'ouvrir plusieurs débouchés pour l'avenir, je voulais essayer dans un autre journal. Au pis aller, si là non plus je ne réussissais pas, j'avais toujours la ressource des navires. *La Nonne* était à quai là-bas, parée à partir, et je pourrais peut-être, en payant de mon travail, y obtenir passage pour Arkhangel ou n'importe quel port où elle irait. Ainsi donc je ne manquais pas de perspectives d'aucun côté.

La dernière crise m'avait fort malmené ; je commençais à perdre mes cheveux par grandes masses, j'avais aussi des maux de tête qui me faisaient beaucoup souffrir, surtout le matin, et la nervosité ne voulait pas céder.

J'écrivais maintenant avec les mains enveloppées de linges, car la sensation de ma propre haleine sur la peau m'était intolérable. Quand Jens Olai claquait fort la porte de l'écurie en dessous, ou quand un chien, entré dans l'arrière-cour, se mettait à aboyer, c'étaient comme des pointes de glace qui me pénétraient jusqu'à la moelle des os et me piquaient de tous les côtés. J'étais passablement mal en point.

Jour après jour je trimais sur mon travail, m'accordant à peine le temps d'avaler ma nourriture avant de me remettre à écrire. En ce temps-là mon lit, aussi bien que mon petit bureau vacillant, étaient submergés de notes et de feuillets d'écriture auxquels je travaillais alternativement. J'y ajoutais de nouvelles choses qui pouvaient me venir à l'esprit au cours de la journée ; je raturais, je ravivais les points morts avec un mot coloré de-ci de-là, j'avançais à grand-peine de phrase en phrase, au prix des pires efforts. Un après-midi, l'un de mes articles était enfin terminé ; heureux et joyeux, je le mis dans ma poche et me rendis chez « le Commandeur ». Il était grand temps de faire à nouveau une expédition en vue d'un peu d'argent, il ne me restait pas beaucoup d'öre.

« Le Commandeur » me pria de m'asseoir un instant, il allait tout de suite... Et il continua à écrire.

Je jetai un regard circulaire dans le petit bureau : des bustes, des lithographies, des coupures, un panier à papiers démesuré qui avait l'air de pouvoir engloutir un homme corps et biens. Je me sentais l'âme triste à la vue de cette énorme bouche, cette gueule de dragon toujours ouverte, toujours prête à recevoir de nouveaux travaux refusés... de nouveaux espoirs brisés.

« Quelle date sommes-nous ? dit tout à coup « le Commandeur » là-bas à sa table.

— Le 28, répondis-je, heureux de pouvoir lui rendre service.

— Le 28 ». Et il continue à écrire. Finalement, il met sous enveloppe quelques lettres, jette des papiers au panier et pose sa plume. Il se tourne sur sa chaise et me regarde. En s'apercevant que je suis resté près de la porte, il me fait, de la main, un signe mi-comique, mi-sérieux et me montre une chaise.

De peur qu'il ne remarque l'absence de mon gilet, je me détourne pour ouvrir ma jaquette et prendre le manuscrit dans ma poche.

« Ce n'est qu'une petit étude sur Correggio, dis-je, malheureusement ce n'est sans doute pas écrit de telle sorte que... »

Il me prend les papiers de la main et se met à les feuilleter. Il tourne son visage vers moi.

Ainsi, voilà, vu de près, l'aspect de cet homme dont j'entendais le nom déjà dans ma première jeunesse et dont le journal avait eu sur moi la plus grande influence durant des années. Ses cheveux sont bouclés et ses beaux yeux bruns sont un peu inquiets ; il a pour habitude de souffler du nez de temps à autre. Un pasteur écossais ne pourrait pas avoir l'air plus onctueux que ce redoutable homme de plume dont les mots ont toujours laissé des cinglures sanglantes partout où ils sont tombés. Un singulier sentiment de crainte et d'admiration envers cet homme s'empare de moi. Les larmes sont tout près de me venir aux yeux et involontairement je m'avance d'un pas pour lui dire quelle profonde affection j'ai pour lui à cause de tout ce qu'il m'a appris, et le prier de ne pas me faire de tort. Je ne suis qu'un pauvre diable, déjà assez malheureux sans cela.

Il leva les yeux et plia lentement mon manuscrit, tout en réfléchissant. Afin de lui faciliter un refus, je tends la main en disant :

« Non, naturellement, c'est inutilisable ? » Et je souris pour lui donner l'impression que je prends la chose légèrement.

« Il faut que ce soit tellement populaire, tout ce que nous publions, répond-il. Vous savez à quel public nous nous adressons. Mais ne pourriez-vous pas essayer de simplifier un peu ? Ou trouver autre chose que les gens comprennent mieux ? »

Ses égards m'étonnent. Je comprends que mon article est refusé et cependant je n'aurais pas pu souhaiter un refus plus

élégant. Pour ne pas le retenir plus longtemps, je réponds : « Oh ! oui, je le peux très bien. »

Je me dirige vers la porte. Hem. Il devait m'excuser de lui avoir fait perdre son temps pour cet article. Je m'incline et pose la main sur le bouton.

« Si vous en avez besoin, dit-il, vous pouvez toujours toucher une petite avance. Vous écrirez bien pour la somme. »

Il avait bien vu que je n'étais pas capable d'écrire. Son offre m'humiliait donc un peu, et je répondis :

« Non, merci, je puis me tirer d'affaire encore un moment. Néanmoins, je vous remercie beaucoup. Adieu !

— Adieu ! » répond « le Commandeur » en se retournant aussitôt vers son bureau.

Il m'avait quand même traité avec une bienveillance imméritée et je lui en étais reconnaissant ; je saurais du reste lui revaloir ça. Je me proposais de ne pas retourner le voir avant de pouvoir lui apporter un travail dont je serais pleinement satisfait, un travail qui pourrait étonner un peu « le Commandeur » et l'amener à me faire verser dix couronnes sans un moment d'hésitation. Et je rentrai chez moi et me remis à écrire.

Les soirs suivants, à huit heures environ, alors que le gaz était allumé, il m'arriva régulièrement ceci :

Quand je sors de la porte cochère, pour faire un tour de promenade dans les rues après la peine et les importunités de la journée, une dame vêtue de noir se tient auprès du réverbère tout contre la porte ; elle tourne son visage vers moi et me suit des yeux quand je passe devant elle. Je remarque qu'elle porte constamment le même costume, la même voilette épaisse qui cache son visage et lui retombe sur la poitrine, et dans la main un petit parapluie avec un anneau d'ivoire au manche.

Cela faisait déjà le troisième soir que je la voyais là, toujours au même endroit ; dès que je la dépassais, elle faisait lentement demi-tour et descendait la rue, en s'éloignant de moi.

Mon cerveau énervé sortit ses antennes et j'eus tout de suite l'absurde pressentiment que sa visite était pour moi. Finalement, j'étais presque sur le point de lui adresser la parole, de lui demander si elle cherchait quelqu'un, si elle avait besoin de mon aide en quoi que ce fût, si je devais l'accompagner jusque chez elle, tout mal vêtu que je fusse, hélas ! et la protéger dans les rues sombres. Mais j'avais une crainte imprécise que cela finit par me coûter quelque chose : un verre de vin, un tour de voiture, et je n'avais plus du tout d'argent. Mes poches désespérément vides avaient sur moi un effet trop déprimant et je n'eus même pas le courage de l'examiner un peu curieusement en passant près d'elle. La faim avait recommencé à me tourmenter, je n'avais pas mangé depuis la veille au soir ; sans doute ce n'était pas un temps très long : j'avais souvent réussi à tenir plusieurs jours. Mais j'avais commencé à m'affaiblir notablement, je ne pouvais plus du tout jeûner comme auparavant, un seul jour maintenant suffisait presque à me donner des vertiges et je souffrais de vomissements fréquents aussitôt que je buvais de l'eau. Ajoutez à cela que j'avais froid la nuit ; je couchais tout habillé comme j'étais le jour, et je gelais à en devenir bleu ; chaque soir, j'étais glacé de frissons et je devenais tout roide en dormant. La vieille couverture ne pouvait plus me garantir du courant d'air et je me réveillais le matin parce que l'acerbe vent de frimas qui entrait chez moi m'avait enchifrené.

Je vais par les rues et pense au moyen de me tenir à flot jusqu'à ce que j'aie terminé mon prochain article. Si seulement j'avais une bougie, j'essaierais de forcer le train en passant la nuit ; cela me prendrait une couple d'heures, une fois bien en verve ; alors demain, je pourrais de nouveau m'adresser au « Commandeur ».

Sans plus réfléchir j'entre à l'*Oplandsk*, pour chercher mon jeune ami de la banque et me procurer les dix öre d'une bougie. On me laissa sans encombre traverser toutes les salles ; je passai devant une douzaine de tables où les consommateurs étaient à manger, boire, bavarder ; je poussai jusqu'au fond du café, jusque dans le « Salon Rouge » sans trouver mon homme. Penaud et agacé, je ressortis dans la rue et me mis à marcher dans la direction du Château.

N'étais-je pas aussi le diable, le diable ardent, vivant, éternel ! que mes tribulations ne voulussent jamais finir ! À longs pas rageurs, le col de ma jaquette brutalement relevé sur la nuque, les mains serrées dans mes poches de pantalon, j'allais, injuriant mon étoile de malheur tout le long du chemin. Pas une heure vraiment sans souci durant sept, huit mois, pas la nourriture strictement nécessaire toute une courte semaine avant que la misère me jetât de nouveau à genoux. Par-dessus le marché, j'étais resté honnête au beau milieu de ma misère, honnête de fond en comble. Dieu me pardonne ! comme j'avais été ridicule ! Et je commençai à me raconter à moi-même comment j'avais eu des remords jadis rien que pour avoir porté au mont-de-piété la couverture de Hans Pauli. J'eus un rire sarcastique pour ma délicate probité, je crachai par terre, de mépris, et je ne trouvais pas de mots pour me moquer de ma sottise. Ah ! si c'était maintenant ! Qu'en ce moment je trouve dans la rue la tirelire d'une écolière, l'unique öre d'une pauvre veuve, je les ramasserais et les fourrerais dans ma poche de propos délibéré, et je dormirais par là-dessus toute la nuit comme une souche. Je n'avais pas souffert impunément d'indicibles souffrances, ma patience était à bout, j'étais prêt à n'importe quoi.

Je fis trois ou quatre fois le tour du Château, puis je pris la résolution de rentrer chez moi, je fis encore un petit tour dans le parc et finalement je redescendis la rue Karl-Johan.

Il était environ onze heures. La rue était passablement obscure et des gens erraient de tous côtés, tantôt par couples silen-

cieux, tantôt par groupes bruyants. Le grand moment était venu, l'heure de la pariade où le trafic secret bat son plein, où s'ébauchent les joyeuses aventures. Des jupes froufroutantes, çà et là un bref rire sensuel, des poitrines houleuses, des souffles violents, haletants ; là-bas vers le Grand Hôtel, une voix qui appelle : « Emma ! » Toute la rue n'était qu'un marais d'où montaient de chaudes vapeurs.

Involontairement, j'explore mes poches, à la recherche de deux couronnes. Cette passion qui vibre dans chaque mouvement des passants, cette sombre lumière des réverbères, cette nuit calme, comme enceinte – tout cela commençait à m'attaquer le système nerveux – cet air plein de chuchotements, d'étreintes, d'aveux tremblants, de paroles inexprimées, de petits cris. Quelques matous font l'amour à grands cris sous la porte de Blomqvist. Et je n'avais pas les deux couronnes. C'était une désolation, une misère sans pareille d'être à ce point indigent ! Quelle humiliation, quel déshonneur ! Et de nouveau, je pensai à l'ultime denier d'une pauvre veuve que je volerais, à la tirelire ou au mouchoir d'un écolier, à la besace d'un mendiant que sans plus de façon je porterais au chiffonnier pour faire la noce avec l'argent. Pour me consoler moi-même et m'innocenter, je me mis à inventer tous les défauts possibles chez ces gens joyeux qui me frôlaient ; je haussais furieusement les épaules et jetais des regards méprisants sur tous ceux qui défilaient devant moi, couple à couple. Ces étudiants frugaux, suceurs de bonbons, qui croyaient faire une débauche « européenne » quand ils avaient réussi à caresser le sein d'une cousette ! Ces jeunes messieurs, banquiers, négociants, lions du boulevard, qui ne faisaient pas fi même des filles à matelots, des épaisses maritornes du marché aux vaches qui se laissaient tomber sous la première porte cochère venue pour une chope de bière ! Quelles sirènes ! La place à leur côté était encore chaude du pompier ou du palefrenier de la nuit dernière ; le trône était toujours vacant, toujours grand ouvert : je vous en prie, montez donc !... Je crachais au loin sur le trottoir sans me soucier si cela pouvait atteindre quelqu'un, j'étais furieux, plein de mépris

pour ces gens qui se frottaient l'un contre l'autre et s'appariaient en plein sous mes yeux. Je levais la tête et goûtais à part moi la bénédiction de pouvoir conserver pur mon propre sentier.

Place du Storting, je rencontrai une fille qui me dévisagea très fixement quand j'arrivai à sa hauteur.

« Bonsoir, dis-je.

— Bonsoir ! » et elle s'arrêta.

« Hem ! Elle était si tard dehors ? N'était-ce pas un peu risqué pour une jeune dame de se promener rue Karl-Johan à ce moment de la journée ? Non ! Mais ne lui adressait-on jamais la parole, ne l'importunait-on pas, je veux dire, tranchons le mot, ne lui demandait-on pas à rentrer avec elle ? »

Elle me fixa avec stupéfaction, examina mon visage pour voir quelle pouvait être mon arrière-pensée. Puis elle passa brusquement sa main sous mon bras, en disant :

« Eh bien, en route ! »

Je la suivis. Quand nous eûmes fait quelques pas le long de la station de voitures, je m'arrêtai, dégageai mon bras et dis :

« Écoutez, mon amie, je ne possède pas un öre. » Et je me disposai à m'en aller.

Pour commencer, elle ne voulait pas me croire : mais après avoir farfouillé dans toutes mes poches sans rien trouver, elle se fâcha, jeta fièrement la tête en arrière et me traita de fauché.

« Bonne nuit, dis-je.

— Attendez un peu ! cria-t-elle. Est-ce que vos lunettes sont en or ?

— Non.

— Alors, allez au diable ! »

Et je m'en allai.

Au bout d'une minute, elle se mit à courir après moi et me rappela.

« Vous pouvez venir avec moi, quand même », dit-elle.

Je me sentis humilié par cette offre d'une pauvre fille des rues et je refusai. Du reste, la nuit était très avancée et j'étais attendu quelque part ; et puis elle n'avait pas les moyens de faire de tels sacrifices.

« Si, maintenant je veux que vous veniez avec moi.

— Mais je ne marche pas dans ces conditions.

— Naturellement, vous allez chez une autre, dit-elle.

— Non », répondis-je.

Ah ! tout mon mécanisme était détraqué ; les filles étaient devenues pour moi presque comme des hommes, la misère m'avait totalement desséché. Mais j'eus le sentiment de me trouver dans une situation pitoyable vis-à-vis de cette singulière fille et je résolus de sauver la face.

« Comment vous appelez-vous ? » demandai-je.

« Marie ? Bon. Eh bien, écoutez, Marie ! » Et je me mis à lui expliquer ma conduite. La fille était de plus en plus stupéfaite. Avait-elle cru que j'étais de ces gens qui vont le soir par les rues raccrocher les petites filles ? Avait-elle vraiment si mauvaise opinion de moi ? Peut-être lui avais-je dit quelque parole malhonnête au commencement ? Est-ce que l'on se comportait comme moi quand on avait de mauvais desseins ? Bref, je lui avais adressé la parole et l'avais accompagnée ces quelques pas pour voir jusqu'où elle pousserait le jeu. Du reste mon nom était tel et tel, le pasteur tel et tel. Bonne nuit ! Allez et ne péchez plus !

Là-dessus je partis.

Je me frottais les mains, ravi de mon excellente trouvaille, et je parlais haut tout seul. Quelle joie c'était d'errer ainsi en faisant de bonnes actions. J'avais peut-être donné à cette créature déchue la petite poussée qui la relèverait pour toute sa vie ! Et elle m'en saurait gré quand elle y réfléchirait ! jusque sur son lit de mort elle se souviendrait de moi, avec un cœur plein de reconnaissance. Oh ! cela n'était jamais perdu, d'être honnête quand même, honnête et probe ! J'étais d'une humeur absolument radieuse, je me sentais bien portant et courageux, quoi qu'il advînt ; si seulement j'avais eu une bougie, peut-être aurais-je pu terminer mon article ! J'allais, balançant au bout de mon doigt ma clef neuve, fredonnant, sifflotant, et je cherchais un expédient pour me procurer de la lumière. Il n'y avait pas d'autre moyen, il fallait descendre mon attirail à écrire dans la rue, sous le réverbère. J'ouvris la grande porte et montai chercher mes papiers.

En redescendant, je fermai la porte à clef, du dehors, et je m'installai dans le rayonnement du réverbère. Partout le calme, je n'entendais que les lourds pas cliquetants d'un agent dans le bas de la rue Traversière et, tout là-bas dans la direction de la butte Saint-Jean, un chien qui aboyait. Rien ne me dérangeait. Je relevai le collet de ma jaquette jusqu'aux oreilles et me mis à penser de toutes mes forces. Ce me serait d'une aide bien précieuse, si j'avais la chance de mettre sur pied la conclusion de cette petite étude. J'étais justement à un point un peu difficile : il fallait trouver une imperceptible transition pour passer à une nouvelle idée, puis un finale, *glissando*, en sourdine, un long murmure qui devait enfin s'achever par un *climax* abrupt, affolant comme un coup de canon ou le bruit d'une montagne qui éclate. Un point.

Mais les mots ne voulaient pas me venir. Je relus tout le morceau depuis le début. Je lisais à haute voix chaque phrase et il m'était absolument impossible de rassembler mes pensées

pour ce *climax* à grand fracas. Par-dessus le marché, pendant que j'y travaillais, l'agent de police vint se poster au beau milieu de la rue à petite distance de moi et gâcher toute mon inspiration. Que lui importait que je fusse en train d'écrire l'admirable *climax* d'un article pour « le Commandeur » ? Grand Dieu, comme il m'était impossible de me tenir à flot, quoi que je pusse tenter ! Je restai là une heure ; l'agent s'en alla ; le froid commençait à devenir trop vif pour rester sans bouger. Découragé et déprimé par cette nouvelle tentative avortée, je rouvris la porte et montai à ma chambre.

Il faisait froid là-haut et je pouvais à peine voir ma fenêtre dans les ténèbres épaisses. Je tâtonnai jusqu'à mon lit, retirai mes souliers et m'assis pour réchauffer mes pieds entre mes mains. Puis je me couchai – comme je le faisais depuis longtemps – tel que j'étais tout habillé.

Le lendemain matin, je me mis sur mon séant dans mon lit, dès qu'il fit jour, et je repris mon article. Je restai dans cette position jusqu'à midi. J'avais tout juste accouché de dix à vingt lignes. Et je n'en étais pas encore arrivé au finale.

Je me levai, chaussai mes souliers et me mis à marcher de long en large par la chambre pour me réchauffer. Il y avait de la glace aux vitres des fenêtres : je regardai dehors ; il neigeait, en bas dans l'arrière-cour une épaisse couche de neige s'étendait sur le pavé et sur la fontaine.

Je vaquai par ma chambre, fis quelques tours çà et là au hasard, grattai les murs avec mes ongles, posai avec précaution mon front contre la porte, frappai le plancher de l'index et prêtai attentivement l'oreille, le tout sans aucun dessein, mais avec calme et circonspection, comme si j'avais en vue une affaire d'importance. Cependant, je dis coup sur coup, assez haut pour l'entendre moi-même : « Mais, Grand Dieu, c'est la folie ! » Et je continuai de plus belle. Après un long moment, peut-être une couple d'heures, je rassemblai mes forces, me mordis les lèvres

et me roidis du mieux que je pus. Il fallait que cela finît ! Je cherchai un copeau à mâcher et me remis résolument à écrire.

À grand-peine je mis sur pied quelques courtes phrases, une vingtaine de pauvres mots que je m'arrachai à toutes forces, pour au moins avancer. Puis je m'arrêtai ; ma tête était vide, je n'en pouvais plus. Et comme j'étais absolument incapable d'aller plus loin, je me mis à fixer des yeux grands ouverts sur ces derniers mots, sur cette feuille inachevée ; je regardais stupidement ces étranges caractères tremblants qui me guettaient comme de petites figures hérissées, sorties du papier, et je finis par ne plus rien y comprendre, et ne plus penser à rien.

Le temps passait. J'entendais le trafic dans la rue, le bruit des voitures et des chevaux ; la voix de Jens Olai montait vers moi quand il parlait aux chevaux dans l'écurie. J'étais absolument abruti, je claquais tout doucement de la langue, mais sans rien faire d'autre. Ma poitrine était dans un triste état.

Il commença à faire sombre, je m'affaissai de plus en plus, la fatigue m'accabla et je me recouchai sur mon lit. Pour me réchauffer les mains, je passai les doigts dans mes cheveux, en long, en large, et en travers. Je ramenais de petites mèches, des touffes détachées qui me restaient entre les doigts et inondaient l'oreiller. Je n'y pensais pas précisément à ce moment, c'était comme si la chose ne me regardait pas ; d'ailleurs j'avais des cheveux de reste. Je tentai de nouveau de secouer cette étrange torpeur qui s'infiltrait dans tous mes membres comme une brume ; je me mis sur mon séant, me frappai à main plate sur les genoux, toussai aussi fort que me le permettait ma poitrine... et je retombai de nouveau. Rien n'y faisait ; je m'éteignais sans remède, les yeux ouverts, fixés droit au plafond. Finalement, je fourrai mon index dans ma bouche et me mis à le téter. Quelque chose commença à remuer dans mon cerveau, une idée qui se frayait un chemin là-dedans, une invention totalement démente : Hein ! Si je mordais ? Et sans une minute de réflexion, je fermai les yeux et serrai les dents.

Je bondis. Enfin j'étais réveillé. Un peu de sang suintait de mon doigt et je le léchais à mesure. Cela ne faisait pas mal, la blessure n'était rien, du reste ; mais d'un coup j'étais revenu à moi ; je secouai la tête, allai à la fenêtre et cherchai un chiffon pour la plaie. Tandis que je vaquais à cette occupation, mes yeux s'emplirent d'eau et je pleurai silencieusement pour moi seul. Ce maigre doigt mordu avait un air si affligé. Dieu du Ciel, à quel point en étais-je arrivé !

L'obscurité s'épaissit. Peut-être ne serait-il pas impossible d'écrire mon finale dans la soirée si seulement j'avais une bougie. Ma tête était redevenue claire, les pensées allaient et venaient comme d'habitude et je ne souffrais pas particulièrement ; je ne sentais même pas la faim aussi fort que quelques heures plus tôt, je pouvais bien tenir jusqu'au lendemain. Peut-être pourrais-je obtenir une bougie à crédit, provisoirement, en m'adressant à la boutique d'articles de ménage et en expliquant ma situation. On me connaissait si bien là-bas ; dans les bons jours, alors que j'en avais les moyens, j'y avais acheté bien des pains. Cela ne faisait pas de doute que j'y obtiendrais une bougie, sur ma bonne renommée. Et, pour la première fois depuis longtemps, je me mis à brosser un peu mes vêtements et à enlever les cheveux tombés sur ma jaquette, autant que faire se pouvait dans l'obscurité. Puis je descendis à tâtons l'escalier.

En arrivant dans la rue, il me vint à l'idée que je ferais peut-être mieux de demander un pain. L'indécision me prit, je m'arrêtai et me mis à réfléchir. « En aucune façon ! » me répondis-je finalement à moi-même. Je n'étais malheureusement plus en état de tolérer aucune nourriture ; les mêmes histoires se reproduiraient, avec des visions, des pressentiments, des idées insensées. Mon article ne serait jamais fini, et il s'agissait d'aller trouver « le Commandeur » avant qu'il m'eût de nouveau oublié. « En aucune façon ! » Et je me décidai pour une bougie.

Et j'entrai dans la boutique.

Une femme se tient près du comptoir et fait des achats ; à côté de moi s'étalent plusieurs petits paquets dans des papiers différents. Le commis, qui me connaît et sait ce que j'ai l'habitude d'acheter, quitte la femme et, sans autre formalité, enveloppe un pain dans un journal et me le tend.

« Non… justement, ce soir, c'était une bougie. »

Je dis cela très doucement et humblement, pour ne pas l'agacer et ne pas gâcher ma chance d'obtenir la bougie à crédit.

Ma réponse le prit à l'improviste, c'était la première fois que je lui demandais autre chose que du pain.

« Ah ! bien, alors vous attendrez un peu », dit-il, et il se remet à servir la femme.

Elle ramasse ses emplettes, paie, donne un billet de cinq couronnes sur lequel on lui rend la monnaie, et s'en va.

Maintenant nous sommes seuls, le commis et moi.

Il dit :

« Ah ! oui, alors, c'est une bougie. » Et il déchire un paquet de bougies et en sort une pour moi.

Il me regarde et je le regarde, ma requête au bord des lèvres que je n'arrive pas à lui faire franchir.

« Mais, c'est vrai, dit-il tout à coup, vous avez payé. »

Il dit simplement que j'avais payé ; j'entendis chaque mot. Et il se met à tirer de la caisse des pièces d'argent et à les compter, couronne à couronne, des pièces luisantes, dodues… il me rend la monnaie sur cinq couronnes, les cinq couronnes de la femme.

« S'il vous plaît », dit-il.

Je reste une seconde à regarder cet argent ; j'ai le sentiment qu'il y a quelque chose qui cloche, je ne réfléchis pas, je ne pense à rien du tout, je tombe simplement en extase devant toute cette richesse qui s'étale et luit sous mes yeux. Et machinalement, je ramasse la monnaie.

Je reste devant le comptoir, stupide d'étonnement, accablé, anéanti ; je fais un pas vers la porte et je m'arrête. Je dirige mon regard vers certain point de la cloison : il pend là une petite clochette passée dans un collier de cuir et, au-dessous, un paquet de lacets. Et je reste les yeux fixés sur ces objets.

Le commis croit que je veux entamer une conversation, du moment que je ne me presse pas davantage, et il dit, tout en rangeant quelques feuilles de papier d'emballage qui traînent sur le comptoir :

« On dirait que c'est l'hiver qui vient.

— Hem ! Oui, répondis-je, on dirait que c'est l'hiver qui vient. Ça en a tout l'air. » Et un peu après j'ajoute : « Bah ! ce n'est pas trop tôt. Mais ça en a vraiment tout l'air. Du reste, ce n'est pas trop tôt non plus. »

Je m'entendis proférer ces insanités, mais je percevais chaque mot que je disais comme s'il venait d'une autre personne.

« Ah ! vous trouvez », dit le commis.

Je mis la main dans ma poche, avec l'argent, tournai le bec-de-cane et sortis ; je m'entendis dire bonsoir et le commis répondre.

J'étais déjà à quelques pas du perron, quand la porte de la boutique s'ouvrit violemment et le commis m'appela. Je me retournai sans étonnement, sans l'ombre d'inquiétude ; je me contentai de rassembler la monnaie dans ma main et me préparai à la rendre.

« S’il vous plaît, vous avez oublié votre bougie, dit le commis.

— Oh ! merci, répondis-je tranquillement. Merci ! Merci ! »

Et me revoilà descendant la rue, ma bougie à la main.

Ma première pensée raisonnable fut pour la monnaie. J’allai vers un réverbère et la recomptai, la soupesai dans ma main, et je souris. Ainsi j’étais tout de même magnifiquement tiré d’embarras, grandiosement, merveilleusement tiré d’embarras pour un long, long temps ! Je remis la main dans ma poche, avec l’argent, et je partis.

Devant une gargote dans la Grande-Rue, je m’arrêtai et délibérai froidement et tranquillement si je me risquerais à prendre un petit lunch dès maintenant. J’entendais à l’intérieur le cliquetis des assiettes et des couteaux et le son de la viande qu’on bat ; ce fut pour moi une tentation trop forte, j’entrai.

« Un bifteck ! dis-je.

— Un bifteck ! » cria la bonne dans un guichet.

Je m’installai à une petite table inoccupée, tout près de la porte, et j’attendis. Il faisait un peu sombre dans le coin où j’étais assis, je me sentais assez bien caché et je me mis à penser. De temps à autre la bonne me jetait un coup d’œil quelque peu curieux.

Ma première malhonnêteté véritable était commise, mon premier vol, auprès duquel tous mes tours antérieurs ne comptaient pour rien ; ma première petite... grande chute... Baste ! Il n’y avait pas à y revenir. Du reste, j’avais toute liberté d’arranger la chose plus tard avec l’épicier, ultérieurement, quand j’en trouverais l’occasion propice. Je n’étais pas obligé de continuer dans cette voie ; d’ailleurs je ne m’étais pas fait fort de vivre plus honnêtement que tous les autres hommes, il n’y avait pas contrat...

« Le bifteck vient-il bientôt, croyez-vous ?

— Oui, tout de suite. » La bonne ouvre le guichet et regarde dans la cuisine.

Mais si l'affaire se découvrait ? Si le commis en venait à concevoir des soupçons, s'il commençait à réfléchir à l'incident du pain, aux cinq couronnes sur lesquelles il avait rendu la monnaie à la femme ? Il n'était pas impossible que cela lui revînt en mémoire, peut-être la prochaine fois que j'entrerais dans la boutique. Eh bien, Grand Dieu !... Je haussai les épaules à la dérobée.

« S'il vous plaît ! dit aimablement la bonne en posant le bifteck sur la table. Mais vous ne voulez pas plutôt passer dans une autre salle ? Il fait si sombre ici.

— Non, merci, je préfère rester ici », répondis-je.

Tout à coup son amabilité m'émeut, je paie le bifteck immédiatement, lui donne au hasard ce que j'ai attrapé au fond de ma poche et lui referme la main dessus. Elle sourit et je dis pour plaisanter, les larmes aux yeux : « Vous garderez le reste pour vous acheter une ferme... Grand bien vous fasse ! »

Je me mis à manger ; au fur et à mesure, je devenais de plus en plus vorace, et j'avalais de gros morceaux sans les mâcher. Je déchirai la viande comme un cannibale.

La bonne revint vers moi.

« Vous ne voulez pas quelque chose à boire ? » dit-elle. Et elle se penche un peu vers moi.

Je la regardai ; elle parlait très bas, presque timidement ; elle baissa les yeux.

« Par exemple, une demi-bouteille de bière, ou ce que vous voudrez... c'est moi qui... par-dessus le marché... si vous voulez bien...

— Non, merci bien, répondis-je. Pas maintenant. Je reviendrai une autre fois. »

Elle se retira et s'assit derrière le comptoir ; je ne voyais plus que sa tête. Drôle de créature !

Quand j'eus fini, je gagnai la porte tout d'un coup. J'avais déjà la nausée. La bonne se leva. J'avais peur d'entrer dans la lumière, je redoutais de me faire trop voir de cette jeune fille qui ne soupçonnait pas ma misère. Aussi lui dis-je rapidement bonne nuit, m'inclinai et partis.

La nourriture commençait à faire son effet ; j'en souffrais beaucoup et je ne pourrais certainement pas la garder longtemps. Tout en marchant, je vidais ma bouche à chaque coin sombre devant lequel je passais, je luttais pour calmer les nausées qui me creusaient derechef, je serrais les poings et me raidissais, je frappais du pied le pavé et ravalais rageusement ce qui remontait... en vain ! Je finis par courir sous une porte cochère, plié en deux, aveuglé par l'eau qui me jaillissait des yeux, et je me vidai de nouveau.

Cela m'exaspéra, je remontai la rue en pleurant, je maudis les puissances cruelles quelles qu'elles fussent, qui me persécutaient de la sorte, je les vouai à l'infernale damnation et aux peines éternelles, en punition de leur bassesse. Les puissances étaient peu chevaleresques, vraiment bien peu chevaleresques, pourrait-on dire !... J'allai droit à un homme qui bayait devant une vitrine et lui demandai en toute hâte ce qu'il fallait, selon lui, donner à un homme qui avait longtemps jeûné. Il y allait de sa vie, dis-je, il ne supportait pas le bifteck.

« J'ai entendu dire que le lait est bon, du lait bouilli, répond l'homme, extrêmement surpris. Au reste, pour qui me demandez-vous ce renseignement ?

— Merci, merci ! dis-je. Il peut se faire que ce ne soit pas mauvais, du lait bouilli. »

Et je m'en vais.

Au premier café que je trouvai, j'entrai et demandai du lait bouilli. On me servit le lait, je le bus, tout chaud qu'il fût, l'avalai gloutonnement jusqu'à la dernière goutte, payai et repartis. Je pris le chemin de chez moi.

Alors il arriva quelque chose d'étrange. Devant ma porte, appuyée au bec de gaz et en plein dans sa lumière, se tient une personne que j'aperçois déjà à grande distance... c'est encore la dame en noir. La même dame en noir que les soirs précédents. Il n'y avait pas à s'y tromper, c'était la quatrième fois qu'elle se retrouvait au même endroit. Elle se tient absolument immobile.

Je trouve cela si bizarre qu'involontairement je ralentis le pas ; à ce moment, mes idées sont en bon ordre, mais je suis très surexcité, mes nerfs sont irrités par mon dernier repas. Comme à l'ordinaire, je passe tout contre elle, j'arrive presque à la porte et suis sur le point d'entrer. Alors je m'arrête. Il me vient une inspiration subite. Sans m'en rendre compte, je me tourne et vais droit à la dame, je la regarde en face et la salue :

« Bonsoir, mademoiselle !

— Bonsoir, répond-elle.

— Pardon, cherchait-elle quelqu'un ? Je l'avais déjà remarquée auparavant ; si je pouvais l'aider en quoi que ce fût ? Je vous demande infiniment pardon, d'ailleurs.

— Oh ! elle ne savait pas au juste...

— De l'autre côté de cette porte il n'habitait personne, à l'exception de trois ou quatre chevaux et moi ; c'était au demeurant une écurie et un atelier de ferblantier. Il était fort à craindre qu'elle fît fausse route si elle cherchait quelqu'un par ici. »

Alors elle détourne son visage et dit :

« Je ne cherche personne, je suis là tout simplement.

— Ah ! bien ! » Elle était là, tout simplement, elle restait là ainsi de soir en soir, par simple caprice. C'était un peu bizarre. Plus j'y réfléchissais, plus la dame me désorientait. Je résolus d'être audacieux. Je fis sonner un peu l'argent dans ma poche, et sans autres façons, je l'invitai à prendre un verre de vin quelque part... en l'honneur de l'hiver qui était venu, héhé... On n'avait pas besoin de beaucoup de temps... Mais elle ne voulait sans doute pas ?

« Oh ! non, merci, cela n'était peut-être pas convenable. Non, elle ne pouvait pas. Mais si j'étais assez gentil pour lui faire un bout de conduite, alors... Le chemin de son logis était passablement sombre et cela la gênait de remonter seule la rue Karl-Johan à une heure si avancée. »

Nous nous mîmes en route ; elle marchait à ma droite. Un sentiment singulier s'empara de moi, un beau sentiment : la conscience d'être en présence d'une jeune fille. Je la regardais tout le long du chemin. Le parfum de ses cheveux, la chaleur qui émanait de son corps, cette odeur féminine qu'elle répandait, la douceur de son haleine chaque fois qu'elle tournait son visage vers moi, tout cela m'inondait et pénétrait impétueusement tous mes sens. Je pouvais tout juste entrevoir un visage plein, un peu pâle sous la voilette, et une poitrine haute qui gonflait le manteau. La pensée de toutes ces splendeurs cachées dont je pressentais la présence sous le manteau et la voilette me troublait, me rendait idiotement heureux sans motif plausible ; je n'y pus résister davantage, je la touchai de la main, tâtai son épaule et souris stupidement. J'entendais battre mon cœur.

« Comme vous êtes étrange ! dis-je.

— Comment cela, au juste ?

— Eh bien, d'abord elle avait positivement l'habitude de rester plantée devant une porte d'écurie de soir en soir sans la

moindre intention, simplement parce que cela lui passait par la tête...

— Bah ! elle pouvait avoir ses raisons pour cela. D'ailleurs, elle aimait à veiller très avant dans la nuit, elle avait toujours adoré cela. Est-ce que cela me plaisait de me coucher avant minuit ?

— Moi ? S'il y avait au monde une chose que je détestais, c'était bien de me coucher avant minuit. Héhé !

— Héhé ! Vous voyez bien ! Alors elle s'offrait cette promenade les soirs où elle n'avait rien de mieux à faire ; elle habitait là-haut place Saint-Olaf...

— Ylajali ! criai-je.

— Vous dites ?

— J'ai dit simplement : « Ylajali... » ce n'est rien, continuez !

— Elle habitait là-haut place Saint-Olaf, menant une vie assez solitaire, avec sa maman. Mais celle-ci était si sourde qu'on ne pouvait pas causer avec elle. Qu'y avait-il de bizarre à ce qu'elle eût envie de sortir un peu ?

— Oh ! rien du tout ! répondis-je.

— Eh bien, alors ? et je pouvais entendre au son de sa voix qu'elle souriait.

— N'avait-elle pas une sœur ?

— Si, une sœur aînée... comment le savais-je, du reste ?... Mais elle était partie à Hambourg.

— Dernièrement ?

— Oh ! environ cinq semaines. Comment savais-je qu'elle avait une sœur ?

— Je ne le savais pas du tout, c'était une simple question. »

Nous nous tûmes. Un homme nous dépassa, qui portait une paire de souliers sous le bras ; à part cela, la rue était vide aussi loin que nous pouvions voir. Là-bas, vers *Tivoli*, brillait une longue rangée de lampes de couleur. Il ne neigeait plus. Le ciel était clair.

« Grand Dieu ! Vous n'avez pas froid sans pardessus ? » dit brusquement la dame en me regardant.

Fallait-il lui raconter pourquoi je n'avais pas de pardessus ? Révéler dès maintenant ma situation, l'effrayer et la mettre en fuite, sans plus attendre ? C'était pourtant délicieux de marcher à côté d'elle et de la tenir dans l'ignorance encore un petit moment. Je mentis ; je répondis :

« Non, pas le moins du monde. » Et pour passer à un autre sujet, je demandai ! « Avez-vous vu la ménagerie de *Tivoli* ?

— Non, répondit-elle. Ça vaut-il la peine d'être vu ? »

S'il lui prenait fantaisie d'y aller ? Entrer dans toute cette lumière, parmi tout ce monde ? Elle serait trop gênée : mes méchants vêtements, mon visage émacié, que je n'avais même pas lavé depuis deux jours, la feraient fuir, peut-être même découvrirait-elle que je n'avais pas de gilet...

Aussi répondis-je :

« Oh ! non, ça ne doit pas valoir la peine. » Et il me vint à l'esprit quelques heureuses idées, dont je fis aussitôt usage, quelques modestes paroles, restes de mon cerveau épuisé.

Qu'attendre d'une petite ménagerie comme ça ? Au reste, cela ne m'intéressait pas de voir des animaux en cage. Ces animaux savent qu'on est là à les regarder : ils sentent ces centaines de regards curieux et en subissent l'influence. Non, parlez-moi des animaux qui ne savent pas qu'on les observe, les êtres farouches qui vaquent dans leur tanière, ou restent cou-

chés, avec leurs yeux verts indolents, lèchent leurs pattes et pensent. Hein ?

« Oh ! certainement j'avais bien raison.

— L'animal dans toute sa sauvagerie originelle et terrifiante, voilà ce qui avait de la saveur. Les pas silencieux, furtifs, dans l'épaisse ténèbre de la nuit, le murmure et l'effroi de la forêt, les cris d'un oiseau qui passe, le vent, l'odeur du sang, le fracas là-haut dans l'espace, en un mot, l'âme du règne animal planant sur l'animal sauvage... »

Mais j'eus peur de la fatiguer et le sentiment de mon immense misère me ressaisit et m'écrasa. Si j'avais seulement été à peu près bien habillé, j'aurais pu lui offrir la joie de ce tour à *Tivoli* ! Je ne comprenais pas cette femme qui pouvait trouver un plaisir quelconque à se faire accompagner tout le long de la rue Karl-Johan par un gueux demi-nu. À quoi pensait-elle, grand Dieu ? Et moi, pourquoi marchais-je là, me faisant valoir et souriant idiotement hors de propos ! Avais-je quelque motif plausible pour me laisser entraîner à cette longue promenade et torturer par ce délicat oiseau de soie ? Cela ne me coûtait-il pas de grands efforts ? Ne sentais-je pas le froid de la mort me pénétrer jusqu'au cœur au plus léger coup de vent qui nous soufflait au visage ? N'était-ce pas déjà la folie qui vacarmait dans mon cerveau, une folie causée uniquement par les privations incessantes de bien des mois ? Cette femme m'empêchait même de rentrer chez moi, de me mettre un peu de lait sur la langue, une nouvelle cuillerée de lait que peut-être je pourrais réussir à garder. Pourquoi ne me tournait-elle pas le dos et ne me laissait-elle pas aller au diable... ?

J'étais désespéré et mon désespoir me poussait à bout ; je lui dis :

« Au fond, vous ne devriez pas vous promener avec moi, mademoiselle ! je vous compromets aux yeux de tout le monde,

rien que par mon costume. Oui, c'est la pure vérité ; je le dis comme je le pense. »

Elle reste interdite, me jette un rapide coup d'œil et dit :

« Grand Dieu, aussi ! et elle n'en dit pas davantage.

— Que voulez-vous dire par là ? demandai-je.

— Oh ! non, ne parlez pas de ça... Il ne nous reste qu'un bout de chemin. »

Et elle se met à marcher un peu plus vite. Nous tournâmes dans la rue de l'Université et déjà nous voyions les réverbères de la place Saint-Olaf. Alors elle ralentit à nouveau le pas.

« Je ne veux pas être indiscret, dis-je, mais ne voulez-vous pas me dire votre nom avant de nous séparer ? Et ne voulez-vous pas, rien qu'un moment, relever votre voilette pour que je puisse vous voir ? Je vous en serais si reconnaissant. »

Pause. J'attendais.

« Vous m'avez déjà vue, répond-elle.

— Ylajali ! dis-je pour la seconde fois.

— Vous m'avez poursuivie une demi-journée, jusqu'à la maison. Étiez-vous ivre cette fois-là ? »

De nouveau, j'entendis qu'elle souriait.

« Oui, dis-je, malheureusement, cette fois-là j'étais ivre.

— Comme c'est vilain de votre part ! »

Et je reconnus en toute contrition que c'était vilain de ma part.

Nous étions arrivés à la Fontaine, nous nous arrêtons et regardons les nombreuses fenêtres éclairées au n° 2.

« Il ne faut pas m'accompagner plus loin, dit-elle. Merci pour ce soir ! »

Je baissai la tête, sans oser rien dire. J'ôtai mon chapeau et restai tête nue. Allait-elle me tendre la main ?

« Pourquoi ne me demandez-vous pas de vous raccompagner un bout de chemin ? dit-elle espièglement, en regardant le bout de son soulier.

— Grand Dieu, répondis-je, si vous le vouliez !

— Oui, mais rien qu'un petit bout. »

Et nous fîmes demi-tour.

J'étais extrêmement troublé, je ne savais à quel saint me vouer ; cette créature bouleversait complètement toutes mes idées. J'étais ravi, merveilleusement joyeux ; il me semblait que je m'abîmais délicieusement dans le bonheur. Elle avait expressément voulu me raccompagner, l'idée ne venait pas de moi, c'était son propre désir. Tout en marchant je la regarde et je deviens de plus en plus vaillant ; elle m'encourage et m'attire à soi par chacune de ses paroles. J'oublie pour un moment ma pauvreté, ma bassesse, toute ma lamentable existence, je sens mon sang courir, chaud, par mon corps, comme autrefois, avant ma déchéance, et je me décide à tâter le terrain par un petit stratagème.

« D'ailleurs, ce n'était pas vous que je poursuivais l'autre fois, dis-je ; c'était votre sœur.

— C'était ma sœur ? » dit-elle au comble de l'étonnement.

Elle s'arrête, me regarde, attend vraiment une réponse. Elle questionnait pour tout de bon.

« Oui, répondis-je. Hem ! C'est-à-dire, c'était la plus jeune des deux dames qui marchaient devant moi.

— La plus jeune ! Aha ! » et soudain elle se mit à rire aux éclats de tout cœur, comme un enfant. « Oh ! comme vous êtes rusé ! Vous avez dit cela tout simplement pour que je relève ma voilette. J'ai compris. Mais vous en serez pour vos frais... comme punition. »

Nous nous mîmes à rire et à plaisanter, nous parlions sans arrêt, tout le temps, je ne savais pas ce que je disais, j'étais joyeux. Elle raconta qu'elle m'avait vu une fois avant, il y avait longtemps, au théâtre. J'étais avec trois camarades et j'avais fait le fou ; très certainement j'étais ivre aussi cette fois-là, elle en avait bien peur.

« Pourquoi croyait-elle cela ?

— J'avais tellement ri.

— Oui-da. C'est vrai, je riais beaucoup dans ce temps-là.

— Mais plus maintenant ?

— Oh ! si, maintenant aussi. C'était si magnifique d'exister. »

Nous arrivions à la rue Karl-Johan. Elle dit :

« N'allons pas plus loin. » Et nous retournâmes et remontâmes la rue de l'Université. En arrivant une seconde fois à la Fontaine, je ralentis un peu le pas, je savais que je n'aurais pas la permission de l'accompagner plus loin.

« Maintenant, il faut vous en retourner, dit-elle en s'arrêtant.

— Oui, peut-être bien », répondis-je.

Mais un moment après elle trouva que je pourrais l'accompagner encore jusqu'à la porte. Grand Dieu, il n'y avait rien d'inconvenant. N'est-ce pas ?

« Non », dis-je.

Mais quand je fus à la porte, toute ma misère retomba sur moi. Comment aussi ne pas perdre courage quand on était à ce point broyé par la vie ? J'étais là devant une jeune dame, sale, déchiré, défiguré par la faim, pas lavé, habillé seulement à moitié, c'était à rentrer sous terre. Je me fis petit, m'inclinai involontairement et dis :

« Ne pourrai-je plus vous revoir ? »

Je n'avais aucun espoir qu'elle me permît de la revoir ; je souhaitais presque un refus sec qui me contracterait et me rendrait indifférent.

« Si, dit-elle.

— Quand ?

— Je ne sais pas. »

Pause.

« Ne voulez-vous pas être assez gentille pour relever votre voilette un instant, rien qu'un instant, dis-je, afin que je puisse voir à qui j'ai parlé. Rien qu'un instant. Il faut bien que je voie la personne à qui j'ai parlé… »

Pause.

« Vous pouvez me retrouver ici, devant la porte, mardi soir, dit-elle. Voulez-vous ?

— Oh ! oui. Vous me le permettez ?

— À huit heures.

— Bien. »

Je passai la main sur son manteau, j'en enlevai la neige afin d'avoir un prétexte pour la toucher ; ce m'était une volupté d'être si près d'elle.

« Mais il ne faut pas penser trop de mal de moi », dit-elle. Elle sourit de nouveau.

« Non... »

Brusquement, elle fit un geste résolu et releva la voilette sur son front ; une seconde nous restâmes à nous regarder. « Ylajali ! » dis-je. Elle se haussa sur la pointe des pieds, mit les bras autour de mon cou et me baisa les lèvres. Je sentis palpiter sa poitrine, qui respirait tumultueusement.

Tout à coup, elle s'arracha de mes bras, cria bonne nuit, haletante, à mi-voix, se retourna et grimpa les marches en courant, sans ajouter un mot...

La porte retomba.

Il neigeait encore davantage le lendemain, une neige lourde, mélangée de pluie, de gros flocons bleuâtres qui tombaient et faisaient de la boue. Le temps était humide et glacé.

Je m'étais éveillé un peu tard, la tête étrangement troublée des émotions de la soirée, le cœur enivré de cette belle rencontre. Dans mon ravissement, j'étais resté couché un moment, tout éveillé, imaginant Ylajali à mes côtés ; j'ouvrais les bras, je m'étreignais moi-même et donnais des baisers dans le vide. Puis je m'étais enfin levé, j'avais pris une nouvelle tasse de lait, et tout de suite par-dessus, un bifteck. Je n'avais plus faim, mais de nouveau mes nerfs étaient surexcités.

Je descendis au marché aux habits. Il m'était venu à l'idée que je pourrais peut-être trouver un gilet d'occasion à bon marché, quelque chose à porter sous ma jaquette, n'importe quoi. Je gravis le perron du marché et découvris un gilet que je me mis à examiner. Tandis que j'étais ainsi occupé, vint à passer un ami ; il me fit un signe de tête et m'appela, je laissai le gilet et descendis vers lui. Il était ingénieur technique et se rendait à son bureau.

« Venez avec moi prendre un verre de bière, dit-il. Mais venez vite, j'ai très peu de temps... Quelle était cette dame avec qui vous vous promeniez hier soir ?

— Écoutez, dis-je, jaloux de sa seule pensée, si c'était ma fiancée ?

— Ah ! fichtre ! dit-il.

— Oui, ça s'est décidé hier. »

Je l'avais écrasé, il me croyait sur parole. Je l'abreuvai de mensonges pour m'en défaire. On nous servit la bière, nous la bûmes et nous partîmes.

« Alors, au revoir !... Écoutez, dit-il tout à coup, je vous dois quelques couronnes et c'est une honte de ne pas les avoir rendues depuis longtemps. Mais vous les aurez au premier jour.

— Merci », répondis-je ; mais je savais qu'il ne me rendrait jamais ces quelques couronnes.

Par malheur, la bière me monta aussitôt à la tête, qui devint brûlante. L'aventure de la veille obsédait ma pensée et m'affolait presque. Si elle ne venait pas au rendez-vous mardi ! Si elle commençait à réfléchir et concevait des soupçons ?... Des soupçons de quoi ?... D'un coup, mes idées devinrent lumineusement claires et se mirent à tourner autour de l'argent. Je devins anxieux, mortellement effrayé de moi-même. Le vol, avec tous ses détails, fondit sur moi ; je vis la petite boutique, le comptoir, ma main maigre saisissant la monnaie, et je me dépeignais les procédés de la police quand elle viendrait m'arrêter. Des fers aux mains et aux pieds, non, aux mains seulement, peut-être à une seule main ; la barre, l'interrogatoire du préposé, le bruit de sa plume grattant le papier, son regard, son terrible regard : Bon, monsieur Tangen ? Cellule, l'éternelle ténèbre...

Hem. Je serrai violemment les poings pour me donner courage, je pressai le pas et arrivai place du Grand-Marché. Là je m'assis.

Pas d'enfantillages ! Comment diable pourrait-on prouver que j'avais volé ? Au surplus, le commis épicier n'oserait pas faire d'esclandre, même si un jour il se rappelait comment l'affaire s'était passée ; il tenait trop à sa place. Pas de bruit, pas de scènes, je vous en prie !

Mais tout de même cet argent pesait un peu dans ma poche et ne me laissait pas en paix. Je me mis à me scruter moi-même et je découvris, clair comme le jour, que j'étais plus heureux auparavant, quand je souffrais en toute honnêteté. Et Ylajali ! ne l'avais-je pas entraînée dans la bassesse, de mes mains pécheresses ! Seigneur Dieu, Seigneur mon Dieu ! Ylajali.

Je me sentais soûl comme une grive, je me dressai d'un bond soudain et allai droit vers la marchande de gâteaux, près de la pharmacie de l'*Éléphant*. Je pouvais encore me relever de mon déshonneur, il n'était pas trop tard, loin de là ; je montrerais au monde entier que j'en étais capable ! En route, je préparai l'argent, je tenais jusqu'au dernier öre dans ma main. Je me penchai sur l'éventaire de la bonne femme comme si je voulais acheter quelque chose et, sans plus, je lui mis l'argent dans la main. Je ne prononçai pas une parole et m'en allai aussitôt.

Quel goût admirable cela vous avait d'être de nouveau un honnête homme. Mes poches vides ne me pesaient plus, ce m'était une jouissance de me retrouver à sec. En y réfléchissant bien, cet argent m'avait, au fond, coûté bien du souci secret, j'y avais réellement pensé à maintes reprises avec un frisson ! je n'étais pas une âme endurcie, ma nature honnête s'était révoltée contre cette action vile, parfaitement. Dieu merci, je m'étais relevé devant ma propre conscience. Imitez-moi ! dis-je avec un regard sur la place fourmillante, imitez-moi donc seulement ! J'avais donné de la joie à une pauvre vieille marchande de gâteaux, que c'en était une bénédiction ; elle ne savait à quel saint

se vouer. Ce soir, ses enfants ne se mettraient pas au lit avec la faim… Je m'excitais avec ces pensées et je trouvais que je m'étais conduit d'une manière admirable. Dieu merci, l'argent était maintenant hors de mes mains.

Ivre et énervé, je traversai la rue, gonflé d'orgueil. Pouvoir me présenter pur et honnête devant Ylajali et la regarder en face ! Dans mon ivresse je ne me connaissais plus de joie. Je n'avais plus de douleurs, j'avais la tête claire et vide, c'était, ainsi qu'il convenait, une tête de lumière éternelle qui resplendissait sur mes épaules. L'envie me prit de faire des espiègleries, des choses étonnantes, de chahuter et de mettre la ville sens dessus dessous. En remontant toute la rue Grænsen je me comportai comme un fou ; les oreilles me bourdonnaient légèrement et dans mon cerveau l'ivresse battait son plein. Enthousiasmé de témérité, l'idée me vint d'aller vers un commissionnaire qui, d'ailleurs, n'avait pas prononcé une parole, de lui dire mon âge, de lui prendre la main, le dévisager d'un regard pénétrant, et le laisser là ensuite sans aucune explication. Je distinguais les nuances dans les voix et les rires des passants. J'observai quelques petits oiseaux qui sautillaient devant moi sur la chaussée, je me mis à étudier l'expression des pavés et y trouvai toutes sortes de signes et de figures étranges. Cependant j'étais arrivé à la place du Storting.

Je m'arrête brusquement et regarde les fiacres avec attention. Les cochers se promènent en faisant la conversation, les chevaux baissent le nez sous le mauvais temps. Allons ! dis-je en me donnant un coup de coude. J'allai vivement à la première voiture et y montai. « Route de Ullevaal, numéro 37 ! » criai-je. Et nous démarrâmes.

En route, le cocher se mit à regarder derrière lui, se pencha, guigna dans la voiture où j'étais assis sous le tablier. Lui était-il venu un soupçon ? Sans aucun doute mes vêtements misérables avaient attiré son attention.

« C’est un homme que j’ai besoin de voir », dis-je pour le prévenir et je lui expliquai instamment qu’il me fallait de toute nécessité rencontrer cet homme.

Nous nous arrêtons devant le 37, je saute de la voiture, grimpe les escaliers en courant jusqu’au second étage, saisis un cordon de sonnette et le tire ; à l’intérieur, la sonnette tinte six ou sept coups effroyables.

Une bonne vient ouvrir : je remarque qu’elle a des boucles d’oreilles en or et des boutons de lasting noir à son corsage gris. Elle me regarde d’un air effrayé.

« Je demande Kierulf, Joachim Kierulf, si je puis me permettre, un marchand de laine », bref, il n’y avait pas à s’y tromper...

La bonne secoue la tête.

« Il ne demeure pas de Kierulf ici », dit-elle.

Elle me regarde fixement, met la main sur le bouton de la porte, toute prête à se retirer. Elle ne se donnait aucune peine pour trouver mon homme : elle avait vraiment l’air de connaître la personne que je demandais, pour peu qu’elle se donnât la peine de réfléchir, la paresseuse créature. La fureur me prit, je lui tournai le dos et redescendis l’escalier en courant.

« Il n’était pas là ?

— Non. Allez rue des Lutins, n° 11. »

J’étais dans la plus violente agitation et le cocher en subit la contagion : il crut fermement qu’il y allait de ma vie et il repartit sans hésiter. Il menait un train d’enfer.

« Comment s’appelle cet homme ? demanda-t-il en se tournant sur le siège.

— Kierulf ; Kierulf, le marchand de laine. »

Au cocher aussi il semblait bien qu'il n'y avait pas à s'y tromper. L'homme n'avait-il pas l'habitude de porter une jaquette claire ?

« Qu'est-ce que c'est ? criai-je, une jaquette claire ? Êtes-vous fou ? Croyez-vous que c'est une tasse à thé que je cherche ? »

Cette jaquette claire me dérangeait beaucoup et me gâtait l'image que je m'étais faite de mon homme.

« Quel nom avez-vous dit ? Kjaerulf ?

— Bien sûr, répondis-je, y a-t-il à cela quelque chose d'extraordinaire ? Le nom ne déshonore personne.

— N'a-t-il pas des cheveux rouges ? »

C'était, ma foi, bien possible qu'il eût des cheveux rouges.

Et du moment que le cocher mentionnait la chose, je fus tout de suite certain qu'il avait raison. Je me sentis reconnaissant envers ce pauvre voiturier et lui dit qu'il avait mis dans le mille ; c'était exactement comme il le disait ; ce serait un phénomène, dis-je, de voir un tel homme sans cheveux rouges.

« Ce doit être lui que j'ai conduit quelquefois, dit le cocher, même qu'il avait un gourdin noueux. »

Ce détail me faisait voir l'homme en chair et en os et je dis :

« Héhé ! Personne encore n'a vu cet homme sans son gourdin à la main. Vous pouvez en être sûr, tout à fait sûr.

— Oui, c'était clair que c'était l'homme qu'il avait conduit. Il le reconnaissait... »

Et nous roulâmes si vite que le cheval en faisait feu des quatre fers.

Au milieu de cette surexcitation, je n'avais pas un seul moment perdu ma présence d'esprit. Nous passons devant un agent de police et je remarque qu'il a le n° 69. Ce chiffre me frappe cruellement juste, s'enfonce aussitôt comme une écharde dans mon cerveau, 69, exactement 69, je ne l'oublierais pas !

Je m'adossai au fond de la voiture, en proie aux plus folles lubies, je me recroquevillai sous la capote afin que personne ne me vît remuer la bouche, et je me mis à converser idiotement avec moi-même. La folie fait rage dans mon cerveau, et je la laisse faire, je suis pleinement conscient de subir des influences dont je ne suis pas maître. Je me mis à rire d'un rire silencieux et passionné, sans l'ombre de motif, encore joyeux et ivre des quelques verres de bière que j'avais bus. Peu à peu ma surexcitation décroît, mon calme revient de plus en plus. Je sentais le froid à mon doigt blessé et le fourrai dans le col de ma chemise pour le réchauffer un peu. Nous arrivâmes ainsi à la rue des Lutins. Le cocher s'arrête.

Je descends de la voiture sans hâte, sans pensée, épuisé, la tête lourde. J'entre sous la porte cochère, arrive dans une arrière-cour que je traverse, me heurte à une porte que j'ouvre, j'y entre et je me trouve dans un corridor, une sorte d'antichambre avec deux fenêtres. Dans un coin, il y a deux malles, l'une sur l'autre, et sur le côté long, contre la paroi, un vieux canapé de bois blanc avec une couverture. À droite, dans la pièce voisine, j'entends des voix et des cris d'enfants, au-dessus de moi, au premier étage, le bruit d'une plaque de fer qu'on martèle. Je remarque tout cela aussitôt en entrant.

Je traverse tranquillement la pièce, je vais à la porte opposée, sans me presser, sans penser à fuir, je l'ouvre et sors dans la rue des Voituriers.

Je lève les yeux sur la maison que je viens de traverser et lis au-dessus de la porte : *Auberge et Logis pour Voyageurs*.

Il ne me vient pas à l'idée de me dérober, d'échapper au cocher qui m'attend ; je m'en vais, avec grand sang-froid, au milieu de la rue des Voituriers, sans crainte et sans avoir conscience de mal faire. Kierulf, ce marchand de laine qui avait hanté si longtemps mon cerveau, cet être que je croyais exister et qu'il me fallait trouver de toute nécessité, était sorti de ma pensée, disparu, effacé avec toutes les autres folles inventions qui venaient et partaient à tour de rôle ; je ne me le rappelais que comme un pressentiment, un souvenir.

Je me dégrisais de plus en plus à mesure que j'avançais, je me sentais lourd et las et traînais les pieds derrière moi. La neige continuait à tomber en gros flocons humides. Finalement j'arrivai au faubourg des Grönland, j'allai jusqu'à l'église et m'assis sur un banc pour me reposer. Tous les passants me considéraient avec étonnement. Je m'abîmai dans mes pensées.

Grand Dieu, dans quel triste état j'étais ! J'étais si profondément dégoûté et fatigué de toute ma misérable vie qu'à mon sens cela ne valait plus la peine de lutter pour la conserver. L'adversité avait pris le dessus, elle avait été trop rude : j'étais extraordinairement délabré, je n'étais plus que l'ombre de ce que j'avais été jadis. Mes épaules s'étaient affaissées, toutes déjetées sur le côté, et j'avais pris l'habitude de marcher complètement courbé pour protéger ma poitrine du mieux que je pouvais. J'avais passé l'inspection de mon corps quelques jours plus tôt, un après-midi dans ma chambre, et j'avais pleuré sur lui durant tout ce temps. Depuis bien des semaines, je portais la même chemise, elle était roide de vieille sueur et m'avait rongé le nombril. Il sortait de la plaie un peu d'eau sanguinolente, ce n'était pas douloureux, mais c'était affligeant d'avoir cette plaie au beau milieu du ventre. Je n'avais pas de remède là contre et la plaie ne se refermait pas toute seule ; je la lavai, l'essuyai soigneusement et remis la même chemise. Il n'y avait rien à y faire...

Je suis assis sur mon banc, pensant à tout cela, et je suis passablement triste. Je me dégoûtais moi-même. Jusqu'à mes mains qui me paraissaient répugnantes. Cette expression avachie, impudique, du dos de mes mains me tourmente, me cause un malaise ; je me sens brutalement impressionné par la vue de mes doigts maigres, je hais tout mon corps flasque et j'ai horreur de le porter, de le sentir autour de moi. Seigneur Dieu, si cela pouvait en finir maintenant ! Je voudrais tant mourir.

Complètement abattu, souillé et avili à mes propres yeux, je me levai machinalement et me remis à marcher vers mon logis. Chemin faisant, je passai devant une porte cochère où on pouvait lire : *Suaires, chez Demoiselle Andersen, à droite sous la porte cochère.* « Vieux souvenirs ! » dis-je, et je me rappelai ma précédente chambre dans le quartier de Hammerbsorg, le petit fauteuil à bascule, la tenture de journaux là-bas près de la porte, l'AVIS du directeur des Phares et le pain frais de Fabian Olsen, boulanger. Ah ! j'étais bien plus heureux alors que maintenant. Une nuit j'avais écrit un feuilleton de dix couronnes, maintenant je ne pouvais plus rien écrire, je ne pouvais absolument plus rien écrire, ma tête devenait vide aussitôt que j'essayais. Oui, je voulais en finir ! Et je marchais, marchais.

À mesure que j'approchais de la boutique d'articles de ménage, j'avais le sentiment à demi conscient que j'approchais du danger ; mais je persévérais dans mon projet ; je voulais me dénoncer moi-même. Je montai calmement le perron. Dans la porte je rencontre une petite fille qui porte un tasse à la main, je la laisse passer et ferme la porte. Le commis et moi, nous sommes en face l'un de l'autre, seuls, pour la seconde fois.

« Hein ! dit-il, quel temps affreux ! »

Pourquoi ce détour ? Pourquoi ne pas m'empoigner tout de suite. La fureur m'emporte et je dis :

« Je ne viens pas pour parler du temps. »

Cette violence le surprend, sa petite cervelle d'épicier s'arrête ; il ne lui était pas venu à l'idée que je l'avais filouté de cinq couronnes.

« Ne savez-vous donc pas que je vous ai filouté ? dis-je impatiemment, et je respire avec violence, je tremble, je suis tout prêt à employer la force s'il ne vient pas tout de suite au fait.

Mais le pauvre homme ne se doute de rien.

Grand Dieu, au milieu de quels stupides individus on est forcé de vivre ! Je le couvre d'injures, lui explique point par point comment la chose s'est passée, lui montre où je me tenais et où il se tenait, quand l'acte a été commis, où se trouvaient les pièces de monnaie, comment je les avais rassemblées dans ma main et refermé la main dessus. Il comprend tout et néanmoins il ne me fait rien. Il se tourne de côté et d'autre, prête l'oreille aux pas dans la pièce à côté, me fait « chut ! » pour que je parle plus bas et finit par dire :

« C'était assez ignoble de votre part !

— Ah ! permettez ! » criai-je, dans mon besoin de le contredire et de l'exciter. Ce n'était pas aussi vil et aussi abject qu'il se le figurait dans sa petite tête d'articles de ménage. Naturellement je n'avais pas gardé l'argent, cela ne pouvait jamais me venir à l'idée ; je ne voulais en tirer aucun profit pour moi-même, cela répugnait à ma nature foncièrement honnête...

« Qu'est-ce que vous en avez donc fait ?

— J'en ai fait cadeau à une pauvre vieille femme, jusqu'au dernier öre, sachez-le. Voilà quel homme j'étais, je n'oubliais pas les pauvres si totalement... »

Il réfléchit là-dessus un petit moment. Il est visiblement très indécis sur le point de savoir si je suis ou non un honnête homme. Enfin il dit :

« N'auriez-vous pas plutôt dû rendre l'argent ?

— Écoutez, répondis-je effrontément, je ne voulais pas vous mettre dans l'embarras, je voulais vous épargner. Mais voilà le merci qu'on a quand on est magnanime. Je suis là à vous expliquer toute l'affaire et vous n'avez pas honte comme un chien, vous ne vous disposez point à passer l'éponge sur cette histoire. Aussi je m'en lave les mains. Du reste je vous envoie au diable. Adieu ! »

Je sortis en claquant rudement la porte.

Mais quand j'arrivai dans ma chambre, dans cette affligeante tanière, trempé de neige fondue, les genoux tremblants de mes pérégrinations du jour, je perdis instantanément mon arrogance et m'affaissai de nouveau. Je regrettai mon attaque contre le pauvre boutiquier, je pleurai, me pris à la gorge pour me punir de mon vilain tour et fis le diable à quatre. Il avait naturellement eu une peur mortelle de perdre sa place, il n'avait pas osé faire de bruit pour ces cinq couronnes que la maison avait perdues. Et moi, j'avais profité de sa crainte, je l'avais tourmenté par mon discours à haute voix, je l'avais lardé à chaque mot que je criais.

Et le patron épicier lui-même était peut-être dans la pièce à côté et il s'en était fallu d'un cheveu qu'il se sentît tenté de venir vers nous voir ce qui se passait. Il n'y avait plus de bornes à ce que je pouvais oser comme infamies !

Bon, mais pourquoi n'avais-je pas été arrêté ? Au moins c'eût été une conclusion. J'avais pour ainsi dire tendu les mains aux fers. Je n'aurais pas fait la moindre résistance, bien au contraire, je m'y serais prêté. Dieu du ciel et de la terre, un jour de ma vie pour avoir encore une seconde de bonheur ! Toute ma vie pour un plat de lentilles ! Écoute-moi seulement une fois !...

Je me couchai dans mes vêtements mouillés ; j'avais l'obscure idée que peut-être je mourrais dans la nuit et j'employai mes dernières forces à mettre un peu d'ordre dans mon lit pour que tout ait un aspect à peu près convenable au-

tour de moi le lendemain matin. Je joignis les mains et choisis ma position.

Puis tout à coup, je me rappelai Ylajali ! L'avoir ainsi totalement oubliée toute la soirée ! Et de nouveau la lumière pénètre, toute faible, dans mon esprit, un petit rayon de soleil qui me dispense une chaleur bénie ! Puis le soleil grandit, c'est une douce, fine lumière de soie dont la caresse m'engourdit délicieusement. Et le soleil devient de plus en plus fort, il brûle ardemment mes tempes, il bout, lourd et incandescent, dans mon cerveau exsangue. Et finalement flambe devant mes yeux un affolant bûcher de rayons, le ciel et la terre enflammés, des hommes et des bêtes de feu, des champs de feu, des diables de feu, un abîme, un désert, un univers en feu, un jugement dernier fumant.

Puis je ne vis et n'entendis plus rien...

Le lendemain, je m'éveillai en sueur, moite par tout le corps ; la fièvre m'avait violemment secoué. Pour commencer je n'avais pas clairement conscience de ce qui m'était arrivé, je regardais autour de moi avec étonnement, me sentais complètement transformé dans toute ma manière d'être, je ne me reconnaissais plus moi-même. Je me tâtai les bras de bas en haut et les jambes de haut en bas, tombai en stupéfaction de voir la fenêtre dans ce mur-là et non dans le mur diamétralement opposé, et j'entendais le piétinement des chevaux dans la cour comme s'il venait d'en haut. J'avais aussi passablement mal au cœur.

Mes cheveux mouillés et froids me collaient au front ; je me levai sur un coude, et regardai mon oreiller ; sur l'oreiller aussi il était resté des cheveux mouillés par petites touffes. Au cours de la nuit, mes pieds avaient enflé dans mes souliers, mais cela ne me faisait pas mal ; seulement je ne pouvais guère remuer les orteils.

Comme l’après-midi s’avançait et qu’il commençait à faire un peu sombre, je me levai du lit et me mis à m’occuper dans ma chambre. J’essayais d’avancer à petits pas circonspects, veillant à garder l’équilibre en épargnant autant que possible mes pieds. Je ne souffrais pas beaucoup et je ne pleurais pas ; somme toute je n’étais pas triste ; je me sentais, au contraire, merveilleusement satisfait ; il ne me venait pas l’idée, à ce moment précis, qu’aucune chose pût être autrement qu’elle n’était.

Puis je sortis.

La seule chose qui me gênât un peu, c’était, malgré mon dégoût de la nourriture, la faim quand même. Je commençais à me sentir de nouveau un appétit scandaleux, une profonde et féroce envie de manger qui croissait et croissait sans cesse. Elle me rongeait impitoyablement la poitrine ; un travail silencieux, étrange, se faisait là-dedans. On eût pu croire à une vingtaine de fines petites bestioles qui penchaient la tête d’un côté et rongeaient un peu, penchaient la tête de l’autre côté et rongeaient un peu, restaient un moment tout à fait tranquilles, recommençaient, se frayaient un chemin sans bruit et sans hâte et laissaient des espaces vides partout où elles avaient passé...

Je n’étais pas malade, mais épuisé, je commençais à transpirer. Je pensai aller au Grand-Marché me reposer un peu ; mais le chemin était long et difficile ; finalement j’étais presque arrivé, j’étais au coin de la place et de la rue du Marché. La sueur me coulait dans les yeux, embuait mes lunettes, me rendait aveugle et je m’étais arrêté précisément pour m’essuyer un peu. Je ne fis pas attention à l’endroit où je me trouvais, je n’y réfléchis pas ; le bruit autour de moi était effroyable.

Brusquement un appel sonne, un avertissement, froid, tranchant. J’entends cet appel, je l’entends très bien et je me jette nerveusement de côté, je fais un pas, aussi vite que peuvent se mouvoir mes mauvaises jambes. Un monstre de voiture de boulanger passe devant moi et frôle ma jaquette de sa roue ; si j’avais été plus prompt je m’en serais tiré absolument indemne.

J'aurais peut-être pu être un peu plus prompt, un tout petit peu plus prompt, si je m'en étais donné la peine ; il n'y avait plus rien à y faire : je perçus une douleur à l'un de mes pieds, quelques orteils furent écrasés : je les sentis pour ainsi dire se recroqueviller dans mon soulier.

Le boulanger retient ses chevaux de toutes ses forces ; il se tourne sur son siège et demande avec terreur comment cela s'est passé. Oh ! cela aurait pu se passer bien plus mal... ce n'était peut-être pas si grave... Je ne croyais pas que rien fût cassé... Oh ! je vous en prie...

Je me dirigeai vers un banc du plus vite que je pouvais ; tous ces gens qui s'arrêtaient, les yeux fixés sur moi, me déconcertaient. À la vérité, ce n'était pas un coup mortel, j'avais eu relativement de la chance, du moment qu'il fallait que le malheur arrivât. Le pire était que mon soulier avait été écrasé, mis en pièces, la semelle arrachée au bout. Je levai le pied et vis du sang dans l'ouverture béante. Bah ! cela n'avait pas été fait volontairement de part ni d'autre ; l'homme n'avait pas eu l'intention d'aggraver mon triste état : il avait l'air très effrayé. Peut-être que si je lui avais demandé un des petits pains de sa voiture il me l'aurait donné. Il me l'aurait certainement donné avec joie. Que Dieu lui donne de la joie en retour, où qu'il soit !

J'avais une faim cruelle et je ne savais comment venir à bout de mon impudent appétit. Je me tournais de côté et d'autre sur le banc et m'appuyais la poitrine sur les genoux. Quand il fit sombre je me traînai vers le dépôt.

Dieu sait comment j'y arrivai... et je m'assis sur le coin de la balustrade. J'arrachai une des poches de ma jaquette et me mis à la mâcher – du reste sans aucune idée précise – avec une mine sombre, les yeux fixés droit devant moi, sans voir. J'entendais quelques petits enfants jouer autour de moi et je percevais instinctivement quand un promeneur passait devant moi ; à part cela je ne remarquais rien.

Puis tout à coup l'idée me vint de descendre dans une des échoppes de la halle aux viandes en dessous de moi pour me procurer un morceau de viande crue. Je me lève, enjambe la balustrade, vais jusqu'à l'autre bout du toit de la halle et je descends. Une fois arrivé presque au niveau des étaux, je criai dans la cage de l'escalier et fis un geste de menace comme si je parlais à un chien là-haut derrière moi. Et effrontément je m'adressai au premier boucher que je rencontrai.

« Oh ! soyez aimable de me donner un os pour mon chien, dis-je. Rien qu'un os ; il n'est pas besoin qu'il y ait quelque chose après ; c'est simplement pour qu'il ait quelque chose à porter dans la gueule. »

On me donna un os, un magnifique petit os où il restait encore un peu de viande, et je le fourrai sous ma jaquette. Je remerciai l'homme si chaleureusement qu'il me regarda, étonné.

« Il n'y a pas de quoi, dit-il.

— Ne dites pas cela, balbutiai-je, c'est très gentil de votre part. »

Et je montai. Mon cœur battait fortement.

Je me faufilai dans l'impasse des Forgerons, aussi loin que je pus m'enfoncer, et m'arrêtai devant la porte ruinée d'une arrière-cour. On ne voyait de lumière nulle part, une ombre bénie régnait autour de moi ; je me mis à ronger la viande de l'os.

Cela n'avait pas de goût ; une odeur nauséeuse de vieux sang montait de l'os et force me fut de vomir aussitôt. Je fis une nouvelle tentative. Si seulement je pouvais garder ce brin de viande, il ferait certainement son effet ; il s'agissait d'arriver à le faire rester dedans. Mais j'eus une nouvelle nausée. La fureur me prit, je mordis violemment dans la viande, j'en arrachai une petite bribe, et l'avalai de force. Toutefois cela ne me servit de rien ; sitôt que les petites bribes de viande s'étaient échauffées dans mon estomac, elles remontaient. Je serrai follement les

poings, je me mis à pleurer de détresse et à ronger comme un possédé ; je pleurais tant que l'os en fut mouillé et souillé de larmes, je vomis, jurai et rongeai de plus belle, pleurai comme si mon cœur allait se briser et je vomis encore une fois. Et à haute voix je vouai toutes les puissances du monde aux peines infernales.

Silence. Pas un être humain alentour, pas une lumière, pas un bruit. Je suis au comble de la surexcitation, je respire lourdement et bruyamment, je pleure et grince des dents chaque fois qu'il me faut restituer ces bribes de viande qui peut-être auraient pu me rassasier un peu. Comme je n'arrive à rien malgré toutes mes tentatives, je jette l'os contre la porte. Plein de la plus impuissante haine, transporté de fureur, je lance violemment au ciel des appels et des menaces, je crie le nom de Dieu d'une voix rauque de rage concentrée, en recourbant mes doigts comme des serres… « Je te le dis, ô sacré Baal du ciel, tu n'existes pas, mais si tu existais je te maudirais de telle sorte que ton ciel frémirait du feu de l'enfer. Je te le dis, je t'ai offert mon service et tu l'as refusé, tu m'as repoussé et je te tourne à jamais le dos parce tu n'as pas su reconnaître l'heure de la Visitation. Je te le dis, je sais que je vais mourir et pourtant je te honnis, ô céleste Apis, la mort entre les dents. Tu as employé la force contre moi et tu ne sais pas que jamais je ne fléchis devant l'adversité. Ne devrais-tu pas le savoir ? As-tu formé mon cœur en dormant ? Je te le dis, toute ma vie, chaque goutte de sang dans mes veines se fait une joie de te honnir et de conspuer Ta Grâce. À dater de ce moment, je renonce à toi, à tes pompes et à tes œuvres, je jetterai l'anathème à ma pensée si jamais elle te pense, je m'arracherai les lèvres si jamais elles prononcent ton nom. Si tu existes, je te dis le dernier mot de la vie et de la mort, je te dis adieu. Puis je me tais, je te tourne le dos et vais mon chemin… »

Silence.

Je tremble de surexcitation et de faiblesse, je reste là sans bouger, murmurant encore des blasphèmes et des injures, hoquetant après ma violente crise de larmes, brisé et atone après ma folle explosion de fureur. Ah ! ce n'était que verbiage livresque et littérature que j'essayais de fignoler du fond même de ma misère, c'était du laïus ! Je reste là peut-être une demi-heure, hoquetant et marmonnant, cramponné à la porte. Puis j'entends des voix, une conversation entre deux hommes qui entrent dans l'impasse des Forgerons. Je me jette hors de la porte, m'avance le long des maisons et de nouveau je débouche dans les rues éclairées. En descendant à pas traînants la butte Young mon cerveau se met soudain en mouvement dans un sens tout à fait extraordinaire. L'idée me vient que les misérables bicoques là-bas au coin du marché, les hangars et les vieilles échoppes de fripiers sont une honte pour l'endroit. Elles déparaient tout l'aspect du marché, polluaient la ville, fi ! À bas tout ce fatras ! Tout en marchant, je supputais en pensée ce qu'il en coûterait de transporter là le service cartographique, ce beau bâtiment qui de tout temps m'avait tant plu chaque fois que je passais devant. Entreprendre un tel déplacement ne serait peut-être pas faisable à moins de soixante-dix à soixante-douze mille couronnes – une belle somme, il faut en convenir, un assez joli denier, comme argent de poche, héhé, pour commencer. Et je hochais ma tête vide et convenais que c'était un assez joli denier pour commencer, comme argent de poche. Je continuais à trembler de tout mon corps, et je hoquetais encore profondément de temps à autre, après ma crise de larmes.

J'avais le sentiment qu'il ne restait plus guère de vie en moi, qu'au fond je chantais mon chant du cygne. Cela m'était d'ailleurs passablement indifférent, je ne m'en occupais pas le moins du monde ; au contraire, je poussais vers le bas de la ville, les quais, de plus en plus loin de ma chambre. Quant à cela, je me serais volontiers couché à plat ventre dans la rue pour mourir. Les souffrances me rendaient de plus en plus insensible, j'avais de forts élancements dans mon pied blessé, j'avais même l'impression que la douleur se propageait en remontant

dans tout le mollet, mais même cela ne me faisait pas particulièrement mal. J'avais enduré de pires sensations.

J'arrivai ainsi en bas, au quai du Chemin-de-Fer. Il n'y avait aucun trafic, aucun bruit, tout au plus de-ci de-là pouvait-on voir un être humain, débardeur ou matelot, qui flânait, les mains dans les poches. Je remarquai un boiteux, qui louchait fixement de mon côté au moment où nous nous croisâmes. Je l'arrêtai instinctivement, soulevai mon chapeau et lui demandai s'il était au courant du départ de *La Nonne*. Après quoi je ne pus m'empêcher de faire claquer mes doigts une seule fois, en plein sous le nez de l'homme, en disant : Sacrebleu !

La Nonne. Oui ! *La Nonne* que j'avais totalement oubliée ! Toutefois la pensée de *La Nonne* avait sommeillé au fond de moi, à mon insu, je l'avais portée sans le savoir.

« Fichtre oui, *La Nonne* avait dû mettre à la voile.

— Ne pouvait-il me dire le but de son voyage ? »

L'homme réfléchit, posé sur sa jambe la plus longue, et tenant en l'air la plus courte ; celle-ci balance légèrement.

« Non, dit-il. Savez-vous quel chargement elle a pris ici ?

— Non », répondis-je.

Mais déjà j'avais oublié *La Nonne* et je demandai à l'homme quelle distance il pouvait y avoir d'ici à Holmestrand, calculée en bons vieux milles géographiques.

« Jusqu'à Holmestrand ? J'estime...

— Ou bien à Veblungsnæs ?

— Qu'est-ce que je dirais bien ? J'estime que jusqu'à Holmestrand...

— Oh ! dites, pendant que j’y pense, interrompis-je de nouveau, ne pourriez-vous être assez gentil pour me donner une petite chique de tabac, rien qu’un tout petit peu ! »

L’homme me donna le tabac, je le remerciai très chaleureusement et m’en allai. Je ne fis point usage du tabac, je le mis tout de suite dans ma poche. L’homme continuait à me tenir à l’œil. J’avais peut-être éveillé sa méfiance d’une manière ou de l’autre. Que je marche ou que je m’arrête, je sens derrière moi ce regard soupçonneux et il me déplaît d’être persécuté par cet individu. Je me retourne, marche sur lui et dis :

« Piqueur de bottines ! »

Rien que ces mots : Piqueur de bottines. Rien de plus. En disant cela je le regardais tout droit dans les yeux, je sentais que je le fixais terriblement ; c’était comme si je l’avais regardé d’un autre monde. Et je reste là un petit moment après avoir dit ces mots. Puis je me traîne en remontant vers la place du Chemin-de-Fer. L’homme ne proféra pas un son et se contenta de me suivre des yeux.

Piqueur de bottines ? Je m’arrêtai tout à coup. N’était-ce pas cela dont j’avais eu la sensation dès le début : j’avais déjà rencontré l’infirme. Dans le haut de la rue Grænsen un beau matin clair ; j’avais porté mon gilet au mont-de-piété. Il me semblait qu’une éternité s’était écoulée depuis ce jour-là.

Tandis qu’arrêté je réfléchis à tout cela – appuyé au mur d’une maison au coin de la place et de la rue du Port – je tressaille soudain et tente de me défiler. Comme je n’y réussis pas, je regarde droit devant moi, endurci, toute honte bue... il n’y avait pas moyen d’échapper... je suis face à face avec « le Commandeur ».

Il me vient une effronterie pleine de nonchalance, je fais même un pas pour me détacher du mur et attirer sur moi l’attention du « Commandeur ». Et ce n’est pas pour éveiller sa

compassion que j’agis de la sorte, mais pour me railler moi-même, pour me mettre au pilori : je me serais roulé par terre en pleine rue, en priant « le Commandeur » de marcher sur moi, de fouler aux pieds mon visage. Je ne dis même pas bonsoir.

« Le Commandeur » eut peut-être un soupçon que quelque chose clochait mal dans mes affaires, il ralentit un peu le pas, et je lui dis, pour l’arrêter :

« J’aurais dû aller vous porter un article, mais il n’en est encore rien sorti.

— Ah ? répondit-il interrogativement. Vous ne l’avez pas encore terminé, alors ?

— Non, je ne suis pas encore arrivé à le finir. »

Mais voilà que tout à coup mes yeux s’emplissent de larmes devant la bienveillance du « Commandeur », je tousse et graillonne désespérément pour me donner contenance. « Le Commandeur » souffle du nez, une fois ; il s’arrête et me regarde.

« Avez-vous de quoi vivre en attendant ? dit-il.

— Non, répondis-je, je n’ai rien. Je n’ai même pas mangé aujourd’hui, mais...

— Dieu vous garde, c’est impossible de vous laisser ainsi crever de faim, mon garçon ! » Et en même temps il met la main à la poche.

Alors le sentiment de la honte s’éveille en moi, je titube en arrière jusqu’au mur où je me cramponne ; je vois « le Commandeur » fouiller dans son porte-monnaie, mais je ne dis rien. Et il me tend un billet de dix couronnes. Il n’en fait pas plus de façons, il me donne simplement dix couronnes. En même temps il répète que c’est impossible de me laisser mourir de faim.

Je balbutiai une objection et ne pris pas le billet tout de suite. C'était une honte pour moi... et puis c'était beaucoup trop...

« Allons, dépêchez-vous ! dit-il en regardant sa montre. J'attendais le train, mais le voilà qui vient, je l'entends. »

Je pris l'argent, la joie me paralysait, et je ne pus dire un mot, je ne remerciai même pas.

« Ce n'est pas la peine de vous tourmenter pour cela, dit enfin « le Commandeur » : vous pouvez toujours bien écrire pour cette somme. »

Et il partit.

Quand il se fut éloigné de quelques pas je me rappelai tout à coup que je n'avais pas remercié « le Commandeur » de ce secours. J'essayai de le rattraper, mais je ne pouvais avancer assez vite, les jambes me manquaient et j'étais sans cesse en danger de tomber sur le nez. Il s'éloignait de plus en plus. Je renonçai à ma tentative, je pensai l'appeler, mais je n'osai pas et lorsque, ayant quand même rassemblé enfin mon courage, j'appelai une fois, deux fois, il était déjà bien loin, et ma voix était devenue trop faible.

Je restai sur le trottoir, à le suivre des yeux, pleurant en silence. Je n'ai jamais vu chose pareille ! me dis-je à moi-même ; il m'a donné dix couronnes ! Je retournai me placer à l'endroit où il s'était arrêté et refis tous ses gestes. Je mis le billet de banque devant mes yeux, le considérai des deux côtés et me mis à jurer – à jurer à tue-tête que c'était bien réel : cette chose que je tenais à la main était un billet de dix couronnes.

Un moment après – peut-être un très long moment, car déjà le silence s'était étendu partout – je me trouvais, assez étrangement, rue des Lutins devant le n° 11. C'était là que j'avais filouté un cocher qui m'avait conduit là une fois, c'était là que j'avais traversé la maison sans être vu de personne.

Après être resté un moment à me recueillir et à m'étonner, j'entrai sous la porte cochère, pour la seconde fois, et pénétrai dans l'*Auberge et Logis pour Voyageurs*. Là je demandai un gîte et on me donna tout de suite un lit.

Mardi.

Soleil et calme, une admirable et claire journée. La neige avait fondu ; de toutes parts la vie, la joie et des visages gais, des sourires et des rires.

Les jets d'eau qui montaient des fontaines retombaient en arcs dorés par le soleil, bleutés par le ciel d'azur...

Vers midi je sortis de mon garni de la rue des Lutins où je continuais à demeurer et à bien vivre sur les dix couronnes du « Commandeur » et je me rendis en ville. J'étais de la plus joyeuse humeur et flânai tout l'après-midi dans les rues les plus fréquentées, en regardant les gens. Avant même qu'il fût sept heures, je fis un petit tour place Saint-Olaf et guettai à la dérobée les fenêtres du n° 2. Dans une heure j'allais la voir ! Je marchai tout ce temps dans une légère, délicieuse angoisse. Qu'allait-il arriver ? Que trouverais-je à lui dire quand elle descendrait le perron ? Bonsoir, mademoiselle ? Ou simplement sourire. Je résolus de m'en tenir au sourire. Naturellement je la saluerais très bas.

Je m'esquivai, un peu honteux d'avoir été tellement en avance, errai un moment rue Karl-Johan, sans perdre des yeux l'horloge de l'Université. Quand il fut huit heures, je remontai une seconde fois la rue de l'Université. En route l'idée me vint que j'arriverais peut-être quelques minutes trop tard et j'allongeai le pas tant que je pus. Mon pied était très sensible, à part cela tout allait bien.

Je me postai près de la fontaine et je soufflai : je restai là fort longtemps à regarder les fenêtres du n° 2 ; mais elle ne venait pas. Bah ! je pouvais bien attendre, rien ne me pressait ;

elle avait peut-être des empêchements. Et je continuai à attendre. Ah çà ! n'aurais-je pas rêvé toute cette histoire ? N'aurais-je pas eu ma première rencontre avec elle cette nuit où j'avais la fièvre ? Perplexe, je commençai à réfléchir et je ne me sentais plus du tout sûr de mon affaire.

« Hem ! » fit-on derrière moi.

J'entendis ce toussotement, j'entendis aussi des pas légers dans mon voisinage ; mais je ne me retournai pas, je restai les yeux fixés sur le grand perron devant moi.

« Bonsoir ! » dit-on alors.

J'oublie de sourire, je ne soulève même pas mon chapeau tout de suite, tant je suis étonné de la voir venir par ce chemin.

« Vous avez attendu longtemps ? » dit-elle, et elle a le souffle un peu précipité, après la marche.

« Non, pas le moins du monde, je suis arrivé il y a un petit moment, répondis-je. D'ailleurs, qu'est-ce que cela aurait fait si j'avais attendu longtemps ? Je pensais du reste que vous viendriez d'un autre côté.

— J'ai conduit maman dans une famille ; maman passe la soirée dehors.

— Ah ! oui », dis-je.

Nous nous étions mis à marcher. Un agent de police est arrêté au coin de la rue et nous regarde.

« Mais où allons-nous au juste ? dit-elle en s'arrêtant.

— Où vous voulez, absolument où vous voulez.

— Ouf ! C'est si ennuyeux de décider soi-même. »

Pause.

Alors je dis, simplement pour dire quelque chose :

« Vos fenêtres ne sont pas éclairées, à ce que je vois.

— Non ! répond-elle vivement. La bonne aussi a congé. Si bien que je suis toute seule à la maison. »

Nous nous arrêtons tous deux et regardons les fenêtres du n° 2 comme si chacun de nous ne les avait pas vues auparavant.

« Alors, nous pouvons monter chez vous ? dis-je. Je resterai tout le temps assis près de la porte, si vous voulez... »

Mais alors je me mis à trembler d'émotion et regrettai amèrement d'avoir été trop effronté. Si elle était choquée et s'en allait ? Si jamais plus je ne pouvais la revoir ? Ah ! le misérable accoutrement que je portais ! J'attendais la réponse, désespéré.

« Pas du tout, vous ne resterez pas près de la porte », dit-elle.

Nous montâmes.

Dans le corridor qui était sombre, elle me prit la main et me guida. Je n'avais pas du tout besoin d'être à ce point silencieux, dit-elle, je pouvais très bien parler. Et nous entrâmes. Tandis qu'elle faisait de la lumière – ce n'était pas une lampe qu'elle alluma, mais une bougie – tandis qu'elle allumait cette bougie, elle dit avec un petit rire :

« Mais il ne faut pas me regarder. Ouh ! j'ai honte ! Mais je ne le ferai plus jamais !

— Qu'est-ce que vous ne ferez plus jamais ?

— Jamais plus je... oh ! non, Dieu m'assiste... je ne vous embrasserai plus jamais.

— Plus jamais », dis-je, et nous nous mîmes à rire tous deux.

Je tendis les bras vers elle, elle se déroba, s'échappa, passa de l'autre côté de la table. Nous restâmes à nous regarder un petit moment. La bougie était entre nous.

Elle commença à défaire sa voilette et à enlever son chapeau et cependant ses yeux rieurs étaient attachés sur moi et surveillaient mes mouvements pour que je ne l'attrape pas. Je tentai une nouvelle attaque, m'empêtrai dans le tapis et tombai ; mon pied blessé ne voulait plus me porter. Je me relevai extrêmement penaud.

« Dieu ! comme vous êtes devenu rouge ! dit-elle. C'était donc si terriblement maladroit ?

— Oh ! oui, bien maladroit. »

Et la poursuite recommença.

« Il me semble que vous boitez ?

— Peut-être un peu, très peu d'ailleurs.

— La dernière fois vous aviez un doigt blessé, maintenant c'est un pied ; c'est effrayant, tous les maux que vous avez.

— J'ai été un peu écrasé il y a quelques jours.

— Écrasé ? Encore ivre, alors ? Dieu me pardonne, quelle vie menez-vous, jeune homme ! »

Elle me menaça de l'index et se fit sérieuse.

« Allons, asseyons-nous ! Non, pas là-bas vers la porte : vous êtes beaucoup trop réservé : ici, vous là, et moi ici, c'est ça... Ouf ! c'est bien ennuyeux, les gens réservés ! Il faut tout dire et faire soi-même, ils ne vous aident en rien. Maintenant, par exemple, vous pourriez bien poser votre main sur le dos de ma chaise, vous auriez bien pu trouver ça tout seul, pas vrai. Et quand je dis une chose comme ça, vous faites des yeux comme si vous ne croyiez pas que c'est vrai. Mais oui, c'est parfaitement

exact, je l'ai remarqué plusieurs fois ; tenez, voilà que vous recommencez. Mais vous n'allez pas me faire croire que vous êtes aussi modeste quand vous osez vous lancer. Vous étiez pas mal effronté le jour où vous étiez ivre et où vous m'avez suivie jusqu'à la maison, en me tarabustant avec vos malices : « Vous perdez votre livre, mademoiselle, vous perdez très certainement votre livre, mademoiselle ! » Hahaha ? Fi ! c'était tout à fait vilain de votre part ! »

Je restai là, à la regarder éperdument. Mon cœur battait à grands coups, le sang courait, chaud, dans mes artères. Quelle merveilleuse jouissance de se retrouver dans une habitation humaine, d'entendre le tic-tac d'une pendule, et de causer avec une jeune fille pleine de vie, au lieu de causer avec soi-même.

« Pourquoi ne dites-vous rien ?

— Ah ! que vous êtes gentille ! dis-je, me voilà épris de vous, pour le moment profondément épris. Je n'y puis rien. Vous êtes l'être le plus étrange qui... par moments vos yeux ont un tel rayonnement, je n'ai jamais vu chose pareille, on dirait des fleurs. Hein ? Non, non, peut-être pas des fleurs, mais... Je suis follement amoureux de vous et cela ne m'est d'aucun secours. Comment vous appelez-vous ? Sérieusement, il faut me dire comment vous vous appelez...

— Mais vous, comment vous appelez-vous ? Dieu ! voilà que je l'avais presque oublié encore une fois ! J'ai pensé hier toute la journée qu'il faudrait que je vous le demande. C'est-à-dire, pas *toute la journée*, je n'ai pas du tout pensé à vous toute la journée d'hier.

— Savez-vous quel nom je vous ai donné ? Je vous ai appelée Ylajali. Que pensez-vous de ce nom ? Un son si fluide.

— Ylajali ?

— Oui.

— C’est un nom étranger ?

— Hem ! Non, ce n’est pas cela non plus.

— Oh ! ce n’est pas laid. »

Après de longs pourparlers nous échangeâmes nos noms. Elle s’assit tout contre moi sur le canapé et du pied repoussa la chaise. Et nous recommençâmes à bavarder.

« Et ce soir, vous vous êtes rasé, dit-elle. Somme toute, vous avez meilleure mine que la dernière fois, mais seulement un tout petit peu, du reste ; n’allez pas vous figurer que... Non, la dernière fois, vous étiez vraiment ignoble. Et par-dessus le marché vous aviez un affreux chiffon autour du doigt. Et dans cet état vous vouliez absolument entrer quelque part boire du vin avec moi. Merci bien !

— Alors, c’est tout de même à cause de mon aspect misérable que vous n’avez pas voulu venir avec moi ?

— Non, répondit-elle en baissant les yeux. Non, Dieu m’est témoin que ce n’était pas cela ! Je n’y ai même pas pensé.

— Écoutez, dis-je, vous croyez sans doute que je puis m’habiller et vivre exactement comme je le désire. Mais je ne le puis pas, je suis très, très pauvre. »

Elle me regarda.

« Vous êtes pauvre ? dit-elle.

— Oui, je le suis.

Pause.

« Ah ! Grand Dieu ! Je le suis aussi », dit-elle, avec un mouvement de tête plein de courage.

Chacune de ses paroles me grisait, me pénétrait le cœur comme des gouttes de vin, bien qu’elle fût sans doute une ba-

nale fillette de Christiania, avec l'habituel jargon, les petites audaces et le bavardage. Elle me ravissait par l'habitude qu'elle avait de mettre la tête un peu de côté et de prêter l'oreille quand je disais quelque chose. Et je sentais son haleine me monter au visage.

« Savez-vous, dis-je, que… Mais il ne faut pas vous fâcher… Quand je me suis mis au lit hier soir, j'ai arrangé mes bras pour vous… comme ceci… comme si vous étiez couchée. Et puis je me suis endormi.

— Vraiment ? C'est très joli ! »

Pause.

« Mais il fallait aussi que ce fût à distance pour que vous osiez pareille chose ; car autrement…

— Vous ne croyez pas que je pourrais le faire aussi… autrement ?

— Non, je ne le crois pas.

— Oh ! si, de moi vous pouvez tout attendre », dis-je en plastronnant ; et je lui passai le bras autour de la taille.

« Vraiment ? » dit-elle, sans plus.

Cela m'irrita et me vexa qu'elle me jugeât si excessivement convenable ; je me rengorgeai, rassemblai tout mon courage et lui pris la main. Mais elle la retira tout doucement et s'écarta un peu de moi. Ce fut le coup de grâce pour mon courage, une fois de plus ; la honte me prit et je regardai du côté de la fenêtre. J'avais tout de même l'air par trop pitoyable, là dans mon coin ; il ne fallait pas essayer de me faire des idées. C'eût été une autre affaire si je l'avais rencontrée au temps où j'avais encore l'air d'un homme, dans mes jours de prospérité, quand j'avais un peu de quoi pourvoir à ma subsistance. Et je me sentis tout déprimé.

« Vous voyez bien ! dit-elle, vous voyez bien ; on peut vous désarçonner avec un simple petit froncement de sourcils, vous décontenancer rien qu'en s'écartant un peu de vous… »

Elle eut un rire espiègle, les yeux fermés, comme si, elle non plus, ne tenait pas à être regardée.

« Oh ! c'est trop fort ! éclatai-je, vous allez voir ! »

Et violemment je lui mis un bras autour des épaules. Cette fille avait-elle perdu l'esprit ? Me prenait-elle pour un novice ? Hé ! j'allais, par le dia… Il ne serait pas dit que je n'étais pas à la hauteur sur cet article. Cette créature était un vrai démon ? S'il ne s'agissait que d'y aller, alors…

Comme si j'étais bon à quelque chose !

Elle restait assise très tranquille, les yeux toujours fermés, aucun de nous ne parlait. Je la pressai rudement contre moi, serrai son corps contre ma poitrine, et elle ne dit pas un mot. J'entendais le battement de nos cœurs, le sien et le mien, on eût dit un galop de chevaux.

Je l'embrassai.

Je ne me reconnaissais plus, je dis quelque bêtise dont elle rit, chuchotai des mots tendres tout près de sa bouche, lui caressai la joue et l'embrassai maintes et maintes fois. Je défis un ou deux boutons de son corsage et j'entrevis ses seins, des seins blancs et ronds qui transparaissaient sous la chemise comme deux délicates merveilles.

« Puis-je regarder ? » dis-je, et j'essaie de défaire d'autres boutons, je tente d'agrandir l'ouverture ; mais mon émotion est trop forte, je n'arrive pas à défaire les boutons du bas où le corsage est plus serré. « Est-ce permis de regarder un peu… rien qu'un peu… »

Elle passe le bras autour de mon cou, très lentement, tendrement ; ses narines roses et vibrantes me soufflent leur ha-

leine en plein visage ! de l'autre main elle commence à défaire les boutons elle-même, un à un. Elle rit d'un rire gêné, d'un rire bref, et elle me regarde plusieurs fois pour voir si je remarque qu'elle a peur. Elle dénoue les rubans, dégrafe son corset, ravie et anxieuse. Et mes mains rudes tripotent ces boutons et ces rubans...

Pour détourner mon attention de ce qu'elle fait, elle me caresse l'épaule de la main gauche en disant :

« Quelle masse de cheveux vous avez là !

— Oui », répondis-je, en essayant de pénétrer jusqu'à sa poitrine avec ma bouche. À ce moment elle est étendue, les vêtements complètement ouverts. Tout à coup c'est comme si elle se ravise, comme si elle trouve qu'elle a été beaucoup trop loin, elle se rajuste et se redresse un peu. Et pour cacher son embarras devant ses vêtements défaits, elle se remet à parler de la masse de cheveux tombés sur mes épaules.

« Qu'est-ce qui peut bien faire ainsi tomber vos cheveux ?

— Je ne sais pas.

— Vous buvez trop, naturellement, et peut-être... Fi ! je ne le dirai pas ! Vous devriez avoir honte ! Non, je n'aurais pas cru ça de vous ! Vous qui êtes si jeune, perdre déjà vos cheveux !... Maintenant, s'il vous plaît, vous allez me raconter au juste quelle vie vous menez ! Je suis sûre que c'est épouvantable ! Mais rien que la vérité, vous entendez, pas de faux-fuyants ! Du reste je verrai bien sur votre visage si vous voulez me cacher quelque chose. Et maintenant, racontez ! »

Ah ! quelle lassitude m'envahit ! Combien j'aurais préféré rester là tranquillement à la regarder, au lieu de me donner des airs et de m'échiner à toutes ces tentatives. Je n'étais bon à rien, j'étais devenu une loque !

« Allons, commencez ! » dit-elle.

Je saisis l’occasion et je racontai tout, et je ne racontai que la pure vérité. Je ne poussai pas le tableau au noir, il n’était pas dans mes intentions d’éveiller sa compassion ; je dis aussi qu’un soir je m’étais approprié cinq couronnes.

Elle m’écoutait de toutes ses oreilles, bouche bée, pâle, apeurée, avec de l’effarement dans ses yeux brillants. Je voulus réparer le mal, dissiper la triste impression que j’avais faite et en conséquence je me raidis :

« C’est fini maintenant ; il ne peut plus être question de pareilles choses ; maintenant je suis sauvé... »

Mais elle était très abattue. « Dieu m’assiste ! » dit-elle, sans plus, et elle se tut. À de courts intervalles elle répétait cette phrase, et après chaque fois elle restait de nouveau silencieuse : « Dieu m’assiste ! »

Je me mis à badiner, lui pris la taille pour la chatouiller, la haussai jusqu’à ma poitrine. Elle avait reboutonné sa robe et cela m’irrita. Pourquoi avait-elle reboutonné sa robe ? Étais-je maintenant moins digne à ses yeux que si j’avais mérité de perdre mes cheveux par une vie déréglée ? Aurait-elle eu meilleure opinion de moi si je m’étais dépeint comme un noceur ?... Trêve de plaisanteries. Il ne s’agissait que d’y aller ! Et s’il ne s’agissait que d’y aller, j’étais son homme !

Force me fut de renouveler mes tentatives.

Je la couchai, je la couchai tout simplement sur le canapé. Elle résistait fort peu, du reste, et elle avait l’air étonné.

« Non, mais... que voulez-vous ? dit-elle.

— Ce que je veux ?

— Non... Non, mais... ?

— Mais si, mais si...

— *Non*, entendez-vous ! » cria-t-elle, et elle ajouta ces paroles blessantes : « Ma parole, je crois que vous êtes fou. »

Involontairement je m'arrêtai un moment et dis :

« Vous ne le pensez pas !

— Si ; vous avez un si drôle d'air ! Et le matin où vous m'avez suivie... Alors vous n'étiez pas ivre ce jour-là ?

— Non. Mais ce jour-là je n'avais pas faim non plus, je venais justement de manger.

— Eh bien, ça n'en était que pire.

— Auriez-vous préféré que je fusse ivre ?

— Oui... Hou, j'ai peur de vous ! Seigneur Dieu, ne pouvez-vous me lâcher... »

Je réfléchis. Non, je ne pouvais pas la lâcher, j'y perdrais trop. Pas de ces maudites balivernes à cette heure tardive sur un canapé ! Hé ! quelles échappatoires ne trouvait-on pas à vous servir en un tel moment ! Comme si je ne savais pas que tout cela n'était que timidité ! Il faudrait que je sois bien jeune ! Allons, assez causé ! Trêve de bavardage !

Elle résistait avec une énergie singulière, beaucoup trop énergiquement pour une résistance de pure timidité. J'arrivai, comme par inadvertance, à renverser la bougie qui s'éteignit. Elle opposait une résistance désespérée et même elle poussa un petit gémissement.

« Non, pas ça, pas ça ! Si vous voulez, je vous permets plutôt de m'embrasser la poitrine. Voyons, soyez gentil ! »

Je m'arrêtai instantanément. Ses paroles avaient un tel accent d'effroi et de détresse que j'en fus profondément frappé. Elle pensait m'offrir un dédommagement en me donnant per-

mission de baiser sa poitrine ! Comme c'était beau, beau et naïf ! J'en serais tombé à genoux devant elle.

« Mais, ma chère ! dis-je, tout à fait déconcerté, je ne comprends pas... je ne conçois vraiment pas quel jeu vous jouez... »

Elle se leva et ralluma la bougie avec des mains tremblantes ; je restai assis sur le canapé, sans rien tenter. Qu'allait-il arriver ? Au fond j'étais très abattu.

Elle jeta les yeux sur le mur, sur la pendule, et tressaillit.

« Aïe ! La bonne va bientôt venir ! » dit-elle.

Ce fut le premier mot qu'elle prononça.

Je compris l'allusion et me levai. Elle fit un geste vers son manteau comme pour le mettre, mais réfléchit, le laissa là et se dirigea vers la cheminée. Elle était pâle et de plus en plus agitée. Pour que ça n'ait tout de même pas l'air comme si elle me mettait à la porte, je dis :

« Il était militaire, votre père ? » Et en même temps je me préparai à partir.

« Oui, il était militaire. Comment le savais-je ?

— Je ne le savais pas. Une simple idée qui m'était venue.

— C'est singulier !

— Oh ! oui. Il y avait certains endroits où il me venait des pressentiments. Héhé ! cela tenait à ma folie, ça... »

Elle leva les yeux vivement, mais ne répondit pas. Je sentais que ma présence était pour elle une torture, et je voulus en finir. J'allai à la porte. Ne voulait-elle plus m'embrasser maintenant ? Pas même me tendre la main ? Je m'arrêtai, attendant.

« Vous partez donc ? » dit-elle, en restant immobile là-bas, près de la cheminée.

Je ne répondis pas. J'étais là, humilié et troublé, à la regarder sans rien dire. Ah ! j'avais tout gâché ! Cela ne semblait pas la concerner, que je fusse prêt à partir : d'un coup elle était absolument perdue pour moi. Je cherchais quelque chose à lui dire en guise d'adieu, un mot profond, pesant, qui pût l'atteindre et peut-être lui en imposer un peu. Et tout à l'opposé de ma décision d'être froid et fier, je me mis tout bonnement, agité, vexé, blessé au vif, à parler de futilité ; le mot qui porte ne vint pas, je me comportai à l'extrême étourdie. Ce fut une fois encore littérature et faconde.

« Pourquoi ne pouvait-elle pas tout aussi bien me dire clairement et distinctement qu'il fallait m'en aller ? demandai-je. Oui, pourquoi pas ? Ce n'était pas la peine de se gêner. Au lieu de me rappeler que la bonne allait bientôt rentrer, elle aurait aussi bien pu me dire simplement : Maintenant il faut vous éclipser, car je dois aller chercher ma mère et je ne veux pas de votre compagnie dans la rue. Hein, n'était-ce pas ce qu'elle avait pensé ? Oh ! si, ce devait tout de même être cela qu'elle avait pensé, je l'avais compris tout de suite. Il en fallait si peu pour me mettre sur la voie ; rien que le geste qu'elle avait fait, de prendre son manteau pour ensuite le laisser là, m'avait convaincu d'un seul coup. Comme je le lui avais dit, j'étais sujet aux pressentiments. Et peut-être qu'au fond cela n'était pas tellement de la folie...

— Mais, Grand Dieu ! pardonnez-moi cette parole ! Elle m'a échappé de la bouche ! » cria-t-elle. Mais elle restait toujours immobile et ne venait pas à moi.

Je fus inflexible et je continuai. Je restais là à jacasser avec le pénible sentiment que je l'ennuyais, que pas un seul de mes mots ne portait, et malgré tout je ne cessais pas. Au fond, on pouvait bien être une âme passablement délicate sans pour cela être fou, voulais-je dire ; il y avait des natures qui se nourrissaient de bagatelles et mouraient d'une simple parole trop dure. Et je laissai sous-entendre que j'étais une de ces natures. Le fait

est que ma pauvreté avait aiguisé en moi certaines facultés au point de me valoir de véritables désagréments, oui, je vous l'assure, de véritables désagréments, hélas ! Mais cela avait aussi ses avantages, cela me venait en aide dans certaines situations. Le pauvre intelligent était un observateur bien plus fin que le riche intelligent. Le pauvre regarde autour de soi à chaque pas qu'il fait, épie soupçonneusement chaque parole qu'il entend dire aux gens qu'il rencontre ; chaque pas qu'il fait lui-même impose à ses pensées et à ses sentiments un devoir, une tâche. Il a l'oreille fine, il est impressionnable, il est un homme d'expérience, son âme porte des brûlures...

Et je parlai fort longtemps de ces brûlures que portait mon âme. Mais plus je parlais, plus elle devenait inquiète ; finalement elle dit : « Seigneur Dieu ! » plusieurs fois, de désespoir, en se tordant les mains. Je voyais bien que je la torturais, et je ne voulais pas la torturer, mais je le faisais quand même. Enfin je pensai lui avoir dit à grands traits l'essentiel de ce que j'avais à dire, je fus ému de son regard désespéré et je criai :

« Maintenant, je m'en vais, je m'en vais ! Ne voyez-vous pas que j'ai déjà la main sur la clef ? Adieu, adieu, dis-je ! Vous pourriez bien me répondre quand je vous dis adieu deux fois et suis tout prêt à m'en aller. Je ne vous demande même pas un nouveau rendez-vous, car cela vous tourmenterait. Mais dites-moi : Pourquoi ne pas m'avoir laissé tranquille ? Que vous ai-je fait ! Je n'encombrais pas votre route, n'est-ce pas ? Et pourquoi vous détourner soudain de moi, comme si vous ne me connaissiez plus du tout ? Maintenant vous m'avez arraché mes dernières illusions, vous m'avez plumé à fond, vous m'avez fait plus misérable que je n'ai jamais été. Mais Grand Dieu, je ne suis pas fou. Vous savez très bien, pour peu que vous y réfléchissiez, que je suis parfaitement sain d'esprit. Allons, venez me tendre la main ! Ou bien permettez-moi d'aller vers vous ! Voulez-vous ? Je ne vous ferai pas de mal, je veux simplement m'agenouiller devant vous un instant, m'agenouiller là par terre devant vous, rien qu'un instant. Le puis-je ? Non, non, je ne le ferai pas, car

je vois que vous avez peur, je ne le ferai pas, *je ne le ferai pas*, entendez-vous ! Grand Dieu ! pourquoi êtes-vous si effrayée. Je reste bien tranquille, je ne bouge pas. J'aurais voulu m'agenouiller sur le tapis, une minute, juste là, sur la teinte rouge, bien à vos pieds. Mais vous avez eu peur, j'ai pu voir dans vos yeux que vous aviez peur, aussi suis-je resté tranquille. Je n'ai pas fait un pas, en vous adressant cette prière, n'est-ce pas ? Je suis resté tout aussi immobile que maintenant quand je vous montre l'endroit où j'aurais voulu m'agenouiller devant vous, là-bas, sur la rose rouge du tapis. Je ne la montre même pas du doigt, je ne la montre pas du tout, je m'en abstiens, pour ne pas vous effrayer, je fais simplement un mouvement de tête en regardant là-bas, comme ça ! et vous comprenez très bien quelle rose je veux dire, mais vous ne voulez pas me permettre de m'agenouiller là ; vous avez peur de moi et vous n'osez pas vous approcher de moi. Je ne comprends pas que vous puissiez avoir le cœur de m'appeler fou. N'est-ce pas, vous ne le croyez plus non plus ? Une fois, en été, il y a longtemps, j'ai été fou ; je travaillais trop dur et j'oubliais d'aller déjeuner à l'heure voulue quand j'avais beaucoup à réfléchir. Cela m'arrivait jour après jour ; j'aurais dû me le rappeler, mais je l'oubliais sans cesse. Par le Dieu du ciel, c'est vrai ! Que Dieu ne me laisse jamais sortir vivant de cette pièce, si je mens ! Vous voyez, vous êtes injuste envers moi. Ce n'était pas par nécessité que je faisais cela : j'ai crédit, un gros crédit, chez Ingebret et chez Gravesen ; souvent aussi j'avais beaucoup d'argent dans ma poche et cependant je n'achetais pas de quoi manger parce que je l'oubliais. Entendez-vous ? Vous ne dites rien, vous ne répondez pas, vous ne bougez pas de la cheminée, vous restez là à attendre que je m'en aille... »

Elle vint vivement à moi et me tendit la main. Je la regardai, plein de confiance. Faisait-elle en effet ce geste de bon cœur ? Ou le faisait-elle seulement pour se débarrasser de moi ? Elle me mit un bras autour du cou, elle avait des larmes dans les yeux. Je restai à la regarder. Elle me tendit sa bouche ; je ne

pouvais pas la croire ; c'était très certainement un sacrifice qu'elle faisait, un moyen d'en finir.

Elle dit quelque chose que je crus entendre comme : « Je vous aime quand même ! » Elle dit cela très bas et indistinctement, peut-être n'entendis-je pas bien, peut-être ne dit-elle pas juste ces mots ; mais elle se jeta violemment à mon cou. Elle me mit les deux bras autour du cou un petit moment, se haussa même sur la pointe des pieds pour arriver à bonne hauteur et demeura ainsi.

Je craignis qu'elle ne se forçât à montrer cette tendresse et je dis simplement :

« Comme vous êtes charmante à présent ! » Je n'en dis pas davantage. Je fis quelques pas en arrière, atteignis la porte et sortis à reculons. Et elle resta dans la chambre.

QUATRIÈME PARTIE

L'hiver était venu, un hiver humide et pourri, presque sans neige, une nuit perpétuelle, sombre et brumeuse, sans le moindre coup de vent frais de toute une semaine. Le gaz brûlait presque toute la journée dans les rues, et malgré cela les gens se heurtaient nez à nez dans le brouillard. Tous les bruits, le son des cloches, les grelots des chevaux de fiacre, les voix humaines, le choc des fers sur les pavés, résonnaient sourdement comme ensevelis dans l'air épais. Les semaines se suivaient et le temps restait le même.

Et je continuais à loger là-bas dans le quartier de Vaterland.

J'étais attaché de plus en plus solidement à cette auberge, cet hôtel garni pour voyageurs où j'avais eu la permission de demeurer malgré mon dénuement. Mon argent était épuisé depuis longtemps et je continuais néanmoins à aller et venir dans cet endroit comme si j'en avais le droit et comme si j'étais de la maison. La patronne ne m'avait encore rien dit ; mais cela me tourmentait tout de même de ne pouvoir la payer. Trois semaines passèrent de la sorte.

Depuis plusieurs jours déjà, j'avais repris mon travail, mais je ne réussissais plus à rien écrire qui me contentât ; je n'avais plus trace de veine, malgré mon application et mes tentatives de tout instant. J'avais beau m'attaquer à n'importe quel sujet, rien n'y faisait, la chance s'était envolée.

C'était dans une chambre du premier étage, la meilleure chambre de voyageurs, que je me livrais à ces tentatives. J'y étais resté, sans être inquiété, depuis le premier soir où j'avais de l'argent et pouvais payer ma note. J'avais aussi tout le temps

l'espoir d'arriver à mettre sur pied un article sur un sujet ou l'autre, pour payer ma chambre et mes autres dettes ; c'est pourquoi je travaillais avec tant d'application. En particulier, j'avais un morceau en train, dont j'attendais beaucoup. C'était une allégorie : un incendie dans une librairie, une pensée profonde que je voulais mettre tout mon soin à élaborer, pour la porter en acompte au « Commandeur ». Il allait bien voir, « le Commandeur », que cette fois il était venu en aide à un vrai talent ; je n'avais aucun doute qu'il le verrait ; il s'agissait seulement d'attendre que l'esprit me visitât. Et pourquoi l'esprit ne me visiterait-il pas, et même au tout premier jour ? Rien ne me barrait plus la route ; mon hôtesse me donnait à manger tous les jours, quelques tartines le matin et le soir, et ma nervosité avait presque disparu. Je ne m'enveloppais plus les mains de chiffons pour écrire et je pouvais regarder dans la rue, de mes fenêtres au premier étage, sans avoir le vertige. Je me sentais beaucoup mieux sous tous les rapports et je commençais même à m'étonner de ne pas avoir encore terminé mon allégorie. Je ne comprenais pas d'où cela pouvait provenir.

Je devais finir un jour par soupçonner à quel état de faiblesse j'en étais arrivé, et à quel point mon cerveau hébété était incapable de tout travail. Ce jour-là mon hôtesse monta chez moi avec une facture qu'elle me pria de vérifier ; il devait y avoir une erreur dans les calculs, dit-elle, cela ne concordait pas avec son livre ; mais elle n'avait pas pu trouver l'erreur.

Je me mis à compter ; mon hôtesse était assise en face de moi et me regardait. Je comptai ces vingt articles : d'abord une fois de haut en bas et je trouvai le total exact, puis une fois de bas en haut et j'arrivai encore au même résultat. Je regardai la femme ; elle était assise en plein devant moi et attendait ma sentence ; je remarquai aussitôt qu'elle était enceinte, cela n'échappa point à mon attention, et pourtant je ne l'avais pas scrutée d'un œil inquisiteur.

« Le total est exact, dis-je.

— Mais, maintenant, regardez chaque chiffre, répondit-elle ; cela ne peut pas faire tant, je suis sûre. »

Et je me mis à vérifier chaque article ; 2 pains à 25, 1 verre de lampe : 18, savon : 20, beurre : 32... Il n'y avait pas besoin d'une tête bien intelligente pour parcourir ces colonnes de chiffres, cette petite facture d'épicier qui ne renfermait aucune difficulté, et je fis d'honnêtes efforts pour trouver l'erreur dont parlait la femme, mais je ne la trouvai pas. Après avoir tourné et retourné ces chiffres quelques minutes, je sentis, hélas ! que tout cela se mettait à danser la sarabande dans ma tête ; je ne faisais plus de différence entre le « Doit » et l'« Avoir », je mélangeais tout ensemble. Enfin je m'arrêtai brusquement à l'article suivant : 3,5/16 *Marc* de fromage à 16. Mon cerveau eut un raté, littéralement, et je fixai des yeux stupides sur le fromage sans pouvoir en sortir.

« Maudite façon d'écrire, aussi, et tarabiscotée, dis-je, désespéré. Il y a là, Dieu me pardonne ! simplement cinq seizièmes de fromage. Héhé ! A-t-on jamais vu chose pareille ! Tenez, voyez vous-même !

— Oui, répondit la patronne, ils ont l'habitude d'écrire comme ça. C'est du fromage de Hollande épicé. Si, c'est correct ! Cinq seizièmes, ça fait donc cinq onces...

— Oui, je comprends bien ! » interrompis-je, et en réalité, je n'y comprenais plus rien du tout.

De nouveau, j'essayai de mener à bien ce petit calcul qu'il y a quelques mois j'aurais fait en une minute ; je suais sang et eau, en réfléchissant de toutes mes forces à ces chiffres énigmatiques et je clignais méditativement les yeux comme si j'étudiais cette affaire avec la plus grande attention. Mais je dus y renoncer. Ces cinq onces de fromage avaient eu complètement raison de moi ; c'était comme si quelque chose avait craqué dans mon front.

Pour donner néanmoins l’impression que je continuais à travailler à mes calculs, je remuai les lèvres et, de temps à autre, j’énonçais un nombre à haute voix, tout en faisant glisser mes yeux de plus en plus bas sur la note, comme si j’avançais continûment dans mon travail et m’approchais de la solution. La patronne, assise, attendait. Enfin je dis :

« Voilà, je l’ai parcourue de bout en bout et il n’y a vraiment pas d’erreur, autant que je puisse voir.

— Pas d’erreur ? Ainsi, pas d’erreur ? »

Mais je vis bien qu’elle ne me croyait pas. Et tout à coup, elle parut mettre une petite nuance de mépris pour moi dans sa parole, un petit ton indifférent que je ne lui avais jamais entendu auparavant. Elle dit que peut-être je n’étais pas habitué à compter en seizièmes ; elle dit aussi qu’il lui faudrait s’adresser à quelqu’un qui s’y entendait pour faire vérifier convenablement la facture. Tout cela fut dit, non pas d’une manière blessante pour me faire honte, mais d’un ton sérieux et préoccupé. Arrivée à la porte et sur le point de sortir, elle dit, sans me regarder :

« Excusez-moi de vous avoir dérangé ! »

Elle sortit.

Peu après, la porte se rouvrit et mon hôtesse rentra : elle ne pouvait guère avoir été plus loin que jusqu’au couloir avant de revenir.

« C’est vrai ! dit-elle. Il ne faut pas le prendre en mauvaise part, mais ne me devez-vous pas un petit quelque chose ? N’est-ce pas hier trois semaines que vous êtes venu ? Oui, j’avais idée que c’était ça. Ça n’est pas déjà si commode de se tirer d’affaire avec une si grande famille pour que je puisse encore garder quelqu’un ici à crédit, malheureusement… »

Je l’arrêtai.

« Je travaille à un article dont je vous ai déjà parlé, dis-je, et dès qu'il sera fini, vous aurez votre argent. Vous pouvez être tout à fait tranquille.

— Oui, mais vous n'en finissez jamais avec votre article...

— Croyez-vous cela ? Il est possible que l'esprit me visite demain, peut-être même dès cette nuit ; il n'est pas du tout impossible qu'il me visite tout à coup cette nuit, et alors, mon article est fini en un quart d'heure, au plus. Voyez-vous, il n'en est pas de mon travail comme de celui des autres gens ; je ne peux pas m'installer et produire une certaine quantité par jour, je n'ai qu'à attendre le moment. Et il n'est personne qui puisse dire le jour et l'heure où l'esprit viendra sur vous ; il faut que cela suive son cours. »

Mon hôtesse se retira. Mais sa confiance en moi était certainement très ébranlée.

Dès que je fus seul, je me levai d'un bond et m'arrachai les cheveux de désespoir. Non, il n'y aurait malgré tout aucun salut pour moi, aucun, aucun salut ! Mon cerveau avait fait banqueroute ! Étais-je donc devenu complètement idiot puisque j'étais incapable de calculer la valeur d'un petit morceau de fromage épicé ? D'autre part, était-il possible que j'aie perdu l'esprit, quand je pouvais me poser à moi-même de telles questions ? Au surplus, n'avais-je pas, au milieu de mes efforts de calcul, fait la lumineuse observation que mon hôtesse était enceinte ? Je n'avais aucune raison de le savoir, personne ne me l'avait raconté, cela ne m'était pas non plus venu à l'esprit spontanément, je l'avais vu de mes yeux et j'avais compris aussitôt ; et, par-dessus le marché, dans un moment de désespoir, alors que j'étais plongé dans un calcul de seizièmes. Comment m'expliquer cela ?

J'allai à la fenêtre et regardai dehors : ma fenêtre donnait sur la rue des Voituriers. Quelques enfants y jouaient sur le pavé, des enfants pauvrement vêtus au milieu de cette pauvre rue ; ils se jetaient de l'un à l'autre une bouteille vide et criaient à tue-

tête. Une voiture de déménagement passa près d'eux, en roulant lentement ; ce devait être une famille expulsée qui changeait de logis en dehors de l'époque du terme. Ce fut ce que je pensai tout aussitôt. Sur la voiture, il y avait de la literie et des meubles, des lits vermoulus et des commodes, des chaises peintes en rouge, avec trois pieds, des paillassons, de la ferraille, de la batterie de cuisine. Une petite fille, presque une enfant, une gamine très laide avec un nez enrhumé, était juchée tout en haut de la charge et se cramponnait de ses pauvres mains bleuies pour ne pas dégringoler. Elle était assise sur un tas d'affreux matelas humides où des enfants avaient couché, et regardait en bas les petits qui se lançaient la bouteille vide...

Je regardais tout cela, et je n'avais aucune peine à comprendre tout ce qui se passait. Tandis que j'étais à la fenêtre à faire ces observations, j'entendais aussi la bonne de mon hôtesse chanter dans la cuisine, tout à côté de ma chambre ; je connaissais l'air qu'elle chantait, et je prêtai l'oreille pour savoir si elle chantait faux. Et je me dis à moi-même qu'un idiot n'aurait pu faire tout cela ; Dieu merci, j'étais aussi raisonnable que quiconque.

Soudain, je vis deux des enfants, en bas dans la rue, s'emporter et se chamailler, deux garçons ; je connaissais l'un d'eux, le fils de mon hôtesse. J'ouvre la fenêtre pour entendre ce qu'ils disent et tout à coup une troupe d'enfants se rassemblent sous ma fenêtre et regardent en l'air avec des yeux pleins de désir.

Qu'attendaient-ils ? Qu'on jetât quelque chose ? Des fleurs fanées, des os, des bouts de cigares, une chose ou une autre bonne à grignoter ou dont ils pussent faire un jouet ? Ils regardaient vers ma fenêtre, leurs visages bleuis de froid, les yeux infiniment grands. Cependant, les deux ennemis continuent à s'injurier. Des mots pareils à de gros monstres visqueux grouillent sur ces bouches d'enfants, d'effroyables sobriquets, des mots de filles, des jurons de matelots que peut-être ils avaient

appris là-bas sur les quais. Et ils sont tous deux si absorbés qu'ils ne remarquent pas mon hôtesse qui court vers eux pour savoir ce qui se passe.

« Oui, explique son fils, il m'a pris à la gorge, je n'ai pas pu respirer pendant un long moment. »

Et, se tournant vers le petit scélérat qui ricane méchamment, il devient complètement furieux et crie : « Va-t'en au diable, espèce de veau chaldéen que tu es ! Un pouilleux pareil qui prend les gens à la gorge ! Nom de Dieu, je vais... »

Et la mère, cette femme enceinte qui domine de son ventre toute l'étroite rue, répond à ce gamin de dix ans, en le prenant par le bras pour l'emmener :

« Chut ! Ferme ton bec ! Je crois que tu jures aussi ! Tu es aussi mal embouché que si tu avais vécu au bordel pendant des années ! En voilà assez, tu vas rentrer !

— Non, je ne rentrerai pas !

— Si, tu rentreras !

— Non, je ne rentrerai pas ! »

Je suis là-haut à la fenêtre et je vois que la colère de la mère va croissant ; cette scène horrible me surexcite violemment ; je n'y résiste plus, je crie au gamin de monter chez moi un instant. Je crie deux fois, rien que pour les déranger, pour mettre fin à cette scène ; la seconde fois, je crie très fort et la mère se retourne, stupéfaite, et lève les yeux vers moi. Et instantanément elle reprend contenance, me regarde effrontément, d'un regard parfaitement arrogant, et elle se retire, avec une observation pleine de reproche à son fils. Elle parle haut pour que je puisse l'entendre et lui dit :

« Fi ! tu devrais avoir honte de laisser voir au monde comme tu es méchant ! »

De tout ce que j'observais ainsi, je ne perdis rien, pas même un petit détail accessoire. Mon attention était vigilante à l'extrême. Je humais délicatement chaque petite chose et je me faisais des idées de ces choses au fur et à mesure qu'elles se passaient. Ainsi, il était impossible que ma raison fût dérangée. Du reste, comment pourrait-elle être dérangée maintenant ?

« Écoute, sais-tu, dis-je tout à coup, voilà assez longtemps que tu t'occupes de ta raison et que tu te fais des soucis à son sujet ; maintenant, que c'en soit fini de ces billevesées ! Est-ce un signe de folie, de remarquer et de saisir toutes choses aussi exactement que tu le fais ? Tu me ferais presque rire de toi, je t'assure ; cela ne manque pas d'humour, que je sache. En un mot, cela arrive à tout le monde de rester sec, par hasard, et cela précisément devant les questions les plus simples. Cela ne veut rien dire, c'est pur hasard. Je le répète, il s'en faut d'un cheveu que je me mette à rire de toi. En ce qui concerne cette facture d'épicier, ces cinq misérables seizièmes de fromage de pauvre, dirais-je volontiers – héhé, un fromage avec du girofle et du poivre dedans – en ce qui concerne ce ridicule fromage, cela aurait pu arriver au meilleur calculateur de s'abêtir dessus ; rien que l'odeur de ce fromage aurait pu achever son homme... Et je fis des gorges chaudes de tout le fromage épicé... Non, mettez-moi devant quelque chose de mangeable ! dis-je, mettez-moi devant cinq seizièmes de bon beurre de laiterie ! Ça, c'est une autre affaire ! »

Je ris nerveusement de mes propres drôleries et je les trouvai prodigieusement amusantes. Je n'avais vraiment rien de dérangé, j'étais parfaitement sain d'esprit.

Ma gaieté croissait à mesure que je marchais par la chambre en conversant avec moi-même ; je riais tout haut et me sentais terriblement joyeux. Aussi, c'était vraiment comme si je n'avais besoin que de ce petit moment de gaieté, de cet instant de véritable et clair ravissement, sans soucis d'aucun côté, pour mettre ma tête en état de travailler. Je m'assis à ma table et me

mis en devoir de m’occuper de mon allégorie. Et cela marchait très bien, beaucoup mieux que depuis longtemps ; cela n’allait pas vite ; mais il me semblait que le peu que je faisais était de première qualité. Je travaillai aussi toute une heure sans être fatigué.

J’en étais arrivé juste à un point très important dans cette allégorie : un incendie dans une librairie. Ce point m’apparaissait d’une telle importance que tout ce que j’avais écrit de reste ne comptait pour rien, en regard. Je voulais précisément façonner avec une réelle profondeur cette pensée que ce n’étaient pas des livres qui brûlaient : c’étaient des cerveaux, des cerveaux d’hommes, et je voulais faire une vraie nuit de la Saint-Barthélemy de ces cerveaux en flammes. Soudain, ma porte fut ouverte en grande hâte et mon hôtesse entra en coup de vent. Elle entra jusqu’au milieu de la chambre, sans même s’arrêter sur le seuil.

Je poussai un cri rauque ; ce fut vraiment comme si j’avais reçu un coup.

« Quoi ? dit-elle. J’avais cru que vous disiez quelque chose ? Il nous est arrivé un voyageur, et il nous faut cette chambre pour lui. Vous coucherez en bas chez nous cette nuit. Oh ! vous aurez votre lit à vous, là aussi. »

Et, avant d’avoir ma réponse, elle se mit à réunir mes papiers sur la table, y jetant le désordre.

Ma joyeuse humeur était emportée d’un coup de vent, j’étais furieux et désespéré et je me levai aussitôt. Je laissai la femme débarrasser la table, sans rien dire ; je ne prononçai pas un mot. Et elle me mit tous mes papiers dans la main.

Je n’avais pas d’autre parti à prendre, il me fallait quitter la chambre. Ce précieux instant aussi était gâché ! Je rencontrai le nouvel arrivant déjà dans l’escalier, un jeune homme avec de grandes ancres bleues dessinées sur le dos des mains : derrière

lui, suivait un débardeur avec un coffre de marin sur l'épaule. L'étranger devait être un marin, donc un simple voyageur de hasard pour la nuit ; il n'occuperait sans doute pas longtemps ma chambre. Peut-être aussi aurais-je la chance demain, une fois l'homme parti, de retrouver un de mes moments ; il ne me manquait plus que cinq minutes d'inspiration et mon œuvre sur l'incendie était terminée. Ainsi, il fallait me résigner à mon sort...

Je n'avais pas encore pénétré dans l'appartement de la famille, la pièce unique où tous se tenaient jour et nuit : l'homme, la femme, le père de la femme et quatre enfants. La bonne demeurait dans la cuisine où elle dormait aussi la nuit. Je m'approchai de la porte bien à contrecœur et je frappai ; personne ne répondit, mais j'entendais bavarder de l'autre côté.

Quand j'entrai, l'homme ne dit pas un mot et ne répondit même pas à mon salut ; il se contenta de me regarder avec indifférence comme si je ne lui étais de rien. Du reste, il jouait aux cartes avec un personnage que j'avais vu là-bas sur les quais, un commissionnaire du nom de « Verre à Vitre ». Un nourrisson baragouinait tout seul dans son lit et le vieillard, père de l'hôtesse, était assis, tout ratatiné, sur un canapé-lit et penchait la tête sur ses mains comme si la poitrine ou le ventre lui faisaient mal. Il avait les cheveux presque blancs et, dans sa position recroquevillée, il avait l'air d'un reptile lové qui épie un bruit.

« Je viens, malheureusement, vous demander une place ici pour cette nuit, dis-je à l'homme.

— Est-ce ma femme qui l'a dit ? demanda-t-il.

— Oui. Il y a un nouveau venu dans ma chambre. »

À cela, l'homme ne répondit rien, il se remit à ses cartes.

Cet homme restait ainsi jour après jour à jouer aux cartes avec quiconque entrait chez lui ; il jouait sans enjeu, rien que

pour faire passer le temps et cependant avoir quelque chose entre les mains. Au demeurant, il ne faisait rien et se mouvait juste autant que daignaient ses membres paresseux, tandis que sa femme trottait du haut en bas des escaliers, avait toujours un œil ouvert à droite et à gauche et se chargeait d'attirer des clients à la maison. Mais elle s'était mise en rapport avec les débardeurs et les porteurs des quais à qui elle payait une petite commission pour chaque nouveau pensionnaire qu'ils lui amenaient, et souvent elle donnait abri pour la nuit à ces débardeurs. Aujourd'hui, c'était « Verre à Vitre » qui venait de lui amener le nouveau voyageur.

Deux des enfants entrèrent, deux petites filles à maigres visages de gamines des rues, avec des taches de rousseur. Elles portaient des vêtements tout à fait misérables. Peu après l'hôtesse aussi entra. Je lui demandai où elle allait m'installer pour la nuit. Elle répondit brièvement que je pouvais coucher ici avec les autres, ou dans l'antichambre sur le canapé, absolument comme bon me semblerait. Tout en me donnant cette réponse, elle tournaillait par la chambre, tripotait différentes choses qu'elle mettait en ordre, et elle ne me regarda même pas.

Sa réponse me coupa bras et jambes, je me tins contre la porte en me faisant tout petit ; je fis même semblant d'être tout à fait content de changer de chambre avec un autre pour une nuit. Avec intention, je pris un air aimable pour éviter de l'irriter et d'être peut-être chassé tout à fait de la maison. Je dis : « Oh ! on trouvera bien un moyen de s'arranger ! » Et je me tus.

Elle continuait à tournailler dans la pièce.

« Du reste, je dois vous dire que je n'ai pas du tout les moyens d'offrir la table et le gîte à crédit aux gens, dit-elle. Et d'ailleurs, je vous l'ai déjà dit.

— Oui, mais, vous savez, il ne s'agit que de ces quelques jours en attendant que mon article soit fini, répondis-je, et alors

je vous donnerai volontiers un billet de cinq couronnes par-dessus le marché ; très volontiers. »

Mais elle n'avait visiblement aucune foi en mon article, je le voyais bien. Et je ne pouvais pas me mettre à faire le fier et quitter la maison rien que pour un brin de mortification ; je savais ce qui m'attendait si je m'en allais.

Quelques jours passèrent.

Je continuais à me tenir en bas avec la famille, car il faisait trop froid dans l'antichambre où il n'y avait pas de poêle : j'y dormais aussi la nuit, par terre. Le marin étranger demeurait toujours dans ma chambre et ne faisait pas mine de vouloir déménager de sitôt. À midi, l'hôtesse entra et raconta qu'il avait payé un mois d'avance.

Du reste, il devait passer l'examen de capitaine au long cours avant de s'embarquer ; c'est pourquoi il séjournait en ville. À cette nouvelle, je compris que ma chambre était à jamais perdue pour moi.

Je sortis dans l'antichambre et m'assis. Si j'avais la chance de pouvoir écrire quelque chose, il fallait de toute façon que ce fût là, dans le calme. Ce n'était plus mon allégorie qui m'occupait ; il m'était venu une nouvelle idée, un plan de tout premier ordre ; je voulais composer un drame en un acte, *Le Signe de la Croix*, sujet du Moyen Âge. J'avais particulièrement étudié tout ce qui concernait le personnage principal, une splendide courtisane fanatique qui avait péché dans le Temple, non par faiblesse ou par sensualité, mais par haine du Ciel, péché en plein au pied de l'autel, avec la nappe d'autel sous la tête, rien que par délicieux mépris du Ciel.

J'étais de plus en plus hanté par cette figure à mesure que les heures passaient. À la fin, elle se dressait en chair et en os devant mon regard et précisément telle que je la voulais montrer. Son corps devait être défectueux et repoussant ; grand, très

maigre et un peu brun. Et quand elle marcherait, ses longues jambes apparaîtraient à travers ses jupes à chaque pas qu'elle ferait. Elle aurait aussi de grandes oreilles, très détachées. En un mot, elle ne serait rien pour l'œil, à peine supportable à regarder. Ce qui m'intéresserait en elle, c'était sa merveilleuse impudicité. Elle m'occupait vraiment par trop ; mon cerveau était comme gonflé de cette étrange et monstrueuse créature. Et durant deux grandes heures, je travaillai à mon drame, écrivant sans débrider.

Après avoir mis d'aplomb une dizaine de pages, peut-être douze pages, souvent à grand-peine, parfois avec de longs intervalles où j'écrivais inutilement des feuillets que j'étais obligé de déchirer, je me sentis fatigué, tout roide de froid et de lassitude ; je me levai et sortis dans la rue. La dernière demi-heure, j'avais aussi été dérangé par des cris d'enfants dans la chambre de la famille ; de sorte que je n'aurais pu, en tout cas, écrire davantage. Aussi fis-je une longue promenade de l'autre côté de la route de Drammen et restai dehors jusqu'au soir, marchant et méditant sur la manière dont j'allais continuer mon drame. Ce jour-là, avant de rentrer, il m'était arrivé la chose suivante :

J'étais arrêté devant une boutique de cordonnier dans le bas de la rue Karl-Johan, presque vers la place du Chemin-de-Fer. Dieu sait pourquoi je m'étais arrêté devant cette boutique de cordonnier ! Je regardais à travers la vitrine devant laquelle je me trouvais, sans penser du reste que j'avais précisément besoin de souliers ; ma pensée était bien loin, dans d'autres régions du monde ! Une foule de gens passaient derrière mon dos en causant et je n'entendais rien de ce qu'ils disaient. Alors une voix salue, très haut :

« Bonsoir ! »

C'était « la Demoiselle » qui me saluait.

« Bonsoir ! » répondis-je, la pensée absente. Et même je dus regarder « la Demoiselle » un court instant, avant de le reconnaître.

« Eh bien, comment ça va ? demanda-t-il.

— Oh ! pas mal... comme d'habitude !

— Écoutez, fit-il, dites-moi, êtes-vous toujours chez Christie ?

— Christie ?

— Je croyais que vous m'aviez dit une fois que vous étiez comptable chez Christie, le négociant ?

— Ah ! oui ! mais c'est fini. C'était impossible de travailler avec cet homme-là ; ça s'est terminé de soi-même assez tôt.

— Et pourquoi donc ?

— Ah ! il m'est arrivé de faire une fausse écriture un jour, et alors...

— Un faux ? »

Un faux ? « La Demoiselle » me demandait sans ambages si j'avais fait un faux. Même il m'interrogeait avec hâte et intérêt. Je le regardai, me sentant profondément blessé, et ne répondis pas.

« Oui, oui, Grand Dieu ! ça peut arriver aux meilleurs ! » dit-il pour me consoler.

Il continuait à croire que j'avais fait un faux.

« Qu'est-ce qui « oui, oui, Grand Dieu, peut arriver aux meilleurs » ? demandai-je. De faire un faux ? Écoutez, cher monsieur, croyez-vous vraiment, tel que vous voilà, que j'aurais pu commettre une pareille infamie ? Moi ?

— Mais, mon cher, il m'a semblé très clairement que vous disiez… »

Je rejetai la tête en arrière, me détournai de « la Demoiselle » et regardai la rue. Mes yeux tombèrent sur une robe rouge qui s'approchait de nous, une femme à côté d'un homme. Si je n'avais pas été à ce moment précis en conversation avec « la Demoiselle », si je n'avais pas été choqué de son grossier soupçon et fait juste ce mouvement de tête, en me détournant d'un air offensé, cette robe rouge m'aurait peut-être dépassé sans que je l'eusse remarquée. Et que m'importait, au fond ? En quoi m'intéressait-elle, fût-elle la robe de M^lle^ Nagel, la dame d'honneur de la reine ?

« La Demoiselle » parlait et cherchait à réparer sa méprise ; je ne l'écoutais pas du tout, je fixais tout le temps cette robe rouge qui s'approchait en remontant la rue. Et une émotion me traversa la poitrine, une furtive et fine piqûre ; je murmurai en pensée, je murmurai sans remuer les lèvres :

« Ylajali ! »

Alors « la Demoiselle » se retourna aussi, découvrit le couple, la dame et le monsieur, et les salua des yeux. Moi, je ne saluai pas. Ou peut-être saluai-je. La robe rouge glissa en remontant la rue Karl-Johan et disparut.

« Qui est-ce qui était avec elle ? demanda « la Demoiselle ».

— « Le Duc », ne l'avez-vous pas vu ? Le surnommé « le Duc ». Vous connaissez la dame ?

— Oui, un peu. Vous ne la connaissez pas ?

— Non, répondis-je.

— Il m'a semblé que vous saluiez très bas.

— Ai-je fait cela ?

— Hé ! vous ne l’avez pas saluée, peut-être ? C’est bien singulier ! Et même, c’est vous seul qu’elle a regardé tout le temps.

— D’où la connaissez-vous ? » demandai-je.

À vrai dire, il ne la connaissait pas. Cela remontait à un soir de cet automne. Il était tard, ils étaient une compagnie de trois joyeux drilles. Juste en sortant du Grand Hôtel, ils avaient rencontré cette personne qui se promenait seule près de la librairie Cammermeyer, et ils lui avaient parlé. Elle les avait d’abord éconduits ; mais l’un des joyeux drilles, un gaillard qui ne craignait ni Dieu ni diable, lui avait demandé en pleine figure la permission de l’accompagner chez elle. Il jurait ses grands dieux de ne pas lui toucher un cheveu de la tête, selon qu’il est écrit, et de l’accompagner simplement jusqu’à sa porte afin de se convaincre qu’elle était rentrée sans encombre, sinon il ne dormirait pas de la nuit. Tout en marchant, il parlait sans arrêt, inventait une chose après l’autre, prétendait s’appeler Waldemar Atterdag et se donnait pour photographe. À force, elle avait fini par rire de ce joyeux drille qui ne s’était pas laissé déconcerter par sa froideur et ça s’était terminé par là, qu’il l’avait reconduite.

« Eh bien, qu’en est-il advenu ? demandai-je, en retenant mon souffle.

— Advenu ? Oh ! pas de suppositions ! C’est une dame. »

Nous restâmes tous deux silencieux un instant, « la Demoiselle » et moi.

« Sacrebleu ! c’était « le Duc » ! C’est ainsi qu’il a l’air ! dit-il ensuite pensivement. Mais du moment qu’elle est avec cet homme-là, je ne voudrais pas répondre d’elle. »

Je continuais à me taire. Oui, naturellement c’était « le Duc » qui allait se l’attribuer. Et puis après ! Que m’importait ? Je lui tirais ma révérence, à elle et à tous ses charmes, une belle révérence ! Et j’essayais de me consoler en pensant d’elle les

pires pensées ; cela me causait une vraie joie de la traîner dans la boue. Une seule chose m'irritait, c'était d'avoir levé mon chapeau pour le couple, si réellement je l'avais fait. Pourquoi lèverais-je mon chapeau devant de tels individus ? Je ne me souciais plus d'elle, absolument pas ; elle n'était plus jolie le moins du monde, elle s'était fanée, sacredié, comme elle était flétrie ! Il pouvait bien se faire que ce fût moi seul qu'elle eût regardé ; cela ne m'étonnait pas ; c'était peut-être le remords qui commençait à la ronger. Mais je n'avais pas besoin pour cela de tomber à ses pieds et de saluer comme un idiot, alors justement qu'elle s'était fanée d'une manière si inquiétante ces derniers temps. « Le Duc » pouvait bien la garder, grand bien lui fasse ! Le jour pouvait venir où j'aurais fantaisie de passer fièrement devant elle sans regarder du côté où elle se trouvait. Il pouvait arriver que je me permisse d'agir ainsi, même si elle me regardait fixement et portait une robe rouge sang, par-dessus le marché.

Cela pouvait bien arriver ! Héhé, ce serait un triomphe ! Si je me connaissais bien, j'étais capable de finir mon drame dans le courant de la nuit, et avant huit jours j'aurais fait plier les genoux à la jeune personne... Avec tous ses charmes, héhé, avec tous ses charmes...

« Adieu ! » dis-je sèchement...

Mais « la Demoiselle » me retint. Il demanda :

« Mais alors, que faites-vous pour le moment ?

— Ce que je fais ? J'écris, naturellement. Qu'est-ce que je pourrais faire d'autre ? C'est de cela que je vis. Pour l'instant, je travaille à un grand drame : *Le Signe de la Croix*, sujet du Moyen Âge.

— Ah ! Fichtre ! dit « la Demoiselle », sincèrement. Et si vous le terminez, alors...

— Je n’ai pas grande inquiétude à ce sujet ! répondis-je. D’ici une huitaine de jours, je pense que vous aurez entendu parler de moi, tout un chacun. »

Là-dessus, je partis.

En rentrant à la maison, je m’adressai aussitôt à mon hôtesse et lui demandai une lampe ; c’était pour moi de grande importance d’obtenir cette lampe ; je ne voulais pas me coucher cette nuit, mon drame faisait rage dans ma tête et j’avais le ferme espoir de pouvoir écrire un bon morceau d’ici demain matin. Je présentai très humblement ma requête à la patronne, car j’avais remarqué qu’elle faisait une grimace de mécontentement en me voyant revenir dans la chambre. J’avais donc un drame admirable presque fini, dis-je ; il ne me manquait que quelques scènes. Et je donnai à entendre qu’il pourrait bien être représenté dans un théâtre ou l’autre, avant que moi-même j’en eusse rien su. Si elle voulait me rendre ce grand service, alors…

Mais la femme n’avait pas de lampe. Elle réfléchit, mais elle ne se rappelait absolument pas posséder nulle part une lampe. Si je voulais attendre après minuit, je pourrais peut-être avoir la lampe de la cuisine. Pourquoi ne pas m’acheter une bougie ?

Je me tus. Je n’avais pas dix öre pour acheter une bougie et elle le savait bien. Naturellement, j’allais encore échouer ! La bonne était en bas avec nous, elle était simplement assise dans la chambre et pas du tout dans la cuisine ; donc la lampe de là-haut n’était même pas allumée. Je méditai sur ce sujet mais n’en dis pas davantage.

Tout à coup, la bonne me demanda :

« Il m’avait semblé que vous sortiez du Château il n’y a pas longtemps ? Étiez-vous au dîner ? Et elle rit très fort de cette plaisanterie.

Je m’assis et sortis mes papiers. J’allais essayer de faire quelque chose ici, sur place, en attendant. Je tenais mes papiers sur mes genoux, les yeux continuellement fixés à terre pour n’être distrait par rien. Mais cela ne m’était d’aucun secours, rien n’y faisait, je n’avançais pas d’un cran. Les deux fillettes de l’hôtesse entrèrent et firent du raffut avec un chat, un étrange chat malade qui n’avait presque pas de poils ; quand elles lui soufflaient dans les yeux, il en sortait de l’eau qui lui coulait sur le nez. L’hôte et quelques autres personnes étaient assis à la table et jouaient au *Cent et Un*. Seule, la femme était active comme toujours et faisait de la couture.

Elle voyait bien que je ne pouvais rien écrire au milieu de ce remue-ménage, mais elle ne s’inquiétait plus de moi ; même elle avait souri quand la bonne avait demandé si j’avais été dîner au Château. Toute la maison m’était devenue hostile ; on eût dit que cette honte de devoir abandonner ma chambre à un autre avait suffi pour me faire traiter absolument en intrus. Même cette bonne, une petite gamine aux yeux noirs, avec des frisettes et une poitrine toute plate, se moquait de moi le soir quand on me donnait mes tartines. Elle demandait chaque fois où j’avais l’habitude de prendre mes dîners, car elle ne m’avait jamais vu devant le Grand Hôtel me promener avec un cure-dent. Il était clair qu’elle était au courant de ma misérable situation et se faisait un plaisir de me le montrer.

Soudain, je suis absorbé par toutes ces réflexions et je ne suis plus capable de trouver une seule et unique réplique pour mon drame. Je fais coup sur coup de vaines tentatives ; la tête commence à me bourdonner étrangement, et je finis par capituler. Je mets les papiers dans ma poche et je lève les yeux. La bonne est assise juste en face de moi et je la regarde, je regarde ce dos étroit et une paire d’épaules basses qui même n’étaient pas encore complètement développées. Qu’avait-elle donc à se jeter sur moi ? Si j’étais sorti du Château, et puis après ? Est-ce que ça pouvait lui nuire ? Ces derniers jours, elle avait ri de moi effrontément quand j’avais eu la malchance de trébucher dans

l'escalier ou de me prendre à un clou et de faire un accroc à ma jaquette. Pas plus tard qu'hier, elle avait ramassé les brouillons que j'avais jetés dans l'antichambre, elle avait volé ces fragments réformés de mon drame, les avait lus à haute voix dans la chambre, s'en était moquée en présence de tout le monde, rien que pour s'amuser de moi. Je ne l'avais jamais importunée et je ne pouvais pas me rappeler lui avoir jamais demandé un service. Bien au contraire, je faisais mon lit moi-même le soir sur le plancher de la chambre pour ne lui causer aucun dérangement. Elle se moquait aussi de moi parce je perdais mes cheveux. Elle trouvait des cheveux flottant sur l'eau de ma cuvette le matin et elle en faisait des gorges chaudes. Mes souliers étaient un peu abîmés, surtout celui qui avait été écrasé par la voiture du boulanger et c'était aussi pour elle un sujet de plaisanterie. « Dieu vous bénisse, vous et vos souliers ! disait-elle ; regardez-les, ils sont grands comme des niches à chien ! » Elle avait raison, mes souliers étaient éculés et déformés, mais je ne pouvais pas m'en procurer d'autres, pour le moment.

Tandis que je repensais à tout cela et m'étonnais de cette évidente méchanceté de la bonne, les petites filles s'étaient mises à taquiner le vieillard dans son lit ; toutes deux sautillaient autour de lui et étaient complètement absorbées dans ce travail. Elles avaient trouvé chacune un fétu de paille qu'elles lui fourraient dans les oreilles. Je regardai cela un moment sans m'en mêler. Le vieux ne bougeait pas un doigt pour se défendre ! il regardait simplement ses persécutrices avec des yeux furieux chaque fois qu'elles le piquaient et il secouait la tête pour se débarrasser des fétus quand ils étaient déjà plantés dans ses oreilles.

Ce spectacle m'irritait de plus en plus et je ne pouvais en détacher mon regard. Le père leva les yeux de dessus ses cartes et rit du manège des petites ; même il fit remarquer à ses partenaires ce qui se passait. Pourquoi ne bougeait-il pas, ce vieux ? Pourquoi n'envoyait-il pas bouler les enfants avec son bras ! Je fis un pas en m'approchant du lit.

« Laissez-les tranquilles ! Laissez-les tranquilles ! Il est paralysé », cria l'hôte.

Et par crainte d'être mis à la porte à l'approche de la nuit, par simple peur d'éveiller le mécontentement de l'homme en intervenant dans cette scène, je reculai en silence jusqu'à ma place et m'y tins tranquille. Pourquoi risquerais-je mon gîte et mes tartines en fourrant mon nez dans des querelles de famille ? Pas de bêtises pour un vieillard à moitié mort ! Et je me sentais délicieusement dur comme pierre.

Les petites fripouilles ne cessaient pas leurs tracasseries. Cela les agaçait que le vieillard ne voulût pas tenir la tête tranquille et elles lui piquaient aussi les yeux et les narines. Il les fixait d'un regard insensible, sans rien dire, et sans pouvoir remuer les bras. Tout à coup, il souleva le haut de son corps et cracha au visage d'une des petites filles : il se souleva une seconde fois et cracha aussi vers l'autre, mais sans l'atteindre. Je vis l'hôte jeter ses cartes sur la table et bondir vers le lit. Il avait la face rouge et il s'écria :

« Voilà-t-il pas que tu craches dans les yeux des petites, vieux sanglier !

— Mais, Grand Dieu ! elles ne lui laissaient pas la paix ! » criai-je, hors de moi.

Mais j'avais tout le temps peur d'être chassé et ne criai pas tellement fort, loin de là ; toutefois, je tremblais de tout mon corps, tant j'étais surexcité.

L'hôte se retourna vers moi.

« Non, mais écoutez-le ! Que diable ça vous regarde-t-il ? Fermez votre boîte à double tour, vous, c'est tout ce que je vous demande, et c'est ce que vous avez de mieux à faire. »

Mais alors on entendit aussi la voix de la patronne et toute la maison s'emplit de dispute.

« Je crois, Dieu me pardonne, que vous êtes tous fous et possédés ! criait-elle. Si vous voulez rester ici, il faut vous tenir tranquilles tous les deux, je vous le conseille ! Hé, ce n'est pas assez de donner le gîte et la pâtée à la gueusaille, il faut encore avoir du tapage de Jugement dernier et un raffut d'enfer dans sa maison ! Mais je ne veux plus de ça, entendez-vous ! Chut ! Fermez vos museaux, gamines, et torchez vos nez aussi, sans ça je vais aller le faire moi-même. Je n'ai jamais vu des gens pareils ! Ça entre ici tout droit de la rue, des pouilleux sans même un öre pour s'acheter de l'onguent gris, et ça se met à chahuter au beau milieu de la nuit et à faire la vie avec les gens de la maison. Je ne veux pas de ça, entendez-vous, et vous pouvez ficher le camp, tous ceux qui ne sont pas ici chez eux. Je veux avoir la paix dans mes appartements, entendez-vous ! »

Je ne dis rien, je n'ouvris pas la bouche, mais je retournai m'asseoir près de la porte et j'écoutai le boucan. Tous hurlaient à la fois, même les enfants et la bonne qui voulait expliquer comment la dispute avait commencé. Pourvu que je me tienne coi, ça finirait bien par s'apaiser ; on n'en viendrait certainement pas aux extrémités, pourvu que je ne dise pas un mot. Et quel mot aurais-je pu dire ? Ce n'était peut-être pas l'hiver dehors, et par-dessus le marché la nuit qui approchait ? Était-ce le moment de taper sur la table et de monter sur ses grands chevaux ! Pas de bêtises, surtout ! Et je me tenais tranquille et je ne quittais pas la maison, bien qu'on m'eût presque mis à la porte. Je fixais d'un œil cuirassé d'indifférence la muraille où pendait un Christ en chromolithographie et je me taisais obstinément malgré toutes les sorties de l'hôtesse.

« Si c'est moi dont vous voulez être quitte, madame, il n'y a pas d'embarras pour ce qui me concerne », dit un des joueurs de cartes.

Il se leva. L'autre joueur se leva aussi.

« Non, ce n'est pas toi que je voulais dire. Ni toi non plus, répondit l'hôtesse à tous deux. Si c'est nécessaire, je saurai bien

montrer qui je veux dire. Si c'est nécessaire. Entendez-vous ! Je vous montrerai qui c'est... »

Elle parlait à phrases entrecoupées, me poussant ces pointes à de petits intervalles et elle traînait la chose en longueur pour me mieux donner à entendre que c'était moi qu'elle visait. Silence ! me dis-je, à moi-même ! Se taire, surtout ! Elle ne m'avait pas prié de m'en aller, pas expressément, pas en propres termes. Surtout, point d'orgueil de mon côté, point de fierté mal placée ! Ne nous troublons pas !... Ce Christ en chromo avait tout de même une chevelure d'un vert singulier. Elle ressemblait plus qu'un peu à de l'herbe verte, ou, pour s'exprimer avec une précision raffinée, à de l'herbe drue de prairie... Hé, une remarque très juste de ma part, de l'herbe de prairie joliment drue... Une série de fugaces associations d'idées me traversa la tête à ce moment : de l'herbe verte à un passage de l'Écriture, où il est dit que toute vie est pareille à de l'herbe qui s'embrase, de là au Jugement dernier où tout doit s'embraser, puis une petite pointe en descendant vers le tremblement de terre de Lisbonne, sur quoi j'eus un vague souvenir d'un crachoir de cuivre espagnol et d'un porte-plume d'ébène que j'avais vu chez Ylajali. Ah ! oui, tout était éphémère ! Tout comme de l'herbe qui s'embrase ! Tout aboutissait à quatre planches et un suaire... *chez Demoiselle Andersen, à droite sous la porte cochère...*

Et tout cela culbutait dans ma tête en cet instant désespéré où mon hôtesse était en train de me jeter à la porte.

« Il n'entend pas ! cria-t-elle. Je dis que vous devez quitter la maison, maintenant vous le savez ! Je crois, nom de Dieu, que cet homme est fou, moi ! Maintenant vous allez partir sur-le-champ, et assez causé ! »

Je regardai du côté de la porte, pas pour m'en aller, pas du tout pour m'en aller. Il me vint une idée effrontée. S'il y avait eu une clef sur la porte, je l'aurais tournée, je me serais enfermé avec les autres pour me dispenser de partir. J'avais une frayeur

absolument hystérique de me retrouver dans la rue. Mais il n'y avait pas de clef sur la porte et je me levai. Il n'y avait plus aucun espoir.

Tout à coup, la voix de mon hôte se mêle à celle de sa femme. Je m'arrête, stupéfait. Chose étrange, cet homme qui, naguère, m'avait menacé, prend maintenant mon parti. Il dit :

« Ça ne se fait pas de mettre les gens dehors la nuit, tu sais. On est passible d'une punition. »

Je ne savais pas que ce fût punissable, je ne le croyais pas, mais c'était peut-être ainsi, et la femme se ravisa bientôt, se calma et ne m'adressa plus la parole. Elle me tendit même deux tartines pour mon dîner, mais je ne les acceptai pas. Par pure reconnaissance pour l'homme, je ne les acceptai pas, prétextant que j'avais mangé en ville.

Quand je me rendis enfin dans l'antichambre pour me mettre au lit, la patronne me suivit, s'arrêta sur le seuil et dit à haute voix, cependant que son gros ventre gravide se gonflait vers moi :

« Mais c'est la dernière nuit que vous couchez ici, tenez-vous-le pour dit.

— Oui, oui ! » répondis-je.

Il y aurait peut-être bien moyen de trouver un gîte demain, si je m'en donnais vraiment la peine. En attendant, je me réjouissais de ne pas être obligé de passer cette nuit-ci dehors.

Je dormis jusqu'à cinq ou six heures du matin. Il ne faisait pas encore jour quand je m'éveillai, je me levai néanmoins tout de suite ; je m'étais couché tout habillé à cause du froid et je n'avais rien de plus à mettre. Après avoir bu un peu d'eau et ouvert la porte silencieusement, je sortis aussitôt, dans la crainte d'une nouvelle rencontre avec mon hôtesse.

Par-ci par-là un agent de police qui avait passé la nuit à veiller, c'était tout ce que je voyais de vivant dans la rue ; peu après, deux hommes commencèrent aussi à éteindre les réverbères alentours. J'errais sans but ni raison, je me trouvai dans la rue de l'Église et pris le chemin qui descend à la forteresse. Gelé et encore ensommeillé, les genoux et le dos las de cette longue promenade, très affamé, je m'assis sur un banc et somnolai longtemps. Trois semaines durant, j'avais vécu exclusivement des tartines que mon hôtesse m'avait données matin et soir ; cela faisait vingt-quatre heures juste que j'avais pris mon dernier repas, la faim recommençait à me ronger méchamment et il me fallait trouver un expédient au plus tôt. Je me rendormis sur mon banc avec cette pensée…

Je m'éveillai en entendant des gens parler près de moi et après m'être recueilli un peu, je vis qu'il faisait grand jour et que tout le monde était sur pied. Je me levai et partis. Le soleil parut sur les crêtes. Le ciel était pâle et fin et, dans ma joie de cette belle matinée après toutes ces semaines sombres, j'oubliai tous mes soucis : il me sembla que maintes fois ma situation avait été pire. Je me tapotai la poitrine et me chantai un bout de chanson à part moi. Ma voix sonnait si mal, un son si complètement usé, qu'à l'entendre, je m'émus moi-même aux larmes. Cette magnifique journée, ce ciel pâle, baigné de lumière, agissaient aussi fortement sur moi et je me mis à sangloter tout haut.

« Qu'est-ce que vous avez ? » demanda un homme.

Je ne répondis pas, mais je m'éloignai en hâte, cachant mon visage à tout le monde.

J'arrivais en bas sur les quais. Un grand trois-mâts sous pavillon russe déchargeait du charbon ; je lus le nom *Copégoro* sur son flanc. Je pris ma distraction un moment à observer ce qui se passait à bord de ce navire étranger. Il devait être presque déchargé, le chiffre de IX pieds apparaissait à nu sur l'étiage, malgré tout le lest qu'il avait déjà embarqué et, quand les dé-

bardeurs foulaient le pont de leurs lourdes bottes, tout le navire sonnait creux.

Le soleil, la lumière, l'haleine salée de la mer, toute cette vie active et joyeuse me revigoraient et faisaient battre mon sang vivant dans mes artères. Tout à coup, l'idée me vint que je pourrais peut-être faire quelques scènes de mon drame pendant que j'étais assis là. Et je sortis mes feuillets de ma poche.

J'essayai de formuler une réplique que je mettais dans la bouche d'un moine, une réplique qui devrait être gonflée de force et d'intolérance ; mais je n'y réussis pas. Alors je sautai par-dessus le moine et voulus composer un discours, le discours du juge à la sacrilège, et j'écrivis une demi-page de ce discours, sur quoi je m'arrêtai. L'atmosphère idoine ne voulait pas se former au-dessus de mes mots. L'activité autour de moi, les chants des haleurs, le vacarme des cabestans, le cliquetis ininterrompu des attelages de wagons convenaient si peu à l'air épais et moisi du Moyen Âge qui devait envelopper mon drame comme d'une brume. Je rempaquetai mes papiers et me levai.

J'étais malgré tout admirablement en train et je sentais clairement que je pourrais faire quelque chose à présent, si tout marchait bien. Si seulement j'avais un endroit où me réfugier ! J'y réfléchis, je m'arrêtai au beau milieu de la rue pour réfléchir, mais je ne connaissais pas dans toute la ville un seul endroit calme où m'installer un moment. Il n'y avait pas d'autre issue, il fallait retourner à mon garni, dans le quartier de Vaterland. Cela me répugnait et je me disais tout le temps que c'était impossible, et cependant j'avançais comme en glissant, me rapprochant sans cesse du lieu interdit. Certes, c'était pitoyable, j'en convenais, c'était même ignominieux, vraiment ignominieux ; mais rien n'y faisait. Je n'avais pas le moindre orgueil, j'osais même dire, et l'expression n'était pas trop forte, que j'étais l'un des êtres les moins arrogants qui existassent à la date d'aujourd'hui. Et j'allais.

Je m'arrêtai devant la porte cochère et délibérai encore une fois ! Bah ! advienne que pourra, il fallait risquer le coup ! De quoi s'agissait-il au fond, sinon d'une bagatelle ? D'abord cela ne devait durer que quelques heures, ensuite Dieu ne permettrait pas que jamais plus je fusse obligé de chercher refuge dans cette maison. J'entrai dans la cour. En marchant sur les pierres inégales de cette cour, j'étais encore indécis et, quand j'arrivai à la porte, j'étais tout prêt à retourner. Je serrai les dents. Non, pas de fierté mal placée ! Au pis-aller, je pourrais donner comme excuse que je venais pour dire adieu, prendre congé dans les formes et faire une convention au sujet de ma petite dette dans la maison. J'ouvris la porte de l'antichambre.

Une fois entré, je m'arrêtai et demeurai tout à fait tranquille. Juste devant moi, à deux pas de distance, se tenait l'hôte en personne, sans chapeau ni veston : il guignait par le trou de la serrure dans la chambre de la famille. Il fit un geste silencieux de la main pour me faire tenir tranquille et de nouveau guigna par le trou de la serrure. Il riait.

« Venez ici ! » murmura-t-il.

Je m'approchai sur la pointe des pieds.

« Regardez ! » dit-il, et il rit d'un rire silencieux et ardent. « Guignez ! Hihi ! Ils sont couchés là ! Regardez le vieux ! Pouvez-vous voir le vieux ? »

Dans le lit, en plein sous le Christ en chromo et juste en face de moi, je vis deux silhouettes : l'hôtesse et le marin étranger ; les jambes de la femme faisaient une tache blanche sur l'édredon foncé. Et dans le lit contre l'autre mur, son père, le vieux paralytique, était là qui regardait, appuyé sur ses mains et penché en avant, recroquevillé comme d'habitude, sans pouvoir bouger...

Je me tournai vers mon hôte. Il avait toutes les peines du monde à s'empêcher de rire tout haut. Il se pinçait le nez.

« Vous avez vu le vieux ? chuchota-t-il. Bon Dieu. Vous avez vu le vieux ? Il est assis et il regarde. »

Et il se remit au trou de la serrure.

J'allai à la fenêtre et je m'assis. Ce spectacle avait impitoyablement jeté le désordre dans toutes mes pensées et mis sens dessus dessous ma riche inspiration. Bah ! que m'importait ? Du moment que le mari lui-même s'en accommodait, que dis-je, y trouvait son grand amusement, je n'avais aucune raison de m'en frapper. En ce qui concernait le vieillard, un vieillard était un vieillard. Peut-être ne le voyait-il même pas, peut-être qu'il dormait assis ; Dieu sait même s'il n'était pas mort. Cela ne m'étonnerait pas qu'il fût assis et mort. Et je ne m'en faisais pas un cas de conscience.

Encore une fois je repris mes papiers, et je voulus chasser toute impression étrangère. Je m'étais arrêté au milieu d'une phrase dans le discours du juge : « Ainsi m'ordonnent Dieu et la Loi, ainsi m'ordonne le conseil de mes prud'hommes, ainsi l'ordonne également ma propre conscience... » Je regardai par la fenêtre pour réfléchir à ce que sa conscience devait lui ordonner. Un petit bruit parvint jusqu'à moi, de l'intérieur de la chambre. Bah ! cela ne me regardait pas, absolument pas. Du reste le vieillard était mort, il était mort peut-être ce matin à quatre heures ; ce bruit m'était donc parfaitement, profondément indifférent ; pourquoi diable me faire des idées à ce sujet ? Allons, du calme !

« Ainsi m'ordonne également ma propre conscience... »

Mais tout s'était conjuré contre moi. L'homme ne restait pas du tout tranquille devant son trou de serrure, j'entendais de temps à autre ses rires étouffés et je l'en voyais tout secoué ; dehors dans la rue il se passait aussi quelque chose qui me distrayait. Un petit gosse était assis sur l'autre trottoir et jouait tout seul au soleil ; sans penser à mal il nouait des bandes de papier et ne faisait de tort à personne. Tout à coup il bondit en jurant,

il gagne la rue à reculons et aperçoit un homme, un homme mûr avec une barbe rouge, accoudé à une fenêtre ouverte du premier, qui lui crachait sur la tête. Le petit pleurait de rage et lançait à la fenêtre des injures impuissantes, tandis que l'homme lui riait au nez : cela dura peut-être cinq minutes de la sorte. Je me détournai pour ne pas voir pleurer le gosse.

« Ainsi m'ordonne également ma propre conscience, de... »

Il m'était impossible d'aller plus loin. À la fin tout se mit à tourner dans ma tête ; je trouvais même que ce que j'avais écrit n'était bon à rien et que toute cette idée était une dangereuse absurdité. On ne pouvait pas du tout parler de conscience au Moyen Âge ; la conscience avait seulement été inventée par ce maître à danser de Shakespeare, par conséquent tout mon discours était faux. N'y avait-il donc rien de bon dans ces feuillets ? Je les parcourus une fois de plus et mon doute s'évanouit aussitôt ; je trouvai des passages grandioses, de très longs morceaux d'une forte originalité, et repassa dans ma poitrine l'impérieux et enivrant désir de me remettre au travail et de finir mon drame.

Je me levai et allai vers la porte, sans tenir compte des signes furieux de l'hôte pour me faire marcher sans bruit. Je sortis résolument et délibérément dans l'antichambre, montai l'escalier du premier et entrai dans mon ancienne chambre. Le marin n'y était pas, qu'est-ce donc qui m'empêchait de m'y asseoir un instant ? Je ne toucherais pas à ses affaires, je ne me servirais même pas de sa table, je m'assiérais sur une chaise près de la porte, et encore bien content. Je déplie fiévreusement les papiers sur mes genoux.

Tout marcha admirablement pendant quelques minutes. Réplique sur réplique surgissaient toutes prêtes dans ma tête et j'écrivais sans interruption. Je remplis une page après l'autre, lancé à bride abattue. Je vagis doucement dans l'extase de mon inspiration et je perds presque conscience. Le seul bruit que j'entende en ce moment est mon propre vagissement de joie. Il

me vient aussi une très heureuse idée : une cloche qui devrait se mettre à sonner à un certain point de mon drame. Tout marchait superbement.

Alors j'entends des pas dans l'escalier. Je tremble et je perds presque la tête, je me tiens pour ainsi dire sur le qui-vive, farouche, attentif, plein d'une vague angoisse, surexcité par la faim ; je tends l'oreille nerveusement, je tiens mon crayon à la main et j'épie ; incapable d'écrire un mot de plus. La porte s'ouvre ; entre le couple de la chambre d'en bas.

Avant que j'aie eu le temps de m'excuser, l'hôtesse crie, comme tombée des nues :

« Dieu me pardonne et m'assiste, le revoilà ici !

— Excusez ! » fis-je, et je voulais en dire davantage, mais je n'y parvins pas.

L'hôtesse ouvrit la porte toute grande et cria :

« Si vous ne sortez pas, Dieu me damne si je ne vais pas chercher la police ! »

Je me levai.

« Je voulais seulement vous dire adieu, balbutiai-je, et j'ai été forcé de vous attendre. Je n'ai touché à rien, j'étais assis là sur la chaise.

— Oh ! il n'y a pas de mal, dit le marin. Que diable ça fait-il ? Laissez-donc cet homme tranquille ! »

Comme je descendais l'escalier, la fureur me prit tout à coup contre cette grosse femme enflée qui me suivait sur les talons pour me faire filer vivement et je m'arrêtai un instant, la bouche pleine des pires injures que je voulais lui lancer. Mais je me ravisai à temps et me tus. Je me tus par reconnaissance pour cet étranger qui marchait derrière elle et aurait pu m'entendre.

L'hôtesse me suivait toujours et m'injuriait sans trêve, tandis que ma colère croissait à chaque pas que je faisais.

Nous arrivâmes en bas dans la cour, moi très lentement, délibérant encore si je devais me colleter avec l'hôtesse. En ce moment la fureur m'égarait complètement et je pensais à la pire effusion de sang, à une poussée qui pourrait l'étendre morte sur place, à un coup de pied dans le ventre. Un commissionnaire me croise sous la porte cochère, il me salue et je ne réponds pas ; il s'adresse à la patronne derrière moi et j'entends qu'il me demande ; mais je ne me retourne pas.

À quelques pas de la porte le commissionnaire me rattrape, me salue de nouveau et m'arrête. Il me donne une lettre. Violemment, à contrecœur, je déchire l'enveloppe, un billet de dix couronnes en tombe, mais pas de lettre, pas un mot.

Je regarde l'homme et demande :

« Qu'est-ce que c'est que ces bêtises ? De qui est cette lettre ?

— Ça, je ne sais pas, répond-il, mais c'est une dame qui me l'a donnée. »

Je m'arrêtai. Le commissionnaire partit. Alors je remets le billet dans l'enveloppe, je fais soigneusement une boule du tout, je me retourne et vais à l'hôtesse qui me guette encore, de la porte, et je lui jette le billet à la figure. Je ne dis rien, je ne prononçai pas une syllabe, j'observai seulement, avant de m'en aller, qu'elle examinait le papier froissé...

Hé, voilà ce qu'on pouvait appeler une conduite ! Ne rien dire, ne pas adresser la parole à la canaille, mais froisser tout tranquillement un gros billet et le jeter à la face de ses persécuteurs. Voilà ce qu'on pouvait appeler se conduire avec dignité ! C'est comme ça qu'on devait les traiter, les animaux !...

J'étais arrivé au coin de la rue des Lutins et de la place du Chemin-de-Fer, et tout à coup la rue se mit à tourner devant mes yeux, cela bourdonnait dans ma tête vide et je tombai contre le mur d'une maison. Je ne pouvais simplement plus marcher, je ne pouvais même pas me relever de ma fausse position ; je restai contre le mur où j'étais tombé, et je sentis que je commençais à perdre connaissance. La conscience de cette inanition ne fit qu'accroître ma folle colère, je levai le pied et en frappai le trottoir. Je fis encore différents autres gestes pour retrouver mes forces, je serrai les dents, fronçai les sourcils, roulai désespérément les yeux et cela commença à faire effet. Mes pensées s'éclaircirent, je compris que j'étais sur le point de succomber. J'avançai les mains et m'écartai du mur ; la rue continuait à danser et tourner avec moi. Je me mis à hoqueter de rage et luttai de toute mon âme contre ma détresse. Je résistais vaillamment pour ne pas tomber ; je n'avais pas l'intention de m'écrouler, je voulais mourir debout. Une charrette passa lentement devant moi. Je vois qu'il y a des pommes de terre dans cette charrette, mais de rage, par entêtement, j'imagine de dire que ce ne sont en aucune façon des pommes de terre, que ce sont des choux. Et je jurai affreusement que c'étaient des choux. J'entendais bien mes propres paroles et consciemment j'affirmai coup sur coup ce mensonge par serment, rien que pour avoir l'amusante satisfaction de commettre un parjure patent. Je me grisais de ce péché sans pareil, je tendais mes trois doigts en l'air et jurais avec des lèvres tremblantes, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, que c'étaient des choux.

Le temps passa. Je me laissai tomber sur une marche de perron à côté de moi, essuyai la sueur de mon front et de mon cou, je fis une profonde aspiration et me forçai d'être calme. Le soleil descendait, l'après-midi s'avançait. Je recommençai à ruminer ma situation : la faim me devenait intolérable et, dans quelques heures, c'était de nouveau la nuit ; il s'agissait de trouver un expédient pendant qu'il en était temps encore. Mes pensées recommencèrent à tourner autour du garni d'où j'avais été chassé ; je ne voulais absolument pas y retourner, mais je ne

pouvais cependant m'empêcher d'y songer. À le bien prendre, la femme avait usé de son bon droit en me jetant dehors. À quoi pensais-je d'attendre que quelqu'un me logeât, du moment que je ne payais pas ? Elle m'avait, de temps à autre, donné à manger, par-dessus le marché ; même hier soir que je l'avais exaspérée, elle m'avait offert deux tartines, elle me les avait offertes par bonté, parce qu'elle savait combien j'en avais besoin. Ainsi je n'avais à me plaindre de rien et, assis là sur mon perron, je me mis à la prier et supplier en mon for intérieur de me pardonner ma manière d'agir. Surtout je regrettai amèrement d'avoir fini par me montrer ingrat envers elle et de lui avoir jeté ce papier à la figure...

Dix couronnes ! Je fis un petit sifflement. La lettre qu'apportait le commissionnaire, d'où venait-elle ? C'est seulement à ce moment que je réfléchis à cette question avec lucidité et pressentis tout à coup l'enchaînement des faits. J'en devins malade de douleur et de honte, je murmurai plusieurs fois : « Ylajali ! » d'une voix rauque en secouant la tête. N'était-ce pas moi qui, pas plus tard qu'hier, avais résolu de passer fièrement devant elle quand je la rencontrerais et de lui témoigner la plus grande indifférence ! Et, loin de là, j'avais tout juste éveillé sa pitié et lui avais soutiré l'obole de la charité. Non, non, non, il n'y aurait jamais de fin à ma dégradation ! Pas même vis-à-vis d'elle je n'avais pu garder une position honorable ; je sombrais, je sombrais, de quelque côté qu'il me fût donné de me tourner, je tombais à genoux, sombrais à mort, plongeais dans le déshonneur et ne remonterais jamais, jamais plus ! C'était le comble ! Accepter l'aumône de dix couronnes sans pouvoir les lancer en retour au donateur secret, gaspiller des sous à deux mains partout où ils s'offraient et les conserver, les employer pour payer son gîte, malgré son dégoût intime...

Ne pouvais-je pas récupérer ces dix couronnes d'une manière ou d'une autre ? Retourner chez l'hôtesse et lui faire rendre le billet ne servirait sans doute à rien. D'ailleurs il devait bien y avoir un autre moyen pourvu que je réfléchisse, pourvu

que je fasse un très grand effort et réfléchisse. Il ne suffisait pas ici, grand Dieu, de penser à la manière ordinaire, il me fallait penser de tout mon mécanisme d'homme à un expédient pour trouver ces dix couronnes. Et je me mis à penser de toutes mes forces.

Il était dans les environs de quatre heures, dans une couple d'heures je pourrais peut-être rencontrer le directeur du théâtre, si seulement mon drame était fini. Je sors mon manuscrit séance tenante et je veux à toute force mettre sur pied les trois ou quatre dernières scènes. Je pense, je sue, je relis depuis le commencement, mais je n'aboutis à rien. Pas de bêtises ! me dis-je, ce n'est pas l'heure de l'obstination ! Et je me lance à corps perdu dans mon drame, j'écris tout ce qui me passe par la tête, rien que pour en finir promptement et pouvoir partir. J'aurais voulu me persuader à moi-même que je me retrouvais dans un de mes grands moments, je m'abreuvais de mensonges, je me leurrais manifestement et j'écrivais d'abondance comme si je n'avais pas besoin de chercher des mots. Voilà qui est bon ! C'est une vraie trouvaille ! murmurais-je de temps à autre ; tu n'as qu'à le coucher par écrit.

À la fin, toutefois, mes dernières répliques commencèrent à me devenir suspectes ; elles contrastaient si fortement avec les répliques des premières scènes. En outre, il n'y avait pas trace de Moyen Âge dans les paroles du moine. Je brise mon crayon entre mes dents, je me lève d'un bond, je déchire mon manuscrit, je déchire chaque feuillet en petits morceaux, je jette mon chapeau sur la chaussée et je le piétine ; mesdames et messieurs, je suis perdu, vaincu ! Et je ne dis pas autre chose que ces mots, tout le temps que je reste là à piétiner mon chapeau.

Quelques pas plus loin un agent de police est arrêté et m'observe : il se tient au beau milieu de la rue et ne prête attention qu'à moi exclusivement. Quand je relève la tête nos regards se croisent. Il y avait peut-être pas mal de temps qu'il était là à

m’observer. Je ramasse mon chapeau, m’en coiffe et vais droit à l’homme.

« Savez-vous quelle heure il est ? » lui demandé-je.

Il attend un moment avant de tirer sa montre et cependant ne me quitte pas des yeux.

« Dans les quatre heures, répondit-il.

— Exactement ! dis-je ; dans les quatre heures, parfaitement exact. Je vois que vous connaissez votre affaire et je ne vous oublierai pas. »

Là-dessus je le quittai. Je l’avais rempli d’un étonnement extrême, il restait là à me suivre des yeux, bouche bée, tenant encore sa montre à la main. Quand je fus arrivé devant l’hôtel Royal, je me retournai et regardai en arrière ; il était encore dans la même position et me suivait des yeux.

Héhé ! voilà comme on devait traiter les animaux ! Avec la plus exquise insolence ! Cela en imposait aux animaux, cela inspirait de l’effroi aux animaux... J’étais particulièrement content de moi et je me remis à chanter un bout de chanson. Les nerfs tendus par la surexcitation, sans plus sentir aucune douleur, sans même éprouver aucun malaise d’aucune sorte, j’allais, léger comme une plume. Je traversai tout le marché, tournai vers la halle aux viandes et m’installai sur un banc près de Notre-Sauveur.

Au reste cela ne pouvait-il pas être assez indifférent, que je rendisse ou non un billet de dix couronnes ! Du moment que je l’avais reçu, il était à moi, et certainement il n’y avait pas de misère là d’où il venait. Il fallait pourtant bien l’accepter puisque c’était expressément à moi qu’il était envoyé ; cela n’avait pas de sens de laisser ce commissionnaire le garder. Il n’était pas convenable non plus de renvoyer un tout autre billet que celui que j’avais reçu. Donc pas de remède.

J'essayai de regarder le trafic du marché devant moi et d'occuper ma pensée à des choses indifférentes ; mais je n'y réussis pas : je m'occupais constamment du billet de dix couronnes. Finalement je serrai les poings et la colère me prit. Cela la blesserait, me dis-je, si je le renvoyais ; alors pourquoi le ferais-je ? Fallait-il toujours m'estimer trop chic pour accepter ceci ou cela, secouer la tête avec arrogance et dire : Non, merci ! Je voyais maintenant où cela menait ; je me retrouvais sur le pavé. Même alors que j'avais la meilleure occasion de le faire, je ne conservais pas mon bon gîte chaud ; l'orgueil me prenait, je bondissais au premier mot, je montais sur mes grands chevaux, je payais dix couronnes à droite et à gauche et je m'en allais... Je me fis sévèrement mon procès pour avoir quitté mon garni et m'être à nouveau mis dans l'embarras.

Du reste, que le diable emporte tout cela ! Je n'avais pas demandé ce billet de dix couronnes, à peine si je l'avais eu entre les mains, je l'avais donné aussitôt, je l'avais laissé à des individus complètement inconnus que je ne reverrais jamais. Voilà comme j'étais, moi, je payais rubis sur l'ongle, quand il le fallait. Si je connaissais bien Ylajali, elle ne regrettait pas non plus de m'avoir envoyé cet argent ; alors pourquoi en faire tant d'histoires ? C'était bien le moins qu'elle pût faire de m'envoyer un billet de dix couronnes de temps à autre. La pauvre fille était amoureuse de moi, hé, peut-être même amoureuse de moi à en mourir... À cette pensée, je me rengorgeais tout seul, fameusement, il n'y avait pas de doute, elle était amoureuse de moi, la pauvre fille...

Il était cinq heures. Après ma longue surexcitation nerveuse je retombai et je perçus le bourdonnement revenu dans ma tête vide. Je regardais droit devant moi, les yeux fixés, vers la pharmacie de l'*Éléphant*. La faim faisait rage en moi, cruellement, et je souffrais beaucoup. Tandis que je suis là à regarder dans le vide, une silhouette se précise peu à peu à mon regard fixe, une silhouette que je finis par voir distinctement et par re-

connaître ; c'est la marchande de gâteaux près de la pharmacie de l'*Éléphant*.

Je sursaute, je me redresse sur mon banc et me mets à réfléchir. Non, il n'y avait pas d'erreur, c'était la même femme, devant la même table, au même endroit ! Je siffle quelques petits coups et claque des doigts, je me lève du banc et me mets en route dans la direction de la pharmacie. Pas de bêtises ! Je me fichais pas mal que ce fût la monnaie du commis ou de la monnaie d'épicier, en bon argent norvégien de Kongsberg ! Je ne voulais pas être ridicule, on pouvait très bien mourir d'un excès d'orgueil...

Je m'avance jusqu'au coin, je vise la bonne femme et je me poste devant elle. Je lui souris, lui fais de la tête un salut familier et j'agence mon discours comme s'il était entendu que je devais revenir un jour.

« Bonjour, dis-je. Vous ne me reconnaissez peut-être pas ?

— Non ! » répondit-elle, lentement, en me regardant.

Je souris encore davantage comme si c'était simplement une charmante plaisanterie de sa part de ne pas me reconnaître et je dis :

« Vous ne vous rappelez pas que je vous ai donné une fois un tas de couronnes ? Je n'ai rien dit à cette occasion, autant que je me souvienne ; je n'ai certainement rien dit ! je n'ai pas l'habitude de rien dire. Quand on a affaire à d'honnêtes gens, il est inutile de faire une convention et quasiment de dresser contrat pour une vétille. Hé, hé ! Oui, c'est moi qui vous ai remis cet argent !

— Ah ! bah, c'était donc vous ! Ah ! oui, maintenant je vous remets aussi, en y réfléchissant... »

Je voulais prendre les devants pour éviter qu'elle commençât à me remercier de cet argent. Aussi lui dis-je vivement, tout

en parcourant la table des yeux et cherchant déjà des victuailles :

« Oui, je viens chercher les gâteaux. »

Elle ne comprend pas.

« Les gâteaux, répété-je, maintenant je viens les chercher. En tout cas une partie, la première livraison. Je n'ai pas besoin de la totalité aujourd'hui.

— Vous venez pour les chercher… ? demanda-t-elle.

— Bien sûr que je viens les chercher. Mais oui ! » répondis-je en riant très haut, comme si cela eût dû lui paraître tout de suite clair comme le jour que je venais les chercher.

Et je prends sur la table un gâteau, une sorte de pain mollet que je me mets à manger.

En voyant cela, la femme se hausse dans son soupirail, fait involontairement un geste pour protéger sa marchandise et me laisse entendre qu'elle ne s'attendait pas à ce que je revinsse l'en dépouiller.

« Vraiment non ? dis-je. Alors, vraiment non ? »

Je la trouvais réellement impayable, la bonne femme. Avait-elle jamais vu quelqu'un lui donner une poignée de couronnes à garder sans que l'intéressé les eût réclamées ? Non, voyez-vous ça ! Croyait-elle peut-être que c'était de l'argent volé, parce que je le lui avais jeté de cette manière ? Non, elle ne le croyait tout de même pas, c'était encore heureux, vraiment heureux ! Gentil à elle de me tenir pour un honnête homme. Haha ! Ah ! oui, elle était vraiment bonne !

« Mais alors pourquoi lui avais-je donné l'argent ? »

La femme s'exaspérait et criait fort.

Je lui expliquai pourquoi je lui avais donné l'argent : je lui expliquai à mi-voix, péremptoirement : c'était mon habitude d'agir de la sorte, parce que j'avais une telle confiance dans les hommes. Chaque fois que quelqu'un me proposait un contrat, une quittance, je secouais la tête et disais : « Non, merci ! » Dieu m'était témoin que j'en usais ainsi.

Mais la femme ne comprenait toujours pas.

J'eus recours à d'autres moyens ; je pris un ton tranchant et la dispensai de ses billevesées. N'était-il jamais arrivé que quelqu'un d'autre l'eût payée d'avance d'une manière analogue ? demandai-je. Je voulais dire, naturellement, des gens qui avaient le moyen, par exemple, un des Consuls ? Jamais ? Ce n'était pas à moi d'en porter la peine, si cette pratique lui était inconnue ! C'étaient les us et coutumes à l'étranger. Elle n'était peut-être jamais sortie des frontières du pays ? Non, voyez-vous ça ! Alors elle n'avait absolument pas la parole dans cette affaire... Et je pris d'autres gâteaux sur la table.

Elle grogna furieusement, se refusa obstinément à se dessaisir de ce qu'il y avait sur sa table, elle arracha même un gâteau de ma main et le reposa à sa place. Je me mis vraiment en colère, frappai sur la table et la menaçai de la police. Je serais indulgent pour elle, dis-je ; si je prenais tout ce qui était mien, je ruinerais toute sa boutique, car c'était une énorme masse d'argent que je lui avais remise dans le temps. Mais je ne voulais pas prendre tant, je n'en voulais en réalité que pour la moitié de mon crédit. Et, par-dessus le marché, je ne reviendrais plus. Que Dieu m'en garde, puisqu'elle était de cette sorte de gens.

Finalement elle avança quelques gâteaux à un prix exorbitant, quatre ou cinq, qu'elle taxa au plus haut cours qu'elle pût imaginer, me pria de les prendre et de passer mon chemin. Je continuai à me quereller avec elle, prétendant qu'elle me filoutait d'au moins une couronne sur la somme, et qu'au surplus elle me pressurait, avec ses prix fabuleux. « Savez-vous que de telles canailleries sont punies par la loi ? dis-je. Dieu vous garde,

vous pourriez aller au bagne pour le restant de vos jours, vieille bourrique ! » Elle me lança encore un gâteau et me pria, presque en grimaçant des dents, de m'en aller.

Et je la quittai.

Hé ! Avait-on jamais vu pareille pâtissière sans scrupules ! Tout le temps que je remontai le marché en mangeant mes gâteaux je parlais tout haut de la femme et de son insolence, je me répétais ce que chacun de nous avait dit à l'autre et je trouvais que je lui avais été très supérieur. Je mangeais mes gâteaux à la face du monde en racontant mon histoire.

Et les gâteaux disparaissaient l'un après l'autre ; j'avais beau en avaler, rien ne suffisait, je n'arrivais pas à trouver le fond de ma faim. Misère de Dieu, cela ne voulait pas suffire ! J'étais si vorace que je fus même sur le point de porter la main sur le dernier gâteau. Dès le début j'avais résolu de le garder pour le petit de la rue des Voituriers, le gosse à qui l'homme à la barbe rouge avait craché sur la tête. Je me le rappelais constamment, je ne pouvais arriver à oublier sa mine quand il avait bondi, pleurant et jurant. Il s'était tourné vers ma fenêtre quand l'homme avait craché sur lui et avait positivement regardé si moi aussi j'allais en rire. Dieu sait si j'allais le rencontrer en arrivant là-bas. Je faisais de grands efforts pour arriver vivement rue des Voituriers, je repassai à l'endroit où j'avais mis en lambeaux mon drame – quelques papiers y restaient encore – je contournai l'agent que j'avais tant étonné naguère par mes manières, et finalement je m'arrêtai au perron sur lequel le gosse avait été assis.

Il n'y était plus. La rue était presque vide. Il commençait à faire sombre et je ne pus découvrir le gamin ; il était peut-être rentré. Je posai le gâteau avec précaution, le dressai sur champ contre la porte, frappai fort et me sauvai en même temps. Il le trouvera bien ! me dis-je : la première chose qu'il fera en sortant, c'est de le trouver ! Et mes yeux se mouillèrent d'une joie idiote à l'idée que le petit trouverait le gâteau.

Je redescendis à la place du Chemin-de-Fer.

Maintenant je n'avais plus faim, mais la nourriture sucrée que j'avais prise commençait à me donner mal au cœur. Dans ma tête vacarmaient à nouveau les plus folles idées. Si je tranchais en cachette l'amarre d'un de ces navires ? Si je me mettais soudain à crier « Au feu ! ». Je m'avance plus loin sur le quai, je cherche une caisse où m'asseoir, je croise les mains et sens que ma tête se trouble de plus en plus. Et je ne bouge pas, je ne fais absolument rien pour me maintenir plus longtemps.

Je suis là les yeux fixés sur le *Copégoro*, le trois-mâts sous pavillon russe. J'aperçois un homme près de la lisse ; la lanterne rouge de bâbord éclaire d'en haut sa tête. Je me lève et lui adresse la parole. Je n'avais aucune idée préconçue en lui parlant comme je faisais, je ne m'attendais pas non plus à recevoir de réponse.

« Vous mettez à la voile ce soir, capitaine ?

— Oui, dans un petit moment », répond l'homme.

Il parlait suédois. Alors il doit être Finlandais, pensai-je.

« Hem ! Vous n'auriez pas besoin d'un homme ? »

Cela m'était égal pour l'instant d'essuyer un refus ou non, cela m'était indifférent, sa réponse. J'attendais et le regardais.

« Oh ! non, répondit-il. Ou bien il faudrait que ce soit un novice. »

Un novice ! Je me redressai d'une secousse, enlevai furtivement mes lunettes et les fourrai dans ma poche, gravis le passavant et enjambai la lisse.

« Je ne suis pas du métier, dis-je, mais je puis faire le travail auquel vous me mettrez. Quelle destination ?

— Nous allons sur l'est à Leeds prendre du charbon pour Cadix.

— Bon ! dis-je, m'imposant à l'homme. Cela m'est indifférent où l'on va. Je ferai mon travail. »

Il resta un moment à me regarder en réfléchissant.

« Tu n'as pas encore navigué ? demanda-t-il.

— Non, mais, comme je vous le dis, mettez-moi à un travail et je le ferai. Je suis habitué à faire un peu de tout. »

Il réfléchit encore. Je m'étais déjà ancré dans la tête que je partirais et je commençai à craindre d'être renvoyé à terre.

« Alors, qu'en pensez-vous, capitaine ? demandai-je enfin. Je peux vraiment faire n'importe quoi. Que dis-je ! Je serais un pas-grand-chose si je me contentais de faire juste ma tâche. Je peux prendre deux quarts d'affilée, si c'est nécessaire. Cela me fera du bien et je suis de taille à le supporter.

— Bah ! on peut essayer, dit-il en souriant un peu de mes dernières paroles. Si ça ne marche pas, nous pouvons toujours nous quitter en Angleterre.

— Naturellement ! » répondis-je, dans ma joie. Et je répétai que nous pouvions nous quitter en Angleterre si ça ne marchait pas.

Et il me mit au travail...

Dans le fjord je me redressai un moment, moite de fièvre et d'épuisement, je regardai du côté de la terre et dis adieu pour cette fois à la ville, ce Christiania où brillaient avec tant d'éclat les fenêtres de toutes ces demeures – tous ces foyers.

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—

Juin 2014

—

– **Élaboration de ce livre électronique** :

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : YvetteT, PatriceC, FrançoiseB, Coolmicro